DESCRIPTION

DES PYRÉNÉES.

N-5000/14599
ZRY
2147

DESCRIPTION

DES PYRÉNÉES,

Considérées principalement sous les rapports de la Géologie, de l'Économie politique, rurale et forestière, de l'Industrie et du Commerce ;

Ouvrage où l'on traite de la nature, de l'étendue et des hauteurs comparées de ces montagnes; de la température qui y règne, des plantes et des animaux qu'elles nourrissent; des points de vue les plus dignes de l'admiration des voyageurs; de l'origine et des mœurs des habitans; des eaux minérales, des mines, des carrières, des forges; et où l'on indique divers moyens pour l'amélioration de cette partie de l'Empire;

AVEC CARTES ET TABLEAUX;

PAR M. DRALET,

CONSERVATEUR DES EAUX ET FORÊTS DE LA 13e DIVISION.

Ex libris Courtois

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1813.

INTRODUCTION.

Je fis, en 1784, un voyage dans les pays Basques français et espagnols, dans la vue de comparer ces contrées avec les montagnes des Vosges, au pied desquelles je suis né, et d'observer les mœurs, le langage et l'industrie d'un peuple qui tient un rang honorable dans l'histoire.

Trois ans après, les affaires qui m'avaient appelé en Gascogne me permirent de continuer mes observations dans les montagnes du Béarn et de la Bigorre. Leur physionomie imposante enflamma mon imagination; je résolus de les parcourir en détail, et de visiter successivement les autres parties de la chaîne des Pyrénées, après toutefois avoir acquis, dans l'étude de l'histoire naturelle, les connaissances

qui sont si nécessaires pour faire utilement de pareils voyages.

L'agriculture, que j'aimais avec passion, m'avait mis en rapport avec plusieurs savans naturalistes, qui voulurent bien me tracer le plan des études auxquelles je devais me livrer. Je feuilletai long-temps les ouvrages qu'ils m'indiquèrent, et je m'en occupai entièrement pendant l'année où je fus privé de ma liberté par l'effet de nos troubles politiques.

La suite des évènemens m'ayant attaché à l'ordre judiciaire, je profitai du temps que la loi laisse à la disposition des magistrats, pour retourner dans les Pyrénées. J'eus le bonheur d'y rencontrer M. Ramond, au moment où il se préparait à monter sur le mont Perdu. Il me suffit de me présenter comme ami de l'histoire naturelle pour recevoir de ce savant aimable le plus gracieux accueil. Il me rendit le service de m'associer à ses courses, de répondre aux

questions qu'à chaque instant je ne manquais pas de lui faire, et de me donner ainsi la clef des connaissances géologiques que je cherchais à acquérir.

Lorsque la saison des frimas m'eut fait abandonner les Pyrénées, je me procurai tous les ouvrages qui avaient été publiés relativement à ces montagnes. J'y appris par quelles savantes opérations on était parvenu à connaître la hauteur des principaux sommets de la chaîne; j'y trouvai la description des sites les plus intéressans, de judicieuses dissertations sur la nature des minéraux, leur position respective et les déplacemens qu'ils ont éprouvés, des découvertes fort importantes pour la botanique, quelques faits historiques, et l'esquisse des mœurs d'une partie des habitans.

Ces livres m'inspirèrent de l'admiration et de la reconnaissance pour les hommes recommandables qui, au péril de leur vie, nous ont

procuré des connaissances exactes sur le système physique de ces montagnes. Mais j'accordai une attention particulière à tout ce qui pouvait donner une idée de leur charpente générale, de leur forme actuelle, de l'influence de l'atmosphère sur les animaux et les végétaux, des facultés physiques et intellectuelles des habitans; et, sous ces rapports, le *Discours en forme de Dissertation sur l'état actuel des Pyrénées*, par M. *Darcet*, et les *Ouvrages de M. Ramond*, ont souvent été l'objet de mes méditations.

La Nature, en refusant aux contrées montueuses les ressources qu'elle prodigue aux pays de plaine, les en a dédommagées par des avantages qui leur sont particuliers. Je désirais savoir jusqu'à quel point les habitans des Pyrénées en avaient profité : la *Description des gîtes de minerais, des forges et des salines des Pyrénées*, par M. *de Dietrich ;* le *Traité sur les mines de fer et les forges du comté de Foix*,

par M. *Picot de La Peyrouse*, et un *Mémoire* manuscrit, lu à l'Académie des sciences de Toulouse en 1787, par M. de Puymaurin, membre actuel du Corps législatif, sont les seuls ouvrages qui m'aient alors fourni quelques uns des renseignemens que je désirais me procurer.

Mais ce qui m'intéressait sur-tout, était de savoir si le peuple de nos montagnes avait la même origine; quels étaient les évènemens politiques qui l'avaient divisé en différentes peuplades; les liaisons qu'elles avaient conservées les unes avec les autres; en quoi les montagnes différaient des plaines environnantes, sous les rapports de la population, de l'économie rurale et forestière, de l'industrie et du commerce; enfin si un regard tutélaire, jeté par le Gouvernement sur ces contrées éloignées du foyer des lumières, ne pouvait pas améliorer le sort des habitans, et donner à leurs occupations une direction plus avantageuse. Les

recherches que je fis dans les livres furent sans succès à cet égard; et je m'aperçus que les savans s'étaient beaucoup plus occupés des plantes et des minéraux que des hommes et des animaux utiles.

Je rêvai dès-lors à un ouvrage descriptif, qui, en présentant l'état de nos découvertes géologiques sur les montagnes des Pyrénées, les fît connaître, pour la première fois, sous les rapports économiques; et quoique je fusse encore bien loin d'oser entreprendre un tel travail, je rassemblai avec soin toutes les observations que j'avais faites dans mes voyages, et les extraits que j'avais conservés de mes lectures, espérant que les circonstances pourraient me mettre un jour à même de tirer parti de ces premiers matériaux.

La Société d'Agriculture du département de la Seine proposa, à cette époque, pour sujet d'un prix : *Quel est le meilleur plan à suivre*

pour faire des descriptions topographiques complètes?

Ayant entrepris de traiter cette question, je m'en occupai avec d'autant plus d'intérêt, que sa solution devait être un préalable nécessaire à l'ouvrage que je méditais, et le succès que j'eus le bonheur d'obtenir m'encouragea à suivre mon projet.

J'y fus puissamment secondé par la nature des fonctions auxquelles le Gouvernement daigna m'appeler en l'an IX. La 13e conservation des forêts, qui m'est confiée, s'étend sur la partie des Pyrénées que je connaissais le moins, et c'est celle qui fournit le plus à l'observateur, sous le rapport des productions naturelles et de l'emploi qui en est fait dans les arts. Depuis cette époque, mes devoirs, d'accord avec mes goûts, me ramènent, chaque automne, dans cette partie de mon arrondissement, et, pendant les autres saisons, je mets à profit les

relations que me donne ma place, pour compléter les renseignemens pris sur les lieux.

C'est ainsi que je suis parvenu à me procurer les matériaux nécessaires à la composition de l'ouvrage que j'offre au public. J'ai vu tous les objets dont on y trouvera la description. J'ai observé ou vérifié la plupart des faits qui y sont exposés, et je n'y ai consigné ceux qui m'ont été communiqués qu'après m'être assuré de leur exactitude, en comparant ensemble les correspondances que j'entretiens depuis dix ans avec MM. les officiers des forêts des 12^{e}, 13^{e} et 14^{e} conservations, avec MM. les secrétaires généraux de préfecture, avec MM. les directeurs des douanes, et plusieurs savans observateurs qui ont bien voulu m'aider du secours de leurs lumières.

Les circonstances ne m'ont pas été aussi favorables pour connaître la partie des Pyrénées qui appartient à l'Espagne; cependant j'y ai

fait des excursions chaque fois que mes voyages dans les Pyrénées françaises m'ont rapproché de la frontière; et j'ai recueilli assez de renseignemens, soit dans les ouvrages de MM. Mentelle et Malte-Brun, et dans l'*Itinéraire descriptif de M. Delaborde*, soit dans les Mémoires de divers voyageurs dignes de foi, pour saisir les principaux rapports qui existent entre le versant méridional et celui qui dépend de l'Empire français.

Au reste, cet ouvrage n'est point une topographie proprement dite; il ne renferme pas, comme ma Statistique du département du Gers, des détails relatifs à chaque localité. Voulant faire connaître un pays qui s'étend sur six départemens français et sur plusieurs provinces espagnoles, j'ai dû me borner à embrasser les masses, et à en faire ressortir les objets les plus saillans.

Le titre de *Voyage* ou d'*Itinéraire* ne pouvait

d'ailleurs convenir à un travail de ce genre, puisque, au lieu de décrire quelques lignes parcourues dans un grand pays, j'ai cherché à en saisir l'ensemble et les principales divisions.

La tâche que je me suis imposée, n'ayant pas de modèle, a été plus difficile à remplir ; mais j'ai compté sur l'indulgence que le lecteur judicieux accorde toujours à l'écrivain qui ne suit pas des routes battues.

Pour qu'il y ait quelque proportion dans la partie descriptive de cet ouvrage, j'ai considéré avec détail tout ce qui est digne d'une attention particulière et de l'admiration des voyageurs, tandis que je n'ai jeté qu'un coup d'œil général et rapide sur les choses d'un moindre intérêt et peu remarquables.

Il en est de même de la partie économique. J'ai donné, par exemple, beaucoup d'étendue à ce qui regarde les forêts qui, de toutes celles

de l'Empire, sont les moins connues, et forment cependant, pour les Pyrénées, une source principale de richesses. Quant à l'agriculture, je me suis borné à en donner le tableau général, et à faire sentir la nécessité de la soumettre à un meilleur système.

Un ouvrage qui a le triple but de diriger le voyageur que la curiosité conduit dans les Pyrénées, de retracer au savant l'histoire des découvertes relatives à la nature de ces montagnes, et de présenter à l'économe des vues sur l'amélioration de l'agriculture, du régime forestier, des arts et du commerce, ne peut pas inspirer, dans toutes ses parties, le même degré d'intérêt à tous les lecteurs; quelques uns auraient trouvé longs et diffus certains chapitres, dans lesquels d'autres auraient désiré plus de détails. Pour prévenir cet inconvénient, j'ai jeté dans des tableaux particuliers certains objets qui ont été seulement indiqués dans le corps de l'ouvrage.

Ces tableaux sont accompagnés de deux cartes topographiques, dessinées par M. Ramond. Ce sont les mêmes que l'on trouve à la suite des ouvrages de ce célèbre géologue, et dont il a bien voulu me permettre de faire usage.

LISTE CHRONOLOGIQUE DES AUTEURS

Qui ont publié des Ouvrages relatifs aux PYRÉNÉES.

Dethou. *Histoire universelle depuis* 1543 *jusqu'en* 1607; imprimée à *Londres* en 1734. Cet historien était aux *Eaux chaudes* en 1582. Il tenait de la bouche de M. de Candale, seigneur de la maison de Foix, l'histoire du voyage qu'il fit au pic du midi de Pau, dont il mesura la hauteur.

Olhagaray, historiographe du roi. *Histoire de Foix, Béarn et Navarre;* 1609, *Paris.*

Salluste du Bartas. *Poëme de la Semaine Sainte;* 1623, *Rouen.* Il est fait mention dans ce poëme de la fontaine intermittente de Bélesta.

Oihenart. *Notitia utrius que Vasconiæ, tùm Ibericæ, tùm Aquitanicæ;* 1638, *Paris.*

Marca. *Histoire de Béarn;* 1640, *Paris.*

Marca. *Marca hispanica, sivè limes hispanicus;* 1688, *Paris.*

Rousset, ingénieur du roi. *Carte générale des monts Pyrénées; Paris.*

Tournefort (Joseph-Pitton). *Institutiones rei herbariæ;* 1731, *Paris.* Cet ouvrage immortel renferme la classification des plantes qui avaient été observées dans les Pyrénées par les anciens botanistes, à commencer par Jean Bauhin, ou que l'au-

teur avait lui-même reconnues dans ses fréquentes herborisations.

Astruc. *Mémoire sur l'histoire de la province de Languedoc*; 1737, *Paris*.

T. Bordeu. *Lettres contenant des essais sur les eaux minérales du Béarn*; 1742, *Toulon* (1).

Roussel. *Observations sur les fossiles des environs de Bagnères et de Barèges, et sur les eaux minérales de Bagnères*, 1746, lues à l'Académie des Sciences de Bordeaux.

Labaig. *Parallèle des eaux bonnes, des eaux chaudes, des eaux de Cauteretz et de celles de Barèges*, 1750; *Amsterdam*.

A. Bordeu. *Dissertation sur les eaux minérales du Béarn*; 1750, *Paris*.

T. Bordeu. *Aquitaniæ minérales aquæ*; 1754, *Paris*.

Carrère. *Traité des eaux minérales du Roussillon*; 1756, *Perpignan*.

Thierry. *Lettres contenant la relation d'un voyage fait à Barèges, à Cauteretz et à Bagnères*; 1760. Journal de Médecine.

Guittard. *Mémoire sur l'Ariège*; 1761.

Monge et D'Arcet. *Observations sur le baromètre, faites dans les Pyrénées, conjointement avec le nivellement d'une montagne*; 1774, *Paris*.

Tronçon de Coudray. *Mémoire où sont décrits les*

---

(1) Il existe un grand nombre de Mémoires sur l'analyse de diverses sources minérales des Pyrénées. Comme la plupart de ces ouvrages sont anciens, on n'en a pas fait mention dans cette liste, parce qu'ils sont devenus peu intéressans depuis les nouveaux progrès qu'a faits la Chimie.

ateliers et le travail des forges du pays de Foix et du Roussillon; 1775.

Leroy. *Mémoire sur les travaux qui ont rapport à l'exploitation de la mâture dans les Pyrénées*; 1776; *Paris*.

Monge et D'Arcet. *Nivellemens depuis Luz jusqu'au pic d'Ayre*; 1776.

D'Arcet. *Discours en forme de dissertation sur l'état actuel des montagnes des Pyrénées, et sur les causes de leur dégradation*; 1776, *Paris*.

Palassou. *Essai sur la minéralogie des monts Pyrénées, suivi d'un catalogue des plantes observées dans cette chaîne de montagnes, ouvrage enrichi de planches et de cartes*; 1781 et 1784, *Paris*.

Picot-Lapeyrouse. *Description et figures de quelques plantes des Pyrénées*; 1782. Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, tom. 1^er^.

Picot-Lapeyrouse. *Observations du thermomètre au pic du Midi*; 1784. Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, tom. 2.

Duhamel. *Description de la construction des forges du comté de Foix et du Roussillon*; 1785.

Picot-Lapeyrouse. *Traité des mines et forges à fer du comté de Foix, suivi de Notes sur le calcaire primitif*; 1786, *Toulouse*.

Vidal et Reboul. *Mémoires sur les mesures du pic du midi de Bigorre par le nivellement, et des principales montagnes environnantes par la trigonométrie*; 1786. Histoire et Mémoires de l'Aca-

démie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.

Le Baron de Diétrich. *Description des gîtes de minérai, des forges et des salines des Pyrénées;* 1786, *Paris.*

Picot-Lapeyrouse. *Fragmens de la minéralogie des Pyrénées. Excursion dans une partie du comté de Foix*, 1788. Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, tom. 3.

Reboul. *Mémoire sur les positions respectives des couches calcaires, du granit, du schiste argileux et des roches siliceuses au Marboré et au mont Perdu*, 1788, lu à l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.

Nogués. *Voyage du bourg des bains de Barèges, à Gavarnie, source de la rivière du Gave ;* 1788, *Tarbes.*

Palassou. *Mémoire pour servir de supplément à l'essai sur la minéralogie des monts Pyrénées;* 1788, *Pau.*

Piquet. *Voyage dans les Pyrénées françaises, dirigé principalement vers la Bigorre et les quatre vallées, suivi de quelques vérités nouvelles et importantes sur les eaux de Barèges et de Bagnères;* 1789, *Paris.*

De Saint-Amans. *Fragmens d'un voyage sentimental et pittoresque dans les Pyrénées, ou Lettre écrite de ces montagnes;* 1789, *Metz.*

Le même. *Bouquet des Pyrénées, ou Catalogue des plantes observées dans ces montagnes, pendant les mois de juillet et d'août de l'année* 1788 ; 1789, *Metz.*

Ramond. *Observations faites dans les Pyrénées;* 1789, *Paris.*

Vidal et Reboul. *Exposition d'un nivellement fait dans les Pyrénées, pendant les mois de juillet et d'août* 1787; 1790. Histoire et Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, tom. 4, pag. 1re des Mémoires.

Mevard de Saint-Just. *Epître à M. Dusaulx;* 1790, *Paris.*

Mémoire sur les eaux minérales et les établissemens thermaux des Pyrénées, publié par ordre du Gouvernement; an 3, *Paris.*

Picot-Lapeyrouse. *Flore des Pyrénées, avec des descriptions, des notes critiques et des observations*, ouvrage commencé. Atlas, figures enluminées. An 3, *Paris.*

Dusaulx. *Voyage à Barèges et dans les Hautes-Pyrénées, fait en* 1788; 1794, *Paris.*

François Pasumot. *Voyages physiques dans les Pyrénées, en* 1788 *et* 1789; an 5, *Paris.*

Picot-Lapeyrouse. *Tables méthodiques des Mammifères et des oiseaux observés dans le département de la Haute-Garonne;* an 7, *Toulouse.*

F. E. Fodéré. *Traité du goître et du crétinisme;* an 8, *Paris.*

Lasteyrie. *De la dévastation des bois en France;* an 9, *Paris.* Mémoires publiés par la Société d'agriculture du département de la Seine, tom. 1er, pag. 200.

Delfau. *Voyage au pic du midi de Pau.*

Mercadier. *Ebauche d'une description abrégée du département de l'Ariège;* an 9, *Foix.*

A. Dangosse. *Voyage au pic du midi de Pau*; fructidor an 10, *Pau*.

Le général Servier, préfet. *Statistique du département des Basses-Pyrénées*; an 10, *Paris*.

C. J. Baraste, préfet du département de l'Aude. *Essai sur le département de l'Aude, adressé au ministre de l'intérieur*; brumaire an 11, *Carcassonne*.

Malte-Brun. *Description des monts Pyrénées*; an 12, *Paris*. Géographie mathématique, physique et politique, par Edme Mentelle et Malte-Brun, tom. 9.

Cordier. *Voyage à la Maladette, par la vallée de Bagnères-de-Luchon dans les Pyrénées*; an 12, Journal des Mines.

Ramond. *Voyages au mont Perdu et dans les parties adjacentes des Hautes-Pyrénées*; 1801, *Paris*.

Le même. *Voyage au sommet du mont Perdu*; 1803, *Paris*.

Bergeret. *Flore des Basses-Pyrenées*; 1803, *Pau*.

Laboulinière. *Annuaire statistique du département des Hautes-Pyrénées*; 1807, *Tarbes*.

J. M. Muthuon. *Traité des forges dites à la Catalane, et l'Art d'extraire directement et par une seule opération le fer de ses mines*; 1808, *Turin*.

Delaborde. *Itinéraire descriptif de l'Espagne*; 1808, *Paris*.

Delaborde. *Nouvelles Observations sur l'état actuel des montagnes des Hautes-Pyrénées et sur les sources thermales qui en découlent, précédées du passage de S. M. la Reine de Hollande par le Vignemale*, etc.; 1808, *Tarbes*.

Dureau de la Malle fils. *Les Pyrénées, poëme, précédé d'un voyage à Vignemale, et d'une description des vallées d'Azun, de Cauteretz et de Latour;* 1808, *Paris.*

De Candolle. *Rapport sur un voyage botanique et agronomique dans les départemens du sud-ouest;* 1808, *Paris.* Mémoires de la Société d'Agriculture du département de la Seine, tom. 11, pag. 1re.

Azaïs. *Un mois de séjour dans les Pyrenées;* 1809, *Paris.*

Héron de Villefosse. *De la richesse minérale;* 1810, *Paris.*

Notices sur les mines du département de l'Ariège; 1810, *Paris.*

Danticny. *Annuaire administratif et statistique du département de la Haute-Garonne;* 1811, *Toulouse.*

Millen. *Voyage dans le midi de la France*, tom. 4; 1811, *Paris.*

G. B. Depping. *Merveilles et Beautés de la nature en France;* 1811, *Paris.*

Picot-Lapeyrouse. *Histoire abrégée des plantes des Pyrénées, et Itinéraire des Botanistes dans ces montagnes;* 1813, *Toulouse.* (Ouvrage annoncé.)

Le Journal de Physique et d'Histoire naturelle, le Journal des Mines, le Bulletin de la Société Philomatique, le Journal du département des Hautes-Pyrénées, le Journal du Soir des frères Chaigniau, le Journal de Santé et d'Histoire naturelle, publié à Bordeaux, renferment (années 1782 — 1800) divers articles relatifs à la minéralogie et à la bota-

nique des Pyrénées, qui ont été fournis par MM. *Ramond*, *Picot-Lapeyrouse*, *Girod-Chantrans*, et plusieurs autres savans.

On doit à M. Picot-Lapeyrouse une *Notice des auteurs qui ont voyagé dans les Pyrénées, et publié des ouvrages sur la botanique de ces montagnes.*

Voici leurs noms dans l'ordre où ils se trouvent dans cette Notice :

J. Bauhin.
Clusius.
Lobel et Pena.
Rondelet.
H. Cherler.
Burser.
Gaspard Bauhin.
Richier de Belleval.
Fagon.
Tournefort.
Magnol.
Rai.
Barrelier.
Lemonnier.
Gagnebin.
Barrera.
Quer.
Gouan.
Pech.
Leroy.
Palassou.
Pourret.
Saint-Amans.
Asso.
Girod-Chantrans.
Ramond.
De Candolle.
Bergeret.
Loiseleur-Deslongchamps.
Picot-Lapeyrouse.

DESCRIPTION

DES PYRÉNÉES.

PREMIÈRE PARTIE.

GÉOLOGIE.

CHAPITRE PREMIER.

Situation des Pyrénées ; leur élévation comparée à celle de plusieurs autres éminences du globe.

Les Pyrénées occupent l'espace compris entre la Méditerranée et l'Océan, depuis le port Vendre jusqu'à Saint-Jean-de-Luz. Ces montagnes ont été long-temps négligées par les géologues. Il y a à peine trente ans que l'on a commencé à acquérir des notions certaines

sur leur forme et leur élévation. Avant cette époque, le préjugé seul décidait du rang que devaient occuper les points les plus remarquables de la chaine. Des erreurs d'optique faisaient considérer le Canigou de Roussillon et le pic du midi de Bagnères comme des colosses aux pieds desquels tout s'inclinait; mais le règne des conjectures devait céder à l'empire des connaissances positives, et il était réservé à MM. Monge et Darcet de donner la clef de celles que nous possédons aujourd'hui sur cette matière. Ces deux savans, dont la France s'honore, firent, en 1774, dans les environs de Barèges, leurs premières observations barométriques, conjointement avec le nivellement d'une montagne (1). En 1776, ils prirent les hauteurs depuis Luz jusqu'au pic d'Ayré. Quelque temps après, Vignemale, le Marboré, le pic de Gabisos, les principaux sommets du Béarn, de la Bigorre et des pays basques, furent mesurés par MM. Flamichon, Laroche et Moysset.

De telles opérations établissaient sans doute

---

(1) Ces observations ont été publiées à la suite du *Discours, en forme de dissertation, sur l'état actuel des montagnes des Pyrénées*, par M. Darcet.

de premières données fort utiles ; mais le point le plus essentiel était de déterminer les hauteurs absolues des principaux sommets, et la géologie doit ce service important à MM. Vidal et Reboul. Ces deux savans Languedociens mesurèrent, en 1787 et 1789, le pic du midi de Bagnères et le Canigou par le nivellement, et les firent descendre, suivant l'expression de M. Ramond, du rang qu'ils avaient usurpé à la place qui leur appartient. Des sommets des pics du midi, de Guairat et de Crabères, ils déterminèrent ensuite trigonométriquement les hauteurs des principales montagnes du centre des Pyrénées, ainsi qu'on le verra par le tableau suivant, dans lequel on a aussi compris plusieurs hauteurs mesurées, à l'aide du baromètre, par divers physiciens.

En comparant les résultats de toutes ces opérations, on remarque que le mont Perdu, dont la science doit la conquête à M. Ramond (1), est un des sommets les plus élevés

---

(1) Ce savant naturaliste, dont le nom se rattache à toutes les découvertes qui ont été faites sur le système des montagnes, dans un ouvrage intitulé *Observations faites dans les Pyrénées en* 1789, a fixé les géographes sur la vraie position du mont Perdu, qui

de toute la chaîne des Pyrénées, dont il occupe le centre : situé dans l'Aragon (1), sur la méridienne des montagnes de Barèges, sa cime glacée a une hauteur absolue de 1745 toises au-dessus du niveau de la mer, et surpasse de 25 toises la montagne de Vignemale, la plus haute du versant septentrional.

De ces éminences orgueilleuses les Pyrénées s'abaissent au couchant, par degrés à peu près égaux, jusqu'aux rives de l'Océan.

Il en est de même dans la partie orientale; cependant la chaîne française subit une inflexion sensible vers la vallée d'Aran, d'où elle se relève pour aller s'attacher au Canigou de

---

n'avait été qu'indiquée par MM. Vidal et Reboul. Après en avoir cherché long-temps les avenues, il s'est élevé sur les premières hauteurs de cette montagne au mois de thermidor an v (août 1797). Dans un second voyage, où j'eus l'avantage de l'accompagner le mois suivant, il reconnut que difficilement on parviendrait à gravir le sommet par le bassin du lac. Ce fut le 22 thermidor an x (10 août 1802) que, par une autre direction, il s'éleva sur cette cime glacée, que nul homme n'avait encore abordée. M. Ramond a publié la relation de ces trois voyages en 1801 et en 1803.

(1) Il est connu sous le nom de *las très Sorellas*.

Roussillon, et se perdre ensuite par une pente rapide dans les côtes de la Méditerranée.

La décroissance progressive que l'on remarque du centre vers le couchant se présente aussi de la crête des montagnes vers le nord; mais au midi, cette régularité ne commence à s'établir, du moins vers les plaines de l'Aragon, qu'après un abaissement fortement prononcé.

Tels sont les rapports que M. Ramond a saisis d'un coup d'œil du haut du mont Perdu. « Au « midi tout s'abaisse tout d'un coup et à la fois. « C'est un précipice de mille à onze cents mè- « tres, dont le fond est le sommet des plus « hautes montagnes de cette partie de l'Espa- « gne. Aucune n'atteint 2500 mètres d'élévation « absolue, et elles dégénèrent bientôt en col- « lines basses et arrondies, au-delà desquelles « s'ouvre l'immense perspective des plaines de « l'Aragon.

« Au nord s'élèvent les montagnes primiti- « ves, qui constituent l'axe de la chaîne. Leurs « cimes aiguës et déchirées s'enchaînent étroi- « tement et forment une bande de plus de 4 « myriamètres d'épaisseur transversale. Telle « est, de ce côté, l'insensible progression des « abaissemens, que cette longue bande se con-

« pose de sept à huit rangs de hauteurs gra-
« duellement décroissantes (1). »

Nous sommes donc fixés sur les formes des principales masses des Pyrénées, ainsi que sur leur élévation. Sous ces rapports nous pouvons les comparer aux Alpes. Il paraît certain, d'après les observations de MM. de Saussure et Ramond, que la masse des Pyrénées est en général plus élevée que celle des Alpes, quoique certains pics de cette deuxième chaîne excèdent de plus de 600 toises les sommités les plus élevées de la première; et l'une et l'autre paraissent avoir cela de commun, que leur pente septentrionale est plus douce, et celle du midi plus escarpée.

Quant aux principales montagnes de l'intérieur de l'Empire, elles sont sensiblement moins élevées que les Pyrénées : le Puy-de-Dôme, qui surpasse de 7 toises la plus haute sommité des Vosges, n'a que 730 toises au-dessus du niveau de la mer (2), et le mont d'Or n'excède cette hauteur que de 318 toises (3). Il a donc 697 toises de moins que le mont Perdu.

---

(1) *Voyage au sommet du mont Perdu*, pag. 17.
(2) Table des hauteurs de M. De Lalande.
(3) Voyage d'Auvergne, par M. Le Grand-d'Aussy.

Malgré le rang honorable qu'occupent les monts Pyrénées parmi ces éminences, ils ne s'élèvent guères qu'au niveau des montagnes moyennes du Pérou et du Chily, puisque le Chimboraço, dont la hauteur absolue est de 3350 toises, excède le mont Perdu de 1605 toises; et ce géant des Pyrénées s'abaisse aussi de 701 toises au-dessous du mont Blanc (1), de 159 toises au-dessous du pic de Ténérif (2), et de 44 toises au-dessous du Mulachaun, dans le royaume de Grenade (3).

---

(1) M. de Saussure donne à la cime du mont Blanc, la plus élevée des Alpes, 2446 toises.

(2) Le père Lafeuillé mesura géométriquement le pic de Ténérif, et lui donna 2213 toises de hauteur. Bouguer réduisit cette hauteur à 2100 toises. MM. de Verdun, de Borda et Pingré l'ont réduite à leur tour à 1904 toises.

(3) Itinéraire descriptif de l'Espagne, par M. Delaborde.

CHAPITRE II.

Substances principales qui constituent cette chaîne de montagnes ; leurs positions respectives ; substances accidentelles.

§ Ier.

Substances principales.

Les roches feld-spathiques avec quartz et mica (granit), l'argile schisteuse (schiste), et la chaux carbonatée grossière (pierre calcaire), sont les principales matières qui constituent la masse des Pyrénées.

Les roches feld-spathiques sont de différentes espèces, et prennent leurs noms distinctifs du nombre, de la nature et de la couleur des substances dont elles sont composées. On pense que ces roches forment le noyau du globe, comme celui de ses principales éminences.

L'argile schisteuse se délite par couches et par feuillets plus ou moins épais, et prend le nom d'*argile schisteuse tégulaire* (ardoise) lorsque ses feuilles, disposées en lignes droites,

peuvent se détacher en tables unies et solides.

Le caractère distinctif de la chaux carbonatée est de faire effervescence avec les acides, et de se réduire en chaux lorsque, par l'action du feu, on la dépouille de son acide carbonique.

La chaux carbonatée est ce que l'on nomme ordinairement *le calcaire*. Les géologues appellent primitif celui dont la substance simple annonce une création plus ancienne, et secondaire celui où la nature laisse apercevoir le travail auquel il doit sa formation (1) : dans cette dernière classe sont rangés les marbres qui abondent dans toute la chaîne.

Les débris de corps organiques, reconnus depuis long-temps dans les Alpes et dans d'autres grandes chaînes de montagnes, ne permettent pas de douter que la pierre calcaire dans laquelle ils se trouvent ne soit le produit des dépôts formés par les eaux ; mais ces débris sont moins communs dans les Pyré-

---

(1) Nous devons cette distinction à M. Picot de La Peyrouse. Voyez la note insérée à la suite de son *Traité sur les Mines de fer et les Forges du comté de Foix.*

nées ; on a même long-temps ignoré qu'il en existât sur les hautes sommités (1), et le lecteur me saura peut-être gré de mentionner ici les découvertes qui ont été faites à ce sujet.

§ II.

Débris des Corps organiques déposés par les eaux.

Le calcaire, comme on le verra bientôt, est répandu sur les humbles coteaux de la chaîne et sur ses sommités les plus élevées ; moins sujet aux outrages du temps que les autres substances, la nature semble l'avoir employé pour affermir les bases de l'édifice et en cimenter le faîte. C'est sur ces bases que des bancs horizontaux, derniers ouvrages des eaux, ont présenté de tout temps à l'observateur les témoignages de leur formation. Rien n'est plus commun que les coquilles pétrifiées dans les Landes, la Chalosse, le Béarn et la Navarre (2); j'y ai vu, notamment dans

---

(1) M. Duluc, dans ses *Lettres philosophiques et morales*, dit, tom. v, pag. 479, que l'on ne trouve pas de corps marins dans les Pyrénées.

(2) *Dissertation sur l'état actuel des Pyrénées*, par M. Darcet, pag. 36.

la Chalosse, des maisons entières bâties de pierres coquillières, dans lesquelles on reconnaît aisément les divers genres de testacées qui les constituent. La Bigorre, le Couzerans et le comté de Foix présentent, mais moins abondamment, des fossiles du même genre. M. Ramond a reconnu des fragmens d'astroïtes pétrifiés sur les bords de l'Adour, entre Bagnères et Tarbes (1). Une grotte voisine de Lourdes renferme des coquilles bivalves (2). MM. Campmartin et Labeaumelle ont rencontré, près de Saint-Girons, des coquilles bien caractérisées dans le marbre et à la jonction du marbre et du schiste. Je possède plusieurs pectinites détachées d'un rocher de la montagne de Saint-Sauveur, située à l'ouest-nord-ouest de la ville de Foix. J'ai vu dans le territoire de Sainte-Croix, petite commune du Couzerans (3), des groupes considérables d'huîtres à crête, dont je conserve divers

---

(1) *Voyage au mont Perdu*, pag. 3.

(2) *Voyage aux Pyrénées françaises.*

(3) Elle est située à 246 mètres au-dessus du niveau de la mer, suivant les observations barométriques de M. Marquet-Victor, professeur de physique et de chimie à l'Académie impériale de Toulouse.

échantillons. M. de Puymaurin (le père du législateur du même nom) découvrit, en 1752 et 1762, plusieurs débris de cétacées dans la commune d'Alan, arroudissement communal de Saint-Gaudens. Les champs de la commune de Larroque, dans l'ancien comté de Foix, sont parsemés de cornes d'ammons. M. Mercadier, ingénieur des ponts et chaussées du département de l'Ariège, a trouvé, auprès de Belesta et au-dessus de la fontaine intermittente de Fontestorbe, un bloc de pierre d'environ trois mètres cubes, composé de coquilles pétrifiées (1).

Les coteaux du versant méridional, suivant M. Delaborde (2), ont aussi conservé des débris du même genre. On trouve des coquilles fossiles dans le Guipuscoa, près de Salinas; l'Aragon et la Catalogne présentent des buccardites, des tellinites, des ostracites, des bellemnites, des térébratules et des cornes d'ammons.

Mais les eaux ont-elles laissé des témoins de leur passage sur les montagnes du premier

---

(1) *Ebauche d'une Description abrégée du département de l'Ariège.*

(2) *Itinéraire descriptif de l'Espagne.*

ordre ainsi que sur les monticules ? Il y a à peine quarante ans que l'on commença à en acquérir quelques preuves. M. Darcet reconnut des coquilles dans le fond de la vallée d'Aspe; l'abbé Palassou trouva des testacées circulaires à la *Pene d'Escot*, des pierres calcaires madréporites au *Pourtalet* de la même vallée, et des marbres coquilliers dans la vallée d'Ossau. L'ingénieur Flamichon observa des bivalves au voisinage des eaux chaudes. En l'an 7, je ramassai, dans un éboulement du Coumélie, une incrustation de moule d'un diamètre considérable.

Tel est le petit nombre des découvertes qui avaient été faites à cette époque dans les hautes montagnes. Des faits aussi isolés, reconnus sur une étendue de terrain aussi considérable, permettaient à peine de croire à leur existence. Telle était la force d'un aveugle préjugé, que le lieu des Pyrénées le plus fréquemment visité par les savans qui étudient ces montagnes, et par les curieux qui les parcourent, est couvert de débris de ce genre, sur lesquels personne n'ouvrait les yeux : je veux parler du cirque de Gavarnie. Maintenant il ne s'agit plus de savoir, comme le dit M. Ramond, où sont les coquilles, mais où elles

ne sont pas dans cette partie de montagne. Les observateurs ne les ont remarquées qu'après avoir appris de ce savant que le mont Perdu était parsemé de débris organiques déposés par les eaux. Les sommets les plus élevés de cette montagne sont composés de ces débris; les ostracites abondent sur son promontoire; son sommet offre de prodigieux amas de zoophites et de testacées (1); j'ai ramassé sur les bords de son lac différentes coquilles bivalves, parmi lesquelles se distinguent les huîtres à crête.

Il est donc bien constant que le calcaire forme le revêtement des montagnes les plus élevées des Pyrénées, comme il en constitue les gradins les plus rabaissés; que là comme ici son origine est démontrée par les corps organiques déposés par les eaux.

Les hauteurs extrêmes des Pyrénées, comme celles qui en forment les avenues, renferment aussi des débris pétrifiés de quadrupèdes ou de cétacées. J'ai découvert avec M. Ramond, sur les bords du lac du mont Perdu, des os fossiles de la même nature que ceux du port de Pinède, qui ont été décrits par M. Picot

(1) *Voyages au mont Perdu*, pag. 125, 126 et 127.

de La Peyrouse ; et, en 1762, M. de Puymaurin trouva, dans le territoire de la commune d'Alan, déjà citée, des ossemens d'éléphans et de cétacées, qui furent envoyés à M. de Buffon, et déposés par lui à la Bibliothèque du roi (1).

On n'a découvert encore aucun de ces débris dans les montagnes de moyenne élévation. Peut-être n'y en existe-t-il pas. Mais on ne peut en conclure que le calcaire qui entre dans la composition de ces montagnes est d'une origine différente. Il est assez raisonnable de supposer que les circonstances n'y ont pas été favorables à la pétrification. Ces montagnes ne présentent pas de coquilles, mais on n'y rencontre aucun autre corps pétrifié ; tandis que, dans les basses montagnes et les coteaux, les coquilles fossiles se trouvent à côté des bois pétrifiés. Je possède un tronc d'arbre d'une pétrification parfaite, qui a été trouvé dans cette commune de Lasserre, où j'ai fait une abondante récolte d'huîtres à crête.

---

(1) On trouve dans l'*Annuaire du département de la Haute-Garonne*, pour 1811, par M. Dantigny, pag. 23, la copie de la lettre écrite à ce sujet par M. de Buffon à M. de Puymaurin.

On ne demandera pas, sans doute, si l'on trouve des bois pétrifiés à côté des coquilles au mont Perdu, tout le monde sait que jamais il n'y a eu d'arbres à une pareille hauteur.

Il est bon de remarquer que ces matières n'ont point été déposées partout de la même manière; elles conservent ordinairement leur position naturelle sur des lits calcaires parallèles à l'horizon, dans les montagnes secondaires et les coteaux; tandis que, sur les hauts sommets, ceux de ces débris qui restent en place semblent y avoir été attachés dans une position verticale. On a cru reconnaître, à cette différence de dispositions, deux opérations de la mer; l'une, paisible, où elle aurait formé ses dépôts en se retirant dans ses limites actuelles; l'autre, tumultueuse, où elle aurait bravé les lois de la pesanteur, auxquelles la nature a soumis la matière.

Il faudrait donc supposer que, dans ce dernier travail, la mer aurait jeté les matières calcaires contre les parois de granit, de la même manière que le ciment est jeté par la truelle sur les faces d'un édifice; mais, dans cette supposition, on ne verrait pas encore la raison pour laquelle les bivalves se trouvent

constamment attachées au rocher, dans une position verticale. Il serait peut-être plus aisé de concevoir que toutes les matières calcaires ont été déposées horizontalement suivant les lois de la nature; que les coquilles ont eu aussi la même position, et qu'une grande catastrophe a bouleversé l'édifice, de manière que sa surface supérieure en forme maintenant les parties latérales.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il est permis de croire que les schistes ont éprouvé un mouvement semblable; nul doute que leurs feuillets, constamment parallèles, ne soient les produits de dépôts successifs et horizontaux; cependant la plupart des roches schisteuses affectent une position verticale, ou forment, avec la perpendiculaire, des angles plus ou moins aigus; mais avant d'établir à cet égard une opinion solide, il faut encore étudier long-temps dans le grand livre de la nature; il faut qu'elle nous ait expliqué pourquoi les lits de feuillets schisteux présentent souvent des ondulations, quelquefois des zig-zags; pourquoi l'on trouve même de ces lits disposés de manière à offrir la forme d'un écusson.

§ III.

Positions respectives des substances principales ci-dessus décrites.

On ne voit d'abord que désordre et confusion dans la position respective de ces différentes matières ; la nature semble avoir jeté des masses énormes de granit à travers les couches calcaires et schisteuses pour déconcerter les calculs de l'observation ; et ce désordre est tel en apparence, que l'on a long-temps cru que la constitution physique des Pyrénées différait essentiellement de celle du reste des grandes éminences du globe.

MM. Darcet (1), Pasumot (2), Palassou (3) et de Laumont (4) furent les premiers qui

---

(1) *Discours en forme de Dissertation sur l'état actuel des montagnes des Pyrénées, et sur les causes de leur dégradation.* — Paris, 1776.

(2) *Voyages physiques dans les Pyrénées en* 1788 *et* 1789. — Paris, an v.

(3) *Essai sur la Minéralogie des Pyrénées.* — *Mémoire pour servir de supplément à l'Essai sur la Minéralogie des Pyrénées.* — Paris, 1784.

(4) Voyez la note insérée à la page 5 du *Mémoire ci-dessus.*

aperçurent quelque régularité dans la disposition des bancs calcaires et des couches argileuses. M. Ramond est venu après eux, et, marchant sur les traces des Duluc, des Pallas, des Dolomieu, qui avaient découvert le fil du labyrinthe, il a essayé, dit-il (1), de démêler, dans les Pyrénées, l'ordonnance fondamentale de toutes les grandes chaînes connues.

Jusqu'à quel point y est-il parvenu? C'est aux maîtres de l'art seuls à en juger; encore faut-il que leur jugement soit prononcé sur ces lieux mêmes, où M. Ramond a etudié la nature pendant dix années, où il a constaté une multitude de faits importans.

Rien ne paraît plus vraisemblable que les hypothèses qu'il a fondées sur la comparaison de ces faits; rien de plus séduisant que le système créé par ce savant géologue; je n'en ferai point ici l'exposition, de crainte d'altérer la substance d'un ouvrage dont chaque page offre l'heureuse réunion des graces du style à la force du raisonnement.

Je me bornerai à retracer quelques faits qui m'ont paru les mieux établis, soit par

---

(1) *Voyages au mont Perdu et dans la partie adjacente des Hautes Pyrénées*, pag. 318.

M. Ramond, soit par les autres naturalistes qui se sont occupés de l'étude des Pyrénées.

La masse principale de ces montagnes a pour noyau un granit dont la composition est absolument pareille à celle du granit fondamental des Alpes. Il se montre à découvert dans la partie moyenne de la chaîne, et il y forme un terrain très étendu et fort élevé. Il ne couronne pas, comme dans les Alpes, les plus hautes sommités de la chaîne. Quoiqu'on l'aperçoive en masses continues, sur-tout dans les inflexions méridionales, alternant avec les bandes calcaires et argileuses, il est encore permis de douter s'il y existe en bancs réguliers.

Des bandes calcaires et des bandes argileuses s'appuient sur le granit, et se succèdent alternativement. Chaque bande, qui est un assemblage de lits, se prolonge en général de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, formant un angle de 73 degrés à l'est, avec la méridienne de l'Observatoire de Paris.

Ces matières secondaires couvrent décidément la partie centrale et la plus élevée de la chaîne sur une longueur de plus de 2/000 mètres; après avoir perdu leur prédominence du côté du couchant, elles la reprennent de-

puis la vallée d'Aspe, qui ne renferme aucun bloc de granit apparent, et la conservent jusqu'à l'Océan; dans ce dernier espace, leur continuité n'est interrompue que dans le pays de Soule, par des amas énormes de galais.

§ IV.

Substances accidentelles.

Quoique les granits, les schistes et les pierres calcaires soient les matériaux essentiels que la nature a employés à l'édifice des Pyrénées, ils s'associent d'autres minéraux, dont nous devons les premières descriptions à M. Picot de La Peyrouse (1).

Les trapps et les cornéennes succèdent souvent au granit fondamental; on trouve entre leurs couches des calcaires primitifs veinés de pétrosilex, et des grenats de différentes couleurs. Quelquefois l'asbeste flexible (amiante), l'asbeste tressé (cuir fossile), l'asbeste dur, le feld-spath nacré (adulaire), et d'autres substances occupent les intervalles que laissent entre elles les masses granitiques, et

(1) Voyez son ouvrage intitulé : *Fragmens de Minéralogie des Pyrénées*, et divers articles insérés au *Journal de Physique*.

renferment des amas de talc terreux (chlorite), où se trouvent les axinites (schorls) vertes, violettes et blanchâtres, et le quartz hyalin (cristal de roche).

Des mines de différentes espèces se rencontrent à travers les divers minéraux dont on vient de parler, et semblent y avoir été déposées par les eaux dans des fissures, sans doute produites par l'effet d'une grande et antique commotion.

L'existence de l'or dans les Pyrénées ne se manifeste guères que par les paillettes de ce métal que charrient plusieurs ruisseaux auxquels les montagnes les moins élevées donnent naissance.

L'argent ne se rencontre qu'allié au plomb ou au cuivre, dans les montagnes du centre et d'une élévation considérable ; on trouve quelquefois à leur suite le zing et le cobolt.

Le fer est répandu partout, notamment aux extrémités orientales et occidentales.

L'existence de l'étain n'est encore indiquée que par de légères apparences.

Les gîtes de minérais, qui se trouvent depuis l'Océan jusqu'au comté de Foix inclusivement, ont été décrits par M. le baron de Diétrich ; ses observations se sont étendues sur

quarante-trois mines contenant de l'argent, quatre-vingt-dix-huit mines de cuivre, cent huit mines de fer et de pyrites martiales, et quatre-vingt-dix-neuf mines de plomb. Son ouvrage (1) est pour les Pyrénées le manuel des minéralogistes et des métalurgistes. Il est à regretter que les recherches de ce savant ne se soient pas étendues dans le reste de la chaîne, mais l'on sait que la partie méridionale du département de l'Aude renferme quelques mines d'or, huit mines d'argent, autant de mines de cuivre, trois mines de plomb et treize mines de fer (2).

Du côté de l'Espagne, les montagnes ne contiennent pas moins de richesses minéralogiques que les nôtres. Le fer abonde dans l'Andorre, la Catalogne, l'Aragon et la Navarre; et l'on compte plus de deux cents mines de ce métal dans la Biscaye. La Navarre possède des mines de cuivre précieuses; et le co-

---

(1) *Description des Minerais, des Forges et des Salines des Pyrénées*, par M. le baron de Diétrich.— Paris, 1786.

(2) C'est ce que l'on remarque dans l'*Essai sur le département de l'Aude, adressé au Ministre de l'intérieur par C.-J. Barante, préfet dudit département, au mois de brumaire an XI.*

bolt de la meilleure qualité se rencontre fréquemment dans l'Aragon, notamment dans la vallée de Gistain.

Il n'existe aucun volcan enflammé dans les Pyrénées. S'il y en a eu autrefois, ils ont laissé peu de vestiges. Les seules matières qui aient quelque apparence de produits volcaniques se trouvent en Catalogne, entre Figuères et Girone (1); près de Guérigut, dans le petit pays de Donézan (2); dans la vallée d'Aspe (3), et dans les pays basques (4).

Mais des feux souterrains ou une étonnante fermentation occasionnent dans ces montagnes

---

(1) Voyez *Introduction à l'Histoire naturelle d'Espagne*, par M. Bowlès.

(2) *Ébauche d'une Description abrégée du département de l'Ariège*, par M. Mercadier.

(3) *Mémoire sur les travaux qui ont rapport à l'exploitation de la mâture dans les Pyrénées*, par M. Leroy.

(4) Dans un Mémoire publié depuis peu par la Société d'Agriculture du département des Landes, M. Borda-Doro assure que l'on trouve des morceaux de bazalte dans toute la contrée qui s'étend depuis les environs de la ville d'Ax jusqu'au cœur des Pyrénées occidentales.

de fréquens tremblemens de terre (1), dont on n'est pas étonné lorsque l'on considère les eaux thermales qui jaillissent dans le comté de Foix, la Bigorre et le Béarn ; et les mines de charbon de terre, de tourbe et de jais qui se présentent sur différens points de la chaîne, notamment dans le département de l'Ariège.

Je terminerai ici ce chapitre, où je me suis borné à donner un simple aperçu des minéraux, me réservant de faire connaître, dans les dernières parties de cet ouvrage, les avantages qu'ils procurent à l'industrie, aux arts et au commerce.

---

(1) Les tremblemens de terre dont les effets ont été les plus sinistres dans les Pyrénées, sont celui de 580, dont fait mention Grégoire de Tour ; celui du 21 juin 1660, et celui de 1678, qui occasionna en une minute le grossissement des eaux de la Garonne et de l'Adour.

CHAPITRE III.

Température ; Météores.

Soit que la terre ait une chaleur centrale, dont l'isolement des éminences occasionne la déperdition, soit que, selon l'opinion de M. Duluc, le calorique soit un fluide élastique et pesant, plus condensé à la surface de la terre et plus rare dans les couches supérieures de l'atmosphère, il est certain que depuis l'équateur jusqu'aux régions polaires la température se refroidit à mesure que l'on s'élève au-dessus du niveau des plaines. Aussi les personnes qui fréquentent les montagnes remarquent-elles journellement, en automne et au commencement du printemps, que le même nuage qui se résout en pluie sur les vallées couvre de neiges les montagnes qui les avoisinent. Il neige pendant huit mois de l'année sur la cime des Pyrénées et sur les chaînons qui s'en approchent ; cependant au commencement et à la fin de cette période la température est souvent fort douce dans les vallées ; quelquefois même elles doivent de beaux jours d'hiver à l'action

de certains vents. Il résulte de là que, dans l'espace de trois ou quatre myriamètres du nord au midi, on peut éprouver successivement, dans le même jour, les chaleurs de la canicule et les rigueurs de l'hiver. Cet hiver est permanent sur les hautes sommités; le soleil le plus brillant parvient à peine à rendre supportable le froid qui s'y fait sentir, même en plein midi dans les jours d'été. On ne peut s'en étonner lorsque l'on voit l'immense quantité de glaces et de neiges dont ces montagnes sont couvertes en tout temps. Quand je m'élevai, avec M. Ramond, à la brèche de Tuque-Rouille, où l'on voit en face la calotte du mont Perdu et le cylindre du Marboré, j'évaluai à 4000 toises de long et 2000 de large l'espace qui conscrivait l'horizon visuel méridional. Cette région, séjour des frimas éternels, ne présentait qu'un amas confus de glaciers et de neiges, qui, recevant du soleil un éclat éblouissant, semblaient braver la chaleur de ses rayons. Ces glaciers (1), dont la coupe verticale réfléchit la couleur des cieux, n'ont pas moins de 40 pieds d'épaisseur; les neiges permanentes, auxquelles ils doivent l'existence, les

(1) Les montagnards connaissent les glaciers sous le nom de *Sernelhes* ou *Serneilles*.

alimentent et les protègent contre les efforts de l'été, qui n'a d'empire que sur les neiges récentes et mobiles.

Le Marboré et le mont Perdu ne sont pas les seules sommités qui présentent un pareil phénomène. Une multitude de glaciers sont répandus sur Vignemale, Néouvielle et les Montagnes maudites ; les neiges éternelles couronnent presque toutes les sommités septentrionales qui s'approchent à 500 toises du faîte des Pyrénées (1).

Il n'en est pas de même dans la partie méridionale ; les neiges y ont beaucoup moins d'étendue et de permanence ; le sol qu'elles blanchissent, moins cisaillé qu'au versant opposé, conserve sans doute plus de chaleur intestine, et, opposant son épaisseur à l'action du nord, il ne reçoit que les influences du midi.

---

(1) Suivant le général Peyffer et M. de Saussure, la hauteur à laquelle la fonte des neiges cesse dans les Alpes, est à 1400 toises au-dessus du niveau de la mer ; et, au rapport de M. Valemberg, cette hauteur n'est qu'à 700 toises dans la Suède et la Norwège. Il paraît résulter de ces deux faits que l'élévation à laquelle les neiges sont permanentes dans une montagne dépend de son éloignement des pôles de la terre.

La masse des montagnes, naturellement plus dépourvue de calorique que les plaines, est donc entourée d'une atmosphère que refroidit encore, soit la présence, soit le voisinage des glaces et des neiges permanentes. Il en résulte que l'humidité que renferment les montagnes n'éprouve pas la même évaporation que dans les plaines et les vallées. Mais lorsque le soleil acquiert assez de force pour disputer à l'hiver l'empire des lieux élevés, ils se laissent pénétrer par la chaleur de ses rayons, et l'on voit échapper de leur surface de gros nuages blancs qui, venant à se choquer avec ceux qu'ils rencontrent dans les régions supérieures, donnent lieu à de fréquens et terribles orages. La plupart de ces orages, retenus par la force attractive des montagnes, éclatent dans la région qui les a vus se former; mais s'il s'élève un vent assez fort pour les déplacer, malheur aux contrées qui avoisinent les Pyrénées à la distance de douze à quinze lieues! Si la grêle n'y détruit point le fruit des travaux du cultivateur, des torrens d'eau renverseront ses guérets, dépouilleront les coteaux de leur terre végétale, et couvriront les plaines d'une immense quantité de sable et de gravier.

Le voyageur qui se trouve sur une des hautes

montagnes de la chaine au moment où la foudre vient de s'en éloigner n'a pas encore cessé de trembler pour son existence. Le bruit du tonnerre, que répètent mille échos, lui annonce qu'un nouvel orage va fondre sur sa tête ; et, au moment où il se dispose à rejoindre la terre habitée, il s'en trouve quelquefois séparé par un autre orage qui s'est formé à ses pieds (1).

La foudre n'est pas le seul météore qui jette l'épouvante parmi les habitans des Pyrénées : un monceau de neige, déplacé des sommets par un coup de vent, grossi dans son cours, se précipite de ravins en ravins, et écrase de son énorme poids tout ce qui se trouve sur son passage ; un horrible sifflement annonce l'approche de cette masse glacée ; la pression de l'air qu'elle occasionne est si forte, que tout est renversé avant le choc de l'avalanche (2) :

---

(1) « Complices de la foudre qu'elles alimentent, « la ruine et la mort y pendent sur toutes les têtes, y « frémissent sous les pieds. » — Dusaulx, *Voyage à Barèges et dans les Hautes Pyrénées*, tom. II, p. 130.

(2) C'est ce qui arriva en 1757 : la maison de M. Descot, chirurgien-major de Barèges, fut rasée avant le choc de l'avalanche.

celle-ci est pourtant moins funeste que les avalanches d'eau (1), très communes à la suite des grands orages et des fontes subites des neiges. Les eaux qui ont brisé les parois de la caverne qui les contenait, celles qui ont rompu la digue qui les retenait dans un lac, entraînent dans leur chute tumultueuse une immense quantité de matières; c'est un torrent de boue, de terre et de roches, auquel rien ne résiste; et le fond du ravin qu'il a creusé ne présente, après l'écoulement des eaux, qu'un amas de ruines, où sont confondus les arbres et le sol végétal qui

---

(1) *Lavange* et *avalanche* ont la même signification; la dernière expression est plus usitée dans les Alpes que dans les Pyrénées. « Les habitans nomment *lit* ou « *lid* ce phénomène, souvent si terrible pour leurs « habitations et leurs troupeaux. Ils distinguent, « comme les montagnards des Alpes, la *lid de terre*, « qui roule comme un torrent du haut des montagnes « dans les vallées, et la *lid de vent*, que les ouragans « élèvent en tourbillons dans la région supérieure ». *Ramond.* — Ces deux expressions dérivent indubitablement de la racine latine *lis*, au pluriel *lites*. Les Italiens en ont fait *lite*, pour exprimer les disputes, le combat; et les Espagnols *lid*, qui a la même signification. Les montagnards, en empruntant ces expressions, ont sans doute considéré les avalanches comme les effets du *combat* des vents.

les portait, les rochers et les débris des habitations, et quelquefois les animaux et les hommes (1).

Des désastres à peu près semblables sont quelquefois occasionnés par les ouragans; ils inspirent la plus grande terreur aux montagnards dès l'instant où les vents déchaînés commencent à menacer la terre par d'horribles mugissemens.

Quant aux brouillards, ils ne sont redoutables que pour l'observateur; quelquefois, après une matinée de fatigues et de sueurs, il arrive au sommet, d'où il devait contempler les montagnes voisines, étudier leur enchaînement; mais il y trouve une brume qui dérobe à sa vue même les objets qu'il touche de la main; quelquefois aussi le brouillard remplit le fond de la vallée dont il voulait observer la culture et les habitations, tandis qu'un soleil

---

(1) En 1807, j'ai fait vendre des arbres de haute-futaie, dont une avalanche avait dépouillé un triage de plus de 40 hectares de la forêt de Bordes, dans l'arrondissement de Saint-Girons. Cette vente fut très peu productive, parce qu'il fut impossible d'extraire la plupart de ces arbres, que couvrait une immense quantité de terre et de pierres.

brillant éclaire la vallée opposée, qui ne présente nul intérêt à sa curiosité. J'ai observé du haut du Coumélie ce contraste singulier dans les vallées de Héas et de Barèges; les brouillards imitaient dans l'une les flots d'une mer qui aurait eu pour rivages les premières marches des montagnes environnantes; dans l'autre, aucune vapeur n'interceptait les rayons du soleil, qui en éclairait toutes les parties.

CHAPITRE IV.

Salubrité de l'air (1).

La nature a mis partout le bien à côté du mal. Si l'habitant des montagnes craint les effets de la foudre, des ouragans et des avalanches; si les hivers ont pour lui plus de durée et d'intensité, il jouit, dans la belle saison, d'un air plus frais et plus salubre que celui que l'on respire dans les plaines.

La fraîcheur de l'air des montagnes vient de l'abondance des eaux qui circulent à leur surface, de la fréquence des rosées et du voisinage des glaces et des neiges.

Quoiqu'il soit maintenant reconnu que la constitution de l'atmosphère est peu variable dans ses élémens, il est cependant des circonstances locales qui influent sur les qualités de l'air que nous respirons; les végétaux le dépouillent d'une partie de son gaz azote, et lui rendent pendant le jour l'oxigène qui se sépare dans leurs organes, tandis que le pou-

(1) Une partie de ce chapitre est extrait d'un de mes mémoires, inséré dans la *Décade Philosophique*, en 1797.

mon des animaux décompose l'air respiré, s'approprie une grande partie de l'oxigène, et rejette l'acide carbonique par l'expiration. Ainsi, là où il se trouve plus de végétaux et moins d'animaux, l'air, étant suffisamment oxigéné, doit être plus salubre que là où il se trouve plus d'animaux et moins de végétaux.

Or, les pins et les sapins, toujours verts, protégent contre l'intempérie des saisons les nombreuses classes de plantes qui végètent sur les montagnes, tandis que quelques troupeaux épars n'y trouvent leur nourriture que pendant quelques mois de l'année.

Dans les pays de plaine, au contraire, on voit d'un côté de vastes emplacemens nuls pour la végétation : tels sont ceux des villes, des villages, des hameaux, des chemins, etc.; de l'autre, des terres cultivées qui ne sont couvertes de plantes qu'alternativement d'une année à l'autre, tandis que des millions d'hommes et d'animaux domestiques, répandus sur ces terrains, altèrent, par leur présence, la proportion des gaz constituans établis par la nature.

Sous ces seuls rapports, l'air des montagnes de moyenne élévation doit donc être plus salubre que celui des plaines, qui se trouve

encore vicié par le gaz hydrogène combiné avec d'autres substances et l'acide carbonique produit par les combustions, les eaux stagnantes et les matières soumises à la fermentation.

Si l'on considère d'ailleurs que la pression de l'atmosphère est moindre à mesure que nous nous élevons, on ne s'étonnera pas si les habitans de la plaine, que la curiosité ou le soin de leur santé conduit dans les Pyrénées, s'y trouvent plus dispos, mangent avec plus d'appétit, digèrent avec plus de facilité, et si le ressort de leur poumon y acquiert de nouvelles forces.

Mais l'homme qui s'approche de la région des glaces ne trouve plus un air aussi favorable à l'économie animale; la végétation, suivant l'observation de M. Ramond, étant presque nulle dans ces lieux sauvages, l'azote n'est plus absorbé par les organes des plantes, et nuit par son abondance à la salubrité de l'air (1). D'ailleurs, comme il y a diminution dans le

---

(1) MM. Vidal et Reboul ont vérifié que la quantité d'air vital que contenait l'atmosphère au sommet du pic du midi de Bigorre, était moindre d'environ un quart que dans la vallée.

poids de l'atmosphère à mesure que ses couches sont plus élevées, lorsqu'un homme est parvenu sur le sommet d'une haute montagne, toutes les parties de son corps, ne recevant plus de l'air environnant une pression suffisante, doivent céder au calorique qui les dilate en cherchant son équilibre dans les corps environnans. De là relâchement dans la fibre, amolissement dans les parties solides, et excès de fluidité dans les liquides.

Ainsi les personnes qui voyagent dans les hautes montagnes sont sujettes aux hémorragies, aux vomissemens et aux défaillances; mais ces incommodités arrivent rarement, à moins qu'on ne s'élève à deux mille toises au-dessus du niveau de la mer. Les artistes qui furent employés, en 1700, à construire sur le Canigou une pyramide pour déterminer la méridienne, n'éprouvèrent aucun accident; MM. Vidal et Reboul ont passé trois jours et trois nuits au sommet du pic du midi de Bigorre, sans aucune incommodité; j'en ai été toujours exempt, ainsi que mes compagnons de voyage, non seulement au même pic, mais aussi sur les crêtes les plus élevées qui séparent la France de l'Espagne. M. Ramond n'a éprouvé aucun malaise à la calotte du mont Perdu.

Cependant quelques voyageurs ont été incommodés dans les Pyrénées, même à des hauteurs médiocres. En 1741, M. Plantade, célèbre astronome du Languedoc, mourut à l'âge de soixante-dix ans, à côté de son quart de cercle, sur la *Hourquette des Cinq-Ours*. Le commandeur Dolonieu, au mois d'août 1782, faillit y subir le même sort; il fut atteint d'un violent accès de fièvre qui l'empêcha d'arriver au sommet du pic. M. de Puymaurin et M. Lapeyrouse, ses compagnons de voyage, se trouvèrent un instant presque sans pouls; M. Dusaulx, avant d'arriver au plateau du pic du Midi, sentit des éblouissemens et une sorte de faiblesse, sans que ses compagnons éprouvassent de tels accidens. Ces faits paraissent prouver, selon l'opinion de M. de Saussure, que la nature a fixé, pour le tempérament de chaque individu, la hauteur à laquelle il peut s'élever sans inconvénient et sans danger.

Mais il est à remarquer que certains voyageurs ont été incommodés à une hauteur médiocre, quoiqu'habitués à parcourir impunément des montagnes d'une très forte élévation; et une personne digne de la plus grande confiance m'a assuré qu'un de ses amis, habitant de la Bigorre, était depuis très long-temps

affaibli par une fièvre lente qui avait résisté à tous les moyens curatifs; ayant consulté des médecins de Paris, qui lui conseillèrent d'aller s'établir pendant quelque temps au pic du Midi, il y passa effectivement trois semaines sous des tentes, et en descendit parfaitement guéri. Il est donc vraisemblable aussi que l'air des montagnes d'une certaine élévation devient favorable ou nuisible, suivant les dispositions physiques où se trouve la personne qui le respire.

CHAPITRE V.

Origine des cours d'eau ; leur direction. Altération des formes primitives ; divisions naturelles.

Les montagnes étaient regardées comme des lieux sacrés par les anciens ; c'est sur le sommet du mont Olympe que Jupiter présidait l'assemblée des Dieux ; les Muses régnaient sur l'Hélicon ; les Oréades et les Satyres peuplaient jusqu'aux moindres coteaux. Dans tous les temps les hommes ont donc attaché de grandes idées à ces éminences qui paraissent faire la communication du ciel avec la terre. Elles sont, en effet, un vaste réservoir où la nature prévoyante rassemble les eaux et les économise pour les dispenser suivant les besoins de la terre. Que serait, sans les montagnes, cette planète que nous habitons ? Tantôt une plaine aride sans végétation et sans vie, tantôt un océan sans rivage. C'est par l'intermédiaire des montagnes que le ciel alimente ces cours d'eau vives qui fécondent les coteaux et les plaines, de la même manière que le sang qui circule

dans les veines entretient l'économie animale.

Les vapeurs de l'Océan, celles qui s'élèvent de la surface de la terre, pompées par le soleil, se condensent dans les régions moyennes de l'atmosphère; les nuages se forment. Rassemblés et transportés par les vents, ils sont attirés et arrêtés par les montagnes. Si ces nuages s'y résolvent en pluie, l'eau tombée sur les sommets remplit les cavernes et les lacs environnans; elle se distribue dans les sources pour arroser ensuite la surface de la terre, et de là se confondre dans l'immensité des mers. Mais si les nuages ont été congelés dans les couches les plus élevées de l'atmosphère, les hautes sommités sur lesquelles ils viennent à crever sont couvertes de neiges, auxquelles les glaces permanentes doivent leur existence. La fonte insensible de ces glaces et de ces neiges alimente les cours d'eaux dans la saison où le ciel, dégagé de nuages, menacerait de sécheresse et d'épuisement les réservoirs souterrains, les lacs et les sources qui en dérivent.

Si les montagnes primitives jouent un rôle aussi important dans l'économie du monde, il ne faut pas considérer leur formation comme accidentelle et secondaire; le globe sortit sans doute du cahos revêtu de ces éminences né-

cessaires à son organisation ; mais il est vraisemblable que les Pyrénées, comme les autres chaînes de montagnes, présentèrent d'abord les formes arrondies et unies que conservent les coteaux qu'elles dominent. Les premières eaux qui inondèrent leur crête suivirent les pentes rapides qui se présentaient au nord et au midi ; si elles s'y répandirent un instant en nappes, elles ne tardèrent pas à attaquer les matières les moins homogènes, à sillonner les terrains qui séparaient les divers mamelons ; de nombreux ravins furent ouverts ; de nouvelles pluies, jointes à la fonte des neiges, formèrent les torrens impétueux qui creusèrent de plus en plus ces ravins, et transportèrent dans les plaines et jusqu'au fond des mers une immense quantité de granit et d'autres matières de première formation.

Les ravins, acquérant successivement plus de largeur et de profondeur, ont fini par présenter ces longues ouvertures faites dans les flancs des montagnes, et que l'on appelle vallées. La plupart s'appuient contre la crête et débouchent en s'élargissant vers les plaines du midi et du nord ; on les appelle transversales : d'autres sont longitudinales et parallèles à la chaîne. Sans doute qu'à l'époque où les tor-

rens tombés des sommets se creusèrent leurs premiers lits, quelques roches fondamentales en interrompirent le cours et les forcèrent à prendre une autre direction ; ils dévièrent vers le levant ou le couchant, suivant la pente et la nature du terrain.

Mais les monts Pyrénées ont-ils toujours offert les formes et les divisions sous lesquelles ils se présentent à nos yeux ? Non ; la nature a peut-être plusieurs fois bouleversé son premier ouvrage. Il est assez raisonnable de supposer que la crête des Pyrénées fut autrefois plus rapprochée du nord ; on peut même aller jusqu'à croire qu'elle occupait la ligne où M. Ramond a reconnu l'axe granitique sur lequel était appuyé le premier édifice ; que les dépôts des eaux accumulées vers le midi ont usurpé sur les matières primitives la prédominence qu'elles conservent aujourd'hui. Mais si les principales masses primitives sont restées en place, leurs parties accessoires, divisées et dispersées, ont servi de noyaux aux môles secondaires et tertiaires qui déterminent maintenant les formes de ces montagnes et constituent leurs divisions.

Quoi qu'il en soit, il faut distinguer dans les Pyrénées une suite de sommets s'étendant du

levant au couchant, et formant une sorte d'arête sur laquelle se divisent les eaux, de manière qu'elles s'écoulent en sens contraire à la direction de cette arête; elles forment deux versants, l'un septentrional, l'autre méridional. Chacun de ces versants est coupé par dix-huit à vingt vallées principales, où coulent autant de torrens ou gaves; leur réunion forme les fleuves, qui, après s'être grossis des eaux des rivières et des ruisseaux, vont, par de longs détours, porter au sein des mers le tribut des montagnes et des plaines. La Méditerranée reçoit ainsi par l'Ebre les eaux du versant méridional, et par divers torrens celles qui naissent dans les montagnes du Roussillon; tandis que le restant des eaux du versant septentrional est porté dans le sein de l'Océan par l'Adour et par la Garonne.'

CHAPITRE VI.

Des Végétaux et des Animaux.

§ I.

Végétaux.

La différence que l'on remarque dans la température des Pyrénées, lorsque, des coteaux qui les séparent de la plaine, on s'élève sur les sommités de la chaîne, influe puissamment sur la nature des plantes. Comme dans ce trajet on passe de la zône tempérée à la zône glaciale, on rencontre, au moment du départ, les plantes que produisent nos contrées méridionales, et, au terme du voyage, celles qui sont propres aux régions polaires. Après avoir respiré l'air que parfument le thym (1), le romarin (2), la lavande (3), la

(1) Thymus et melissæ (Lin.).

(2) Rosmarinus (Tourn.).

(3) Lavandula (Lin.).

mélisse (1), le serpolet (2), la menthe (3), la sauge (4), et toute la famille des labiées, le botaniste qui s'est élevé à 500 ou 600 mètres commence à rencontrer les plantes montagnardes. Il peut long-temps gravir les chaînons couverts de hêtres (5) et d'arbres résineux conifères; mais ces arbres cessent de l'ombrager lorsqu'il est parvenu à 17 ou 1800 mètres au-dessus du niveau de la mer. Alors quelques arbrisseaux, parmi lesquels se remarque le rhododendron (6), osent encore s'élever au-dessus du sol et s'approcher des déserts où finit la végétation. La limite de son empire, suivant M. Ramond, se trouve, comme dans les Alpes, à la hauteur de 2200 mètres. Le genévrier (7) est le seul arbuste qui, bravant l'aridité du sol et la rigueur du climat,

---

(1) Horminum et melissæ (Lin.).

(2) Serpyllum (Tourn.).

(3) Mentha (Lin.).

(4) Salvia (Lin.).

(5) Fagus sylvatica (Lin.).

(6) Rhododendron (Lin.).

(7) Juniperus (Lin.).

puisse dépasser ce terme fixé par la nature (1). Il n'en est pas de même des plantes herbacées. Le *carnillet moussier* (2) déride quelquefois la sombre physionomie des rochers les plus élevés; la *gentiane* (3) et le *safran multifide* (4) ne redoutent point leur voisinage; et l'on voit jusque dans les intervalles que laissent entre elles les glaces et les neiges éternelles, la *renoncule à feuilles de parnassie* (5), la *potentille nivale* (6), l'*arénaire cérastoïde* (7), la *stellaire cérastoïde* (8), la *violette biflore* (9), la *renoncule alpestre* (10), le *réséda sésamoïde* (11), différens *saxifrages* (12),

(1) La végétation ne cesse, dans les Andes, qu'à 3600 mètres, élévation où l'on trouve encore des bruyères (Ramond.).

(2) Silene acaulis (Lin.).

(3) Gentiana (Lin.).

(4) Crocus multifidus (Ramond).

(5) Ranunculus parnassifolius (Lin.).

(6) Potentilla nivalis (La Peyrouse).

(7) Arenaria cerastoides (La Peyrouse.).

(8) Stellaria cerastoides (Lin.).

(9) Viola biflora (Lin.).

(10) Ranunculus alpestris (Lin.).

(11) Reseda sesamoides (Lin.).

(12) Saxifraga : aizoon; aspera; oppositi folia; granulata; ajugæfolia; geum; umbrosa, etc. (Lin.)

et plusieurs autres plantes alpines et boréales.

C'est donc dans la Flore du Groënland, ainsi que dans celle de la Provence, qu'il faut chercher la description d'un grand nombre de plantes qui tapissent les montagnes des Pyrénées. Mais on s'exposerait à de grandes erreurs si l'on consultait ce dernier ouvrage sur l'époque de leur floraison. Les plantes de la plaine ont perdu leurs pétales long-temps avant que, dans les montagnes, leurs semblables aient poussé des boutons; et ces différences sont plus marquées à mesure que la région est plus élevée.

On peut évaluer à 1800 le nombre des espèces qui se trouvent dans les Pyrénées. Le célèbre Tournefort en a observé et décrit le plus grand nombre. MM. Picot de La Peyrouse, Palassou, Ramond et de Saint-Amans en ont composé des herbiers volumineux; et ces savans ont publié, sur la botanique de nos montagnes, des ouvrages précieux dont il sera fait mention dans une liste chronologique des auteurs qui ont écrit sur les Pyrénées.

§ II.

Animaux.

Je ne donnerai point ici la nomenclature de tous les animaux qui vivent dans les Pyrénées; les mammifères et les oiseaux qui se trouvent dans les montagnes habitées sont en général les mêmes que ceux qui ont été observés par M. Picot de La Peyrouse dans le département de la Haute-Garonne (1). Mais, ainsi que les plantes, les animaux sont d'espèces différentes, et deviennent plus rares à mesure que l'on s'approche de la crête des montagnes.

Mammifères. Après avoir dépassé les dernières habitations des montagnards, le zoologiste se trouve bientôt dans les régions inconnues aux animaux des plaines, régions que le loup (2) aborde rarement, mais où l'ours (3) établit sa tanière. Cet animal, moins féroce

---

(1) *Tables méthodiques des mammifères et des oiseaux observés dans le département de la Haute-Garonne.*

(2) Lupus.

(3) Ursus.

que celui des Alpes, donne de fréquentes inquiétudes au berger, met en défaut sa surveillance, et ensanglante les pâturages où bondissent les troupeaux. Cependant les hardis montagnards le recherchent jusqu'à l'entrée de sa tanière, en font la chasse au fusil, et quelques uns, cuirassés d'une triple peau de mouton, armés de longs poignards, ne redoutent pas de le combattre corps à corps. Une chasse moins périlleuse, mais plus fatigante, est livrée dans les rochers, à travers les glaces et les neiges, aux chamois, que l'on connaît ici sous le nom d'*izars* (1). Cette espèce de chèvre sauvage voyage en troupe (2). On croit qu'elle a ses éclaireurs, qui font le désespoir des chasseurs les plus habiles. Quant au lynx (3), au sanglier (4), au chevreuil (5),

---

(1) Capra rupricarpa.

(2) M. Ramond en a compté trente-un au lac du mont Perdu; j'en ai vu un nombre à peu près semblable au Cirque de Gavarnie.

(3) Lupus Cervarius.

En 1776, on prit, aux environs de Saint-Sauveur, un jeune lynx, qui fut envoyé à la Ménagerie de Versailles; la mère avait été tuée par des chasseurs.

(4) Aper.

(5) Capreolus.

au chat sauvage (1), ils sont devenus d'une extrême rareté dans nos montagnes; et le cerf (2), suivant M. de Buffon, y est inconnu depuis plus de deux cents ans. Il y a, dans la partie occidentale, des martes (3), des hermines (4), et des petits-gris (5), dont la fourrure est assez belle (6) Les forêts de sapins sont très peuplées d'écureuils (7), dont le nombre diminue beaucoup lorsque les hivers ont été rigoureux.

Oiseaux. Le grand aigle (8), le petit aigle (9), le pecnopètre (10), le vautour barbu (11), établissent leurs aires dans les rochers et sur les pics les plus élevés des Pyrénées (12); ces ty-

---

(1) Felis.

(2) Cervus.

(3) Martes.

(4) Hermellanus.

(5) Sciurus virginianus.

(6) *Mémoire sur les travaux qui ont rapport à l'exploitation de la mâture*, par M. Leroy, pag. 11.

(7) Sciurus.

(8) Aquila fulva.

(9) Aquila nœvia.

(10) Vulturina aquila.

(11) Gyrpaete.

(12) On assure que les aigles vivent en famille, et chacun dans son arrondissement. Ceux qui entrepren-

rans des airs et le grand-duc (1) sont l'effroi des oiseaux qui fréquentent leur voisinage, tels que la corneille (2), le choucas (3), la perdrix blanche ou lagopède (4), la gélinotte des Pyrénées (5) et le faucon (6).

Dans les régions moins élevées, le coq de bruyère (7), connu dans les Pyrénées sous le nom de *paon*, se nourrit des sommités du sapin. La fauvette (8) des Alpes voltige sur les rochers; le merle de roche (9) suit le cours des torrens; le grimpereau de muraille (10) descend le long des escarpemens.

---

nent de franchir les limites et de venir chasser trop près de leurs voisins s'exposent à de violens assauts. — *Dusaulx*, pag. 268.

(1) Bubo.

(2) Cornix.

(3) Graccus.

(4) Lagopus.

(5) Tetrao bonasia.

(6) Falco.

(7) Tetras.

(8) Curruca.

(9) Turdus saxatilis.

(10) Certhia muraria

Enfin les craves (1), les corbines (2) et les choquarts (3) accompagnent les troupeaux dans leurs pâturages.

Quelques uns des oiseaux dont nous venons de parler sont fort recherchés par les étrangers qui fréquentent les eaux minérales. Les palombes (4) et les bizets (5), quoique très communs dans la saison, ne sont pas moins estimés. Lorsque les arbres se dépouillent de leurs feuilles, ces oiseaux passagers s'éloignent du nord, traversent les gorges dans les parties les moins élevées de la chaîne, pour chercher une température plus douce. Il en tombe des quantités étonnantes dans les filets que leur tendent avec beaucoup d'art les habitans des Pyrénées (6). Les cailles (7), les grues (8)

---

(1) Avis incendiaria.

(2) Corvus corone.

(3) Pyrrhocorax.

(4) Columba palumbus.

(5) Columba ænas.

(6) On trouve dans le *Journal de Physique*, du mois d'octobre 1782, une Description très détaillée de cette chasse.

(7) Coturnix.

(8) Grus.

et les oies sauvages (1) sont aussi fort nombreuses au moment de leurs passages.

Poissons. Les eaux des montagnes renferment peu d'espèces de poissons. La truite (2) seule remonte les torrens, et s'établit dans la plupart des lacs ; elle y est abondante et d'excellente qualité.

---

(1) Anser ferus.
(2) Trutta.

CHAPITRE VII.

Coup d'œil sur les principales Montagnes et Vallées du centre des Pyrénées.

Je vais parcourir rapidement les objets les plus remarquables que la nature présente aux regards de l'observateur dans la partie des Pyrénées dont les eaux coulent vers l'Océan. Cette partie est sans doute la plus intéressante de la chaîne, puisqu'elle en embrasse les anneaux les plus élevés, ceux qui ont reçu du temps les formes les plus mâles et les plus variées. Je ne conduirai le voyageur que par des voies que j'ai frayées, et je lui indiquerai soigneusement les choses qui, dans mes courses, m'ont paru les plus dignes d'être observées.

§ Ier.

Languedoc.

Après avoir quitté les belles plaines qu'arrose la Garonne, en remontant l'Ers dans sa marche tortueuse et quelquefois rétrograde, on trouve sur la rive gauche de cette rivière

les pétrifications dont j'ai parlé plus haut (1); on y voit aussi l'entonnoir où une partie de la rivière de Touire se jette pour ne reparaître que 8 kilomètres plus bas, dans la commune du Carla. Déjà on s'élève sur les premières marches des Pyrénées ; ce sont des monticules groupés sans ordre, sans symétrie, dont le bizarre enchaînement rend le voyage fatigant sans récréer la vue, parce que les montagnes de second ordre lui dérobent presque toutes les parties de l'horizon. Mais la scène va changer : la teinte rembrunie des montagnes qui donnent naissance à l'Ers annonce la limite des pays de coteaux. Bientôt les formes deviennent plus austères ; la végétation n'est plus la même : aux forêts de chênes et de hêtres succèdent les forêts de sapins ; ce sont les premières que l'on rencontre en venant du nord de la France, et les plus précieuses des Pyrénées. Au pied d'une de ces forêts, dans le territoire de Bélesta, l'on voit jaillir d'une grotte spacieuse et profonde la fontaine de Fontestorbe, chantée (2) par Salluste du Bar-

---

(1) Pag. 9.

(2) Poëme de la Semaine de la création.

tas. Elle est remarquable par l'abondance de ses eaux, qui, à peine sorties des entrailles de la terre, alimentent une grande forge et plusieurs usines très rapprochées les unes des autres; elle l'est sur-tout par son intermittence (1), qui a fait l'objet des méditations du père Planque et du savant Astruc. Ces deux philosophes ont comparé au siphon le mécanisme qui cause le flux périodique de toutes les fontaines de cette nature.

§ II.

Pays de Donézan et de Foix.

Si, après avoir quitté la naïade de Bélesta, on s'élève vers le midi à travers les nombreuses forêts de sapins qui couvrent les montagnes, on se trouve dans quelques heures au port de Paillers, digne d'être visité sous plus d'un rapport; la crête qu'il traverse fait la division

---

(1) Cette fontaine n'est point la seule qui, dans les Pyrénées, présente un tel phénomène : il en existe au-dessus de Seix, dans l'arrondissement de Saint-Girons, dont l'intermittence est sensible et très régulière dans les mois de septembre et octobre : on la nomme *Coumocaudo*.

du pays de Donézan d'avec celui de Foix, et elle partage les eaux entre les deux mers, de manière que, de son sommet, l'on voit l'Ariège se précipiter vers l'Océan, et la Sonne vers la Méditerranée. Les neiges permanentes qui environnent au nord cette crête transversale, sont les premières qui frappent les yeux du voyageur dans cette partie de montagnes. Des sommités qui la dominent on découvre, au levant, sur les bords de l'Aude, les eaux minérales de Carcanières, remarquables par leur abondance et leur degré de chaleur; les montagnes voisines donnent au spectateur une idée de la botanique des Pyrénées. Les premières hauteurs sont couvertes de hêtres, auxquels succèdent bientôt les sapins; ensuite les arbrisseaux, qu'ombragent quelques pins sauvages, annoncent les sommets déserts où expire la végétation.

En suivant le torrent d'Ode à travers les rochers, l'espace d'environ deux myriamètres, on parvient sur une éminence d'où l'on découvre une bourgade dans l'intérieur, et aux avenues de laquelle circule une multitude de personnes de sexe, d'âge et de costume différens. C'est la ville d'Ax, dont les eaux minérales sont, d'année en année, plus fréquentées

par les étrangers. Ces eaux servent aussi à laver les laines que l'on porte d'Espagne, et ouvrent ainsi une branche importante d'industrie et de commerce.

Cette ville, que l'on ne quitte point sans regretter l'urbanité de ses habitans, est située dans un bassin qu'arrose l'Ariège, après avoir reçu les eaux de la rivière de Merens. Tarascon (1) est bâti à 2 myriamètres plus bas, sur la rive droite; avant d'y arriver, on laisse vers le nord les bains d'Ussat, dont on vient d'augmenter les bâtimens, devenus insuffisans pour loger les étrangers. Une grotte qui se trouve au midi, à demi-montagne, mérite d'être visitée; les difficultés que l'on éprouve pour y pénétrer sont bien compensées par la beauté des stalactites qu'elle renferme et la variété de ses compartimens.

Ne nous éloignons pas de Tarascon sans avoir remonté la rivière de Vicdessos, et visité les fameuses montagnes de Rancié, qui seront, dans la suite de cet ouvrage, l'objet d'une description particulière.

Au levant de Tarascon l'on trouve la vallée

---

(1) Cette ville est à 442 mètres au-dessus de la mer. *Marquet-Victor.*

de Saurat, dont les sites et la culture sont aussi variés que les habitans en sont laborieux. Les étrangers ne quittent point le séjour rétréci d'Ussat sans avoir visité la grotte de Bédeillac, qui se trouve à l'entrée de cette vallée, et qui est sur-tout remarquable par ses immenses proportions. C'est, dans ce genre, le plus bel ouvrage de la nature qui existe dans les Pyrénées.

Ce vieux château, à l'ouest du bourg de Saurat, est remarquable par son heureuse situation ; la nature a tout prodigué pour en faire un séjour enchanté : on le quitte avec regret pour s'élever sur les belles montagnes de la Barguillière, couvertes d'abondans pâturages et de vastes forêts. Quoique les avenues en soient faciles et les formes arrondies, elles présentent des sommets d'où se découvrent plusieurs vallées fertiles dont l'enchaînement procure le coup d'œil le plus agréable.

§ III.

Courserans.

De la vallée de Saurat on passe par le *Col de Port* à celle de Massat (1), et de là aux

(1) La ville de Massat est à 590 mètres au-dessus du

quatre vallées du Castillonnais, qu'ombragent les plus vastes forêts des Pyrénées. L'une de ces vallées, dirigée vers le sud-est, s'appuie contre le mont Vallier; son sommet est moins renommé que le pic du midi de Bagnères, dont nous parlerons bientôt; il lui est en effet inférieur de 60 toises (1), mais sa place est plus honorable, puisqu'il fait partie de la crête des Pyrénées, et sa gloire sera plus durable; car tandis que le pic du Midi est abandonné de tout ce qui l'entourait, le mont Vallier, soutenu par cent monts d'une hauteur progressive, semble leur commander et n'être que le sommet d'une immense pyramide.

Les vallées dont on vient de parler ont chacune leur torrent, dont les eaux sont rassemblées à Saint-Girons, dans le Salat. Cette rivière charrie, comme l'Ariège et plusieurs ruisseaux qui y affluent, des paillettes d'or, que recueillent des ouvriers nommés *orpailleurs*.

C'est au nord, à 2 myriamètres de Saint-Girons, qu'est située la commune de Sainte-

---

niveau de la mer, d'après les observations barométriques de M. Dardenne, professeur de physique et de chimie à l'Académie impériale de Chaumont.

(1) D'après les observations barométriques faites

Croix, où se trouvent les pétrifications dont nous avons parlé (1).

En s'éloignant de cette commune vers l'est-nord-est, passant par celle de Camarade, dont le territoire renferme des eaux salées (2), nous arriverons dans peu de tems au Mas-dazil (3); une quantité immense de chauve-souris nous indiquera le lieu où la rivière d'Arise quitte la surface de la terre pour se frayer un lit presque horizontal sous une longue voûte construite par la nature dans le sein des montagnes.

Ne quittons pas le pays de Couserans sans parcourir les belles vallées de Moulis et Ballelongue; les nouvelles usines construites à Engoumer (4) nous détermineraient seules à prendre cette direction dans le pays de Comminges, quand même celui que nous allons

---

par les professeurs de l'ancienne Ecole centrale de Saint-Girons, le pic du mont Vallier est élevé de 1440 toises au-dessus du niveau de la mer.

(1) Pag. 9.

(2) Voyez pag. 18.

(3) Cette petite ville est à 263 mètres au-dessus du niveau de la mer. — *Dardenne*.

(4) Le village d'Engoumer est à 453 mètres au-dessus du niveau de la mer. *Marquet-Victor*.

parcourir ne serait pas aussi intéressant par sa nombreuse population que par la beauté de ses paysages et la variété de ses cultures. Ne craignons point ce trajet montueux ; une sage administration a su vaincre mille difficultés pour procurer aux voyageurs des chemins aussi commodes que les routes de la plupart des plaines.

§ IV.

Sources de la Garonne, vallée d'Aran.

Du port de Saint-Lary, qui termine la vallée de Ballelongue, laissant à droite les montagnes de Cagire et Gar, on descend dans la vallée de Saint-Beat, qu'environnent de belles forêts de hêtres et de sapins. Cette vallée est un prolongement de celle d'Aran (1),

---

(1) La vallée d'Aran est bornée au sud par l'Aragon, à l'est par le Couzerans, à l'ouest par les montagnes qui la séparent de la vallée de Luchon. Il paraît qu'elle était autrefois habitée par les *Convenæ* ou les *Garumni* compris dans l'Aquitaine.

Elle a fait partie de l'évêché de Comminges, et a été possédée en toute souveraineté par les comtes de ce nom jusqu'en 1192. A cette époque elle entra sous la

appartenant ci-devant à l'Espagne, et maintenant réunie à l'Empire français, en vertu du décret du 26 janvier 1812. Les deux vallées

---

domination de l'Espagne, où elle est toujours restée, par suite du mariage de Béatrix, héritière du comté de Comminges, avec un seigneur de la maison d'Aragon.

Ce pays a une longueur d'environ 3 myriamètres et demi du nord au midi, c'est-à-dire depuis le *pont du Roi* jusqu'au point le plus élevé du port de Paillas, qui est le plus avancé vers l'Espagne; sa largeur est d'environ 2 myriamètres et demi.

Il renferme trois gros bourgs, auxquels on donne le titre de villes; vingt-sept villages et deux hameaux.

Viella, placé au centre de la vallée, en est la capitale. Cette ville est à 801 mètres au-dessus du niveau de la mer, d'après les observations faites, à l'aide du baromètre, par un voyageur étranger. C'était le lieu de la résidence du gouverneur militaire et de l'alcade major; c'est aussi dans cette ville que réside maintenant le maire principal de la vallée. Les deux autres villes sont *Salardu* et *Bossot* ou *Boussos*. La première est distante de Viella de trois heures et demie de marche vers le sud. La seconde se trouve au débouché du *Portillon*, qui communique à Bagnères : elle est à trois heures du *pont du Roi*.

Ces villes et villages renferment une population de 12,224 individus, dans le nombre desquels on compte 114 prêtres.

La vallée ne produit ni vins, ni fruits d'aucune es-

communiquent ensemble par le *pont du Roi*, qui fait la séparation des deux empires. Ici, comme dans ce qui nous reste à parcourir, la nature prend une physionomie plus noble, et ses ouvrages s'agrandissent à mesure qu'ils se rapprochent du centre de la chaîne. A ces

---

pèce. Le seigle, les pommes-de-terre et le blé sarrazin que l'on y cultive suffisent à peine pour nourrir les habitans quatre ou cinq mois de l'année, quoique des familles entières et un grand nombre d'individus aillent, pendant l'hiver, chercher leur subsistance dans nos départemens méridionaux ; et l'on assure que le revenu des terres en culture n'excède pas 140,000 francs. La contribution foncière de toute la vallée se porte à 14,713 francs.

Les forêts de sapins, qui appartiennent généralement aux communes, et dont les coupes se vendent aux marchands français, de vastes pâturages bien arrosés, et la contrebande, sont les principales ressources de ce pays aride.

La position et les besoins des Aranais les obligeaient à avoir avec les Français de fréquentes communications qui les rendaient suspects aux habitans de l'Aragon ; cependant, malgré les hautes montagnes qui les séparent de cette province, et les neiges qui en interceptent les communications une grande partie de l'année, les Aranais étaient Espagnols dans toute l'étendue du terme.

éminences subalternes, que le voyageur ne distinguait que par leur comparaison avec les coteaux dont elles sont environnées, succèdent ces sommets orgueilleux, ces pics décharnés qui, malgré les outrages du temps, ont conservé le caractère de leur grandeur primitive. Au lieu de simples amas de neige qui doivent leur permanence à quelques circonstances locales, on voit, à travers les nuages, des montagnes de glace aussi anciennes que les rochers qui leur servent de fondement. Les humbles ruisseaux murmurant dans d'étroits ravins, les rivières inconstantes, qui tantôt réjouissent l'habitant des plaines, tantôt lui enlèvent le fruit de ses travaux, sont remplacés à nos yeux par d'énormes volumes d'eau tombant avec le fracas du tonnerre dans les anfractuosités des rochers ; en se précipitant avec la rapidité de l'éclair, ils semblent impatiens de répandre, sous le nom de *fleuves*, l'abondance et la vie dans les vastes plaines qu'ils ont à parcourir avant d'associer leurs eaux aux vagues de l'Océan.

Tel est le fleuve de la Garonne. Plusieurs sources, alimentées par d'immenses glaciers, lui donnent naissance dans le fond de la vallée d'Aran, à l'opposite des deux rivières de No-

guera. Ces glaciers recouvrent les flancs de plusieurs montagnes espagnoles, tellement arides et escarpées, qu'elles ne présentent aucune ressource pour les pâturages. C'est ce qui leur a fait donner le nom de montagnes *Maudites*. Le fleuve qui leur doit sa première origine est loin de mériter une telle épithète : à peine est-il sorti des entrailles de la terre, qu'il est utile à l'industrie humaine ; les antiques sapins coupés dans les forêts espagnoles sont flottés sur ses eaux et transportés dans les scieries françaises bâties sur ses bords. Bientôt après il reçoit les tributs des rivières de la Pique, de la Neste et de l'Ariège. Après avoir rencontré sous les murs de Toulouse le canal du Midi et opéré ainsi la communication des deux mers, il fertilise nos plus belles contrées méridionales, à travers lesquelles il transporte les productions des Deux Mondes.

§ V.

Bagnères de Luchon, port Vénasque (1), *vallée de Lys.*

On communique de la vallée d'Aran à celle

---

(1) Ce port est élevé de 1861 mètres au-dessus du niveau de la mer. *Voyageur étranger.*

de Luchon par le *Portillon ;* c'est un col resserré entre deux montagnes fort élevées ; il donne naissance à la *Burbe,* qui se joint bientôt à la rivière de Pique pour fertiliser les belles prairies de la vallée de Luchon. Bagnères est situé dans le centre de cette vallée, près du confluent de la rivière de Go et de la Pique. La beauté des sites qui environnent cette petite ville, la salubrité de l'air qu'on y respire, et l'élégance de ses bâtimens, y attireraient les étrangers, lors même qu'on n'y trouverait pas des eaux minérales dont l'efficacité est reconnue pour divers genres de maladies.

On ne peut faire quelque séjour dans cette ville sans visiter la chaîne de montagnes dont elle est dominée au midi ; il faut pour cela remonter le cours de la Pique à travers les forêts, dans lesquelles on s'enfonce après avoir dépassé les ruines de la manufacture de safre et d'azur de M. le comte de Beust, et un peu plus haut celles du fort de *Castel-Viel.*

Un sentier, qui suit les sinuosités d'une vallée étroite et déserte, conduit à un hospice français où les muletiers qui passent en Espagne trouvent un abri et quelques alimens. De cet asile sauvage on croit découvrir les bornes de l'univers ; c'est la crête des montagnes qui sé-

parent les deux empires : on y parvient par un sentier en zig-zag pratiqué à travers des éboulemens, et on la franchit par une fente de rocher connue sous le nom de *port de Vénasque*. L'espace qui se trouve entre l'hospice et ce passage offre un amphithéâtre de ruines; sa triste monotonie est interrompue par quatre lacs dont les compartimens bizarres annoncent les grandes secousses auxquelles ils doivent leur existence.

Quittons cette terre désolée, et revenons sur nos pas. A moitié chemin du port de Vénasque à Bagnères, on voit sur la rive droite un courant d'eau qui vient se jeter dans la Pique ; c'est le torrent de Lys, qui, dans son cours tortueux et presque rétrograde, semble regretter la vallée à laquelle il a donné son nom. Remontons vers sa source, traversons avec lui ces épaisses forêts, nous serons bientôt dédommagés des difficultés de ce trajet montueux. Rien n'est plus riant, rien n'est plus pittoresque que cette vallée de Lys, dans laquelle nous entrons; la nature, pour l'embellir, semble avoir dérogé à ses lois ordinaires. Dans toute la chaîne des Pyrénées la végétation s'affaiblit à la hauteur où nous nous trouvons ; cependant de riches prairies ta-

pissent ici les bords du torrent et répandent leur éclatante verdure jusque sur les flancs des montagnes (1). Deux cent-quarante granges d'une construction élégante abritent d'innombrables troupeaux, et renferment leur provision de foin pour l'hiver. Il a suffi d'éloigner ces troupeaux des pâturages pendant quelques semaines pour donner à l'herbe naissante le temps de croître et de mûrir, et aux propriétaires celui de la recueillir.

Cependant le fond de cette vallée avoisine les rochers calcaires qui soutiennent la crête des Pyrénées. Une cascade fort élevée étend la nappe de ses eaux sur leur flanc ; elle se précipite avec tant d'impétuosité dans un gouffre connu sous le nom de *Trou d'Enfer*, qu'une épaisse vapeur empêche d'en approcher de plusieurs toises.

Sur la rive droite du torrent est un bloc de

---

(1) Suivant la belle théorie de M. Ramond, « l'échelle de végétation se trouve partout, non à une « hauteur fixe au-dessus du niveau de la mer, mais à « une hauteur déterminée au-dessous de la région « des neiges, » *Observations faites dans les Pyrénées*, pag. 330.

granit de plus de deux mètres cubes de grosseur ; il est descendu d'un promontoire qui domine la cascade, au mois de thermidor de l'an 11 : j'ai été témoin et presque victime de cette chute effrayante.

Après avoir visité, avec M. Tatareau, inspecteur de l'arrondissement forestier de Saint-Gaudens, les forêts qui ombragent l'entrée de la vallée et celles qui en bornent les pâturages, nous prenions quelque repos sur une pelouse voisine du torrent. L'air était calme, et nous nous livrions aux douces rêveries qu'inspire la contemplation des grands ouvrages de la nature; dans un instant, un tourbillon de poussière enveloppe les cimes aiguës qui bornent notre horizon. Une vapeur fétide se répand dans l'atmosphère; un bruit plus alarmant que celui du tonnerre se fait entendre; des coups redoublés, que multiplient les échos, semblent ébranler tout ce qui nous entoure. Nous croyons d'abord que la terre tremble sur son axe, et puis nous nous attendons à être témoins de l'irruption d'un volcan, lorsque cette masse de granit, bondissant de rochers en rochers, vient frapper un roc anguleux près duquel j'étais debout. Repoussée par le choc affreux, elle se relève dans les airs, vole

au-dessus de ma tête, franchit le torrent, et pulvérise la surface des rochers sur lesquels elle est assise.

§ VI.

Vallées de Larboust et de l'Asto; lac de Séculéjo; vallées de Louron et d'Aure.

De Bagnères de Luchon on remonte la rivière de Go pour entrer dans la vallée de Larboust, remarquable par la beauté de ses pâturages, que couvrent de nombreux troupeaux, et par la position pittoresque de ses villages. Le village d'Oô se trouve à l'extrémité orientale de cette riante vallée, et semble être aussi le terme du monde habité. Les montagnes qui le dominent annoncent l'entrée d'une des vallées les plus sauvages et les plus désertes des Pyrénées, c'est le val de l'Asto. Le torrent qui mugit dans le fond de cette gorge étroite s'échappe du lac *Culégo* ou *Séculéjo*, auquel M. Ramond donne une surface de 200,000 toises carrées. Ce lac, de figure ovale, a son plus grand diamètre du midi au nord; il est retenu à ce dernier aspect par une digue naturelle, dont une crevasse donne naissance au torrent: il reçoit les eaux du lac d'Espingo, qui le domine de 800 toises.

Une cataracte se précipite de la surface de l'un dans les profondeurs de l'autre avec un fracas épouvantable; le cristal de ces eaux est d'autant plus brillant, qu'il contraste avec les rochers rembrunis rassemblés en ligne circulaire autour du lac inférieur. Ce lac est poissonneux. Je me reposai sur ses bords le 20 fructidor an 11, après avoir visité les bois de la vallée avec plusieurs officiers forestiers et les membres de la municipalité d'Oô; jamais repas ne fut plus délicieux que celui que nous fîmes alors. La nature avait disposé les tapis sur lesquels étaient placés les convives; chacun avait son siége de granit ou de gazon; la truite, pêchée, cuite et servie dans le même moment, était dévorée par les yeux avant de satisfaire un appétit aiguisé par la fatigue et par la vivacité de l'air; et d'une outre rafraîchie dans les eaux glacés du lac, le vin était versé dans des coupes de bois de hêtre. Bientôt la conversation s'anima : l'un admirait la solidité de l'édifice que nous avions en perspective, l'imposante élévation de sa voûte; l'autre comparait aux eaux de Versailles ou de Saint-Cloud le grand bassin qui était à nos pieds et la cascade qui réfléchissait les couleurs de l'arc-en-ciel. Qu'ils sont petits, disions-nous, les ou-

vrages des hommes à côté de ceux de la nature!

Il faut avoir ainsi réparé ses forces pour s'élever, des bords du lac de Séculéjo (1), vers la crête qui sépare la France de l'Espagne. Ce voyage est pénible et dangereux, mais il n'en est peut-être pas de plus satisfaisant pour l'admirateur des grandes beautés de la nature.

« Un sentier qui parcourt les pentes orien-
« tales du lac est celui que l'on prend ordi-
« nairement; il passe sur des rochers dont la
« cassure offre des degrés assez commodes, et
« c'est ce qui lui a valu le nom de *Scala*, qui
« est, dans la partie centrale des Pyrénées,
« celui de tous les sentiers où l'on trouve des
« échelons de rocher à gravir.

« Ce sentier, qui n'a rien de dangereux,
« conduit au-dessus de la grande cascade à
« un ravin qui débouche dans un nouveau
« bassin plus élevé, plus sauvage, creusé au
« pied de l'*Espingo*, qui s'élève au sud, et le
« long duquel il faudra gravir jusqu'à la ré-

---

(1) Ce lac est élevé de 1266 mètres au-dessus du niveau de la mer.

« gion des neiges. Ici, l'on trouve deux lacs : « le premier est la source immédiate de la « grande cascade de *Séculéjo*, et sa longueur « est d'environ 250 toises; le second est « moindre et placé au pied des rochers mêmes « de l'Espingo..... Le plus grand des deux « lacs se nomme l'*Espingo*, quoique ce soit le « plus éloigné du pic de ce nom. Le petit lac, « qui en baigne immédiatement le pied, se « nomme le lac de *Souansat*; le premier est « poissonneux comme le lac de Séculéjo; le « second, plus à l'abri du soleil, et un plus « élevé, est exposé à un froid plus sévère, et le « poisson n'y peut vivre.....

« Le lac d'Espingo (1) reçoit par un ravin « un petit torrent qui descend des montagnes « de Clarbide, et indique la communication « entre les deux ports..... Nous nous appro- « châmes de ce ravin, et, nous confiant à notre « commune connaissance des rochers, nous « nous dirigeâmes sans détour vers le sommet « de l'Espingo. Ce sommet est partagé en trois « pics fort élevés, et ces pics sont rangés dans « la direction de l'est à l'ouest. C'est entre

---

(1) Ce lac est élevé de 1631 mètres au-dessus du niveau de la mer. *Voyag. étrang.*

« celui du milieu et celui du couchant que « nous devions passer. Rarement on s'y rend « d'une manière plus directe..... Quoi qu'il en « soit, cette montée nous occupa trois heures, « sans un moment de repos..... Il était midi « lorsque nous atteignîmes une crête qui est « immédiatement au-dessous des pics (1). Ar- « rivés à cette hauteur par des pentes trop « escarpées pour souffrir que les neiges s'y « arrêtent, à peine avais-je songé que j'étais « dans la région où elles sont permanentes. Ce « fut donc avec un mouvement de surprise « que je me vis au-dessus d'un lac totalement « glacé, tout environné de neige, que per- « çaient trois bandes de glaces voisines de la « superficie, et qui paraissaient appartenir à « un seul glacier, qui paraît être lui-même « le prolongement d'une très grande bande « de glaces, que l'on voit en même temps « dans la pente opposée à celle où nous nous « trouvions : celle-ci s'étend au loin vers les

---

(1) M. Vidal, étant au pic du midi de Bagnères, a mesuré trigonométriquement une montagne qui lui a paru être aux environs du port d'Oô ; elle a 1678 toises de hauteur absolue, et surpasse conséquemment le pic du Midi de 165 toises.

« montagnes de Clarbide, dont on voit les « vallons couverts de neiges éternelles, à un « aspect où le soleil du midi devrait s'opposer « plus efficacement à leur accumulation, et « ces neiges tapissent presque toutes les hau- « teurs qui se présentent à la vue. C'était le « plus beau désert de ce genre que j'eusse « trouvé dans les Pyrénées; la brèche de Ro- « land même ne m'avait rien présenté de « pareil pour la grandeur des objets et la fierté « des formes.....

« On donne le nom de *Selh de la Banque* « au lieu où nous étions. Le lac glacé est dé- « signé par ce nom. Une mine de plomb si- « tuée presque au niveau de ses eaux le par- « tage avec le lac et le rocher (1). »

Laissons M. Ramond continuer ses courses en Espagne, et retournons à l'auberge d'Oô, où nous sommes attendus par de bonnes gens, un mauvais souper et des lits détestables.

Une route sûre conduit d'Oô, vers l'est, au port de Peyre-Sourde (2), qui sépare la vallée

---

(1) *Observations faites dans les Pyrénées*, pag. 169 et suivantes.

(2) Ce port est élevé de 1357 mètres au-dessus du niveau de la mer. *Voyageur étranger.*

de Larboust de celle de Louron. Ce trajet monotone prépare au voyageur la surprise la plus agréable; un spectacle magique l'attend au point le plus élevé du port. A sa droite se présentent les montagnes couvertes de neige que traversent les ports de Clarbide et de la Pez ; elles vomissent deux torrens qui, dans leur course tumultueuse, entraînent au pied du pic de Génos une immense quantité de débris granitiques, calcaires et argileux; ils se joignent, en mugissant, dans le désert qu'ils ont formé : de leur union naît la rivière de Neste.

A gauche, le voyageur embrasse d'un coup d'œil la vallée de Louron, digne d'être chantée par Gessner. Il se hâte d'y descendre, et la parcourt lentement, quoiqu'elle soit traversée par une des plus belles routes de France. Mais peut-il se lasser d'admirer cette plaine immense à travers laquelle la Neste trace les longs circuits de son cours, ces vastes prairies qu'elle fertilise ou dévaste au gré de ses caprices, ces grandes cultures qui enrichissent le flanc des montagnes de l'enceinte, et ces nombreux villages où l'ardoise brille sur des toitures supportées par des murs de marbre et de granit?

Cependant la vallée se rétrécit; la Neste de Louron, resserrée entre des rochers escarpés, n'arrose plus que des prairies d'une médiocre étendue, entrecoupées par des bosquets et de rares habitations ; elle se réunit ensuite à la Neste d'Aure, à Arreau, d'où ces torrens, après avoir perdu chacun leur nom distinctif, vont, sous la dénomination commune de Neste, enrichir une superbe vallée, et confondre ensuite, à Montréjeau, leurs eaux avec celles de la Garonne.

De la ville d'Arreau un chemin tracé vers l'ouest conduit à un sommet fort élevé que l'on nomme la *Houquette* ou *Fourchette d'Aure*, et au port du même nom, qui communique à la vallée de Campan. De cette élévation l'on embrasse d'un coup d'œil la vallée d'Aure, ses beaux villages, groupés à travers les prairies verdoyantes et les riches moissons, les antiques forêts de sapins couronnant les hauteurs latérales de ce brillant paysage, et dans le lointain méridional, la crête qui sépare les domaines de la Neste de la vallée espagnole de Gistain.

§ VII.

Vallée de Campan; montagne d'Arris; Bagnères de Bigorre.

Du port que nous avons traversé en quittant la vallée d'Aure, on parcourt une large croupe de montagnes qui se lie aux bases du pic d'Arbison. Un peu moins élevé que le pic du midi de Bagnères, que l'on découvre en même tems, il a moins souffert des coups de la foudre et des injures du temps; un manteau de gazon l'enveloppe depuis le sommet jusqu'à la base; tandis que le pic du Midi n'offre à la vue qu'un squelette nu et décharné.

L'on descend ensuite, à travers de sombres forêts de sapins, dans le bassin de Paillole. Une ferme qui porte ce nom est la dernière habitation du canton de Campan; un petit vallon au nord conduit à la marbrière de cette commune, et ouvre une communication avec celle de Sarrancolin, dans la vallée d'Aure.

Bientôt on voit les pentes s'adoucir; le vallon s'élargit et s'égaye à mesure que l'on approche du bourg de Sainte-Marie, à l'entrée de la vallée de Campan. Cette vallée délicieuse fait oublier les vallées de Louron et d'Aure que

nous venons de parcourir ; elle réunit à la beauté de celles ci un ton magique que l'œil sait apprécier, mais que la plume ne peut décrire. Son plan est bien proportionné ; les objets s'y encadrent avec une étonnante symétrie, et leur contraste ajoute au charme du tableau. Salut aux deux naïades dont les urnes versent dans le sein de cette nouvelle Tempé l'Adour d'Aure et l'Adour de Tourmalet! Le cristal de leurs ondes réunies ne se brise point sur des rochers anguleux ; elles murmurent sans mugir, elles descendent sans se précipiter, elles fécondent la vallée et ne la désolent point; tout sourit à leur passage, les prairies s'émaillent de fleurs, les vergers se couronnent de fruits, les moissons étalent l'or de leurs épis. Voyez-vous, sur la rive gauche, ces montagnes dépourvues de terre végétale? elles n'effrayent point par des formes trop mâles et trop sévères, mais la nature leur a conservé une couleur terne, pour faire ressortir, dans la partie opposée, le riant paysage qu'animent d'élégantes habitations, des jardins arrosés par les eaux des sources les plus pures, d'heureux troupeaux bondissant sous la houlette des bergers.

Avant d'arriver au chef-lieu de la vallée, les

curieux se détournent pour visiter une grotte située au pied de la montagne, sur la rive droite de l'Adour, et regrettent ensuite d'avoir employé leur temps et leurs peines à descendre dans un trou qui exhale une odeur désagréable et où l'on ne trouve que quelques stalactites dégradées.

Rien n'est plus pittoresque qu'une habitation connue sous le nom de prieuré de Saint-Paul, à gauche de la route en sortant de Campan; elle est bâtie à l'entrée de la vallée de Bagnères, qu'arrose l'Adour de Beaudéan à travers les forêts dont l'étendue est beaucoup diminuée par l'effet d'un incendie.

Plus bas et sur la même rive, l'ancien couvent de capucins de Medous est bâti au pied d'une montagne et près d'une grotte d'où sort un ruisseau qui, après avoir mis en jeu de belles usines, ne tarde pas à grossir les eaux de l'Adour. A l'entrée de cette grotte, souvent visitée par les étrangers qui se trouvent à Bagnères, est un des plus beaux arbres que j'aie jamais vus. Aucun nœud ne défigure son écorce lisse et luisante; sa tige perpendiculaire s'élève en décroissant à plus de 15 mètres; ce n'est qu'à cette hauteur qu'il se ramifie tout-à-coup pour étaler en parasol sa touffe serrée et ar-

rondie ; il a le port et l'élégance d'un beau sapin; cependant, après l'avoir bien considéré, on remarque avec étonnement qu'il est d'une espèce dont le tronc tortueux se divise ordinairement à la hauteur la plus médiocre. Enfin c'est un châtaignier que la nature a ainsi distingué des arbres de son espèce. Un sol siliceux et humide a hâté sa croissance, et le taillis qui a accompagné sa jeunesse n'a point permis à la sève de se répandre dans des branches latérales. Cette singularité prouve que le meilleur moyen de faire prospérer les arbres à réserver dans les bois, c'est de retarder le plus qu'il est possible la coupe du taillis qui les environne.

Sur la rive opposée de l'Adour se trouve le village d'Asté, bâti au pied de la montagne de l'Héyris. Un de ses habitans servit de guide au célèbre Tournefort, lorsqu'il commença ses herborisations dans les Pyrénées ; il se nommait *Jacou-Hourtigué*. Ses descendans ont rendu le même service à MM. de La Peyrouse et de Saint-Amans, qui ont glané avec succès dans le champ qu'avait si heureusement moissonné le père de la botanique française. Ces bons villageois connaissent quelques plantes officinales, quelques autres plantes moins com-

munes, telles que l'aconit lycotome et plusieurs liliacées; ils les font remarquer aux étrangers qui s'adressent à eux pour être conduits au *Puits d'Arris.*

C'est un abîme incommensurable placé dans une épaisse forêt; l'on n'entend point le bruit que devrait occasionner la chute d'une pierre jetée dans sa profondeur; mais l'on voit s'élever des vols de choucas et de chauve-souris, qu'elle a alarmés au fond de leur retraite. On arrive à son embouchure après avoir marché long-temps sous une demi-voûte formée dans un bloc de marbre nommé *la Peyne* (1) *de l'Héyris.* Cette masse énorme, qui couronne la montagne, a près de 15 toises d'épaisseur sur 300 d'étendue de l'est à l'ouest.

Ici le génie poétique pourrait voir, d'une part, le noir vestibule du Tartare; de l'autre, un des rochers que les Titans entassèrent pour escalader le ciel.

Cette idée nous accompagne fort à propos jusqu'à Bagnères; suivant le sieur de Salaignac, historien de cette ville, elle eut pour fondateurs les Dieux et les Déesses qui vin-

---

(1) *Pène*, en langage celtique, signifie le sommet d'un lieu élevé. *Pena*, en espagnol, signifie rocher.

rent y chercher du soulagement aux blessures qu'ils avaient reçues dans la guerre des géans.

Voilà donc l'Élysée à côté du Cocyte. Tout est contraste dans les régions que nous parcourons. En est-il de plus frappans que ceux que présente la ville de Bagnères (1)? Les

---

(1) Bagnères s'appelait du temps des Romains *Vicus aquensis*. Plusieurs inscriptions, rapportées par Oihenart, que l'on conserve encore à Bagnères, prouvent la reconnaissance des Romains pour ses eaux salutaires.

NYMPHIS
PRO SALU
TE SUA SE
VER SERA
NUS. V. S. L. M.

MARTI
INVICTO
CAIUS
MINICIUS
POSITUS
V. S. L. M.

Cette dernière inscription avait été trouvée à Ponsat, sur la hauteur appelée le *Camp de César*, où les Romains tenaient un corps de troupes pour défendre l'entrée de la vallée.

Il paraît, par une autre inscription citée dans Oihe-

eaux thermales y attirent l'humanité souffrante en même temps que l'opulence y vient chercher le plaisir ; et les plaintes de la douleur se font entendre dans les mêmes murs qui retentissent des accens d'une bruyante orgie.

§ VIII.

Pic du midi de Bigorre (1) ; *le Tourmalet.*

Soit que l'on vienne dans les Pyrénées avec le dessein d'y étudier les secrets de la nature, ou que l'on y soit conduit par le désir d'y contempler ses grandes créations, il faut visiter l'intervalle qui sépare Bagnères de Barèges, et s'élever sur le pic du midi de Bigorre, sur cet imposant observatoire, du haut

---

nart, que l'on honorait à Bagnères un dieu nommé *Aghon.*

AGHONI DEO
LUBUSIUS
V. S. L. M.

(1) Presque toutes les vallées se sont choisi dans quelque sommet plus aigu, et qui, par son voisinage, paraît dominer la crête même de la chaine, *un pic du midi*, qu'elles considèrent comme le mont le plus élevé de son district, et ordinairemment de la chaine entière. *Ramond.*

duquel l'astronome peut suivre les astres dans leur cours, le physicien jeter ses regards dans le grand laboratoire où se combinent les météores, le géologue examiner les soudures qui lient les différens anneaux de la grande chaîne de ces montagnes. Remontons donc vers les sources de l'Adour, que nos yeux moins surpris, mais toujours charmés, revoient ces brillans tableaux dont la vallée de Campan nous ouvre la gallerie.

Les environs de Grip nous offriront bientôt la variété de leurs paysages, dont le ton se rembrunit à mesure que l'on s'approche des cabanes pastorales de *Trames-aigues*. Ici commence le désert qui conduit au pied du pic. Au premier voyage que j'y fis, mon guide me conseilla de laisser mes chevaux près de ces cabannes; je m'aperçus ensuite qu'ils auraient pu nous épargner une partie de la fatigue; j'estime même qu'il ne serait pas impossible de faire parvenir une bête de somme jusqu'au sommet. Il n'est point inutile d'annoncer ceci aux étrangers; la crainte de dangers illusoires en prive un grand nombre de jouir d'un des plus beaux spectacles des Pyrénées. Qu'ils se rassurent : le voyage du pic du midi peut être entrepris par des hommes d'un âge avancé,

même par des femmes. M. Dusaulx, âgé de soixante ans, mit, en 1788, son nom à côté de celui de l'épouse du célèbre d'Arcet, gravé par elle-même, l'année précédente, sur le sommet du pic.

Voilà, me dit mon guide, le chemin rocailleux qui conduit au lac de Honchet (1) : c'est un fameux lac : il est élevé de 1187 toises, et il a 250 toises de long sur 150 de large (2). — Qui vous a si bien instruit de ces mesures? — Oh ! ce sont les *Planistes* (3), qui logent ordinairement chez mon père. — Mais ne confondons pas, avant d'arriver au grand lac nous trouverons le *lacquet ;* ce n'est qu'un petit entonnoir que je sauterais presque à pieds joints. — Nous y parvenons à travers les immenses débris de la montagne en ruine. Je veux m'ap-

---

(1) M. Ramond le nomme *lac d'Oncet.*

(2) Il résulte effectivement des nivellemens de MM. Vidal et Reboul, que ce lac est à 1187 toises au-dessus du niveau de la mer, et M. Moysset lui donne 250 toises de long sur 150 de large.

(3) Les gens du pays appellent communément *planistes* les géographes et toutes personnes qui paraissent dans les montagnes avec des instrumens de mathématiques.

procher et m'arrêter. — Voyez-vous, me dit Laurent, ce nuage, qui galope du côté du midi ? il faut tâcher d'arriver avant lui sur le haut du pic, sans quoi il pourrait bien nous y recevoir avec une bordée de grêle, et nous empêcher de rien voir. — Nous continuons donc de marcher, et nous voilà à la *Hourquette des Cinq Ours*, plus élevée de 57 toises que le grand lac ; c'est un petit plateau où viennent aboutir les deux vallons, qui s'ouvrent, l'un dans la vallée de Campan, l'autre dans celle de Barèges; c'est aussi le lieu où M. de Plantade, mourant à côté de son quart cercle, s'écria : « Grand Dieu, que cela est « beau ! » Je gravai ces mots sur une roche saillante, et au-dessous : « *Dernières paroles de « M. de Plantade, mort ici en 1741, à l'âge « de soixante-dix ans.* » C'est sans doute, dit Laurent, ce vieillard respectable dont le chapeau et la perruque sont déposés dans l'église de Campan. Ces reliques seront peut-être conservées plus long-temps que votre épitaphe, qui risque d'être bientôt emportée par une avalanche. Mais allons vîte, voilà le nuage, et ce qui nous reste à monter est le plus difficile. — Enfin nous arrivons à l'étroite enceinte où MM. Vidal et Reboul construisirent une ba-

raque, lorsqu'ils prirent les hauteurs du pic du midi et des principales montagnes qui le dominent au sud. Elle était à sept toises et demie du sommet, et l'on en retrouve encore quelques vestiges. Les craintes de Laurent étaient au moment de se réaliser : le vent du nord hâtait la marche du redoutable nuage, et nous ne le devançâmes que de quelques minutes sur le plan schisteux et incliné qui termine le pic. Il fallut y mettre le temps à profit. Je parcourus d'abord d'un regard avide l'ensemble de l'immense horizon qui m'environnait. Après un instant de recueillement, mes yeux mesurent au nord la profondeur du précipice, que d'antiques ruines lient au sommet que j'occupe, et ils se perdent ensuite dans la longue suite des plaines de la Bigorre, du Béarn, du Couzerans et du Languedoc. Me tournant vers le sud, le Tourmalet me semble être la première marche du vaste amphithéâtre que terminent Vignemale, le Marboré et le mont Perdu. Sur les marches intermédiaires, je reconnais à droite le pic Long, le pic d'Arbison et Néouvielle (1) ; à gauche, une monta-

(1) M. Ramond a joint à ses *observations* une vue des Pyrénées prise du sommet du pic du midi de Bigorre.

gne voisine du pic de Gabisos me cache le squelette du pic du midi de Pau, et ne m'en laisse apercevoir que la tête granitique (1). Vite! s'écrie Laurent; et je le crois emporté par un coup du vent contre lequel je commencais à lutter, ou pulvérisé par un éclat de la foudre qui se faisait entendre. Cependant il continue à m'appeler : guidé par sa voix, je suis le sentier par lequel nous étions montés, quoique déjà la grêle en couvrît les sinuosités, et nous arrivons dans moins de trois quarts d'heure au lac d'Oncet.

L'orage, attiré par le sommet du pic, n'y fit qu'une courte station ; le vent, ayant tourné du côté du nord, transporta la nue dans les plaines de la Bigorre, et nous pûmes examiner la majestueuse pyramide au pied de laquelle la nature a rassemblé les eaux du lac, les rochers escarpés qui le dominent au couchant, la ver-

---

(1) Le pic du midi de Pau a paru calcaire à plusieurs naturalistes, et a été regardé comme inaccessible jusqu'en l'an x; mais M. Delfau, et après lui M. Dangosse, sont parvenus à gravir la partie la plus haute de ce rocher fourchu, qu'ils ont trouvé entièrement granitique. Selon M. Flamichon, son élévation est de 1407 toises au-dessus du pont de Pau.

dure des petits vallons qui s'inclinent au levant, et la sombre physionomie des pics qui forment la limite de la vallée de Bastan. Voyez-vous, me dit Laurent, ce ravin sur la droite? c'est, suivant ce que m'a dit mon père, le chemin que prit une avalanche, il y a environ trente ans, pour venir vider les eaux du lac et se mettre à leur place. Les messieurs qui étaient à Barèges s'en souviendront long-temps. Il aurait fallu les voir courir au Tourmalet, après que les eaux du Bastan eurent emporté seize ou dix-sept maisons de la ville. — De pareils désastres arrivent sans doute rarement?—Pas trop. J'étais un matin à Barèges par le plus beau temps du monde, et voilà tout-à-coup que le Bastan s'enfle et gronde comme un tonnerre. Chacun croit voir la fin du monde; mais le Bastan s'apaisa sur le soir. — A quoi attribua-t-on cet évènement? — Oh! les gens de Bagnères dirent que cela arrivait de temps en temps, parce que, quand le lac est glacé, il tombe dessus beaucoup de glaçons et de débris, tant et tant il en tombe, que le plancher s'enfonce; et ma foi le lac n'est pas assez grand pour loger toutes ces décombres avec ses eaux, il faut qu'elles s'en aillent par-dessus.—Après ces explications, qui me parurent beaucoup plus claires que je ne

m'y étais attendu, nous suivîmes les bords schisteux et escarpés du torrent, qui, au moment où il s'échappe du lac pour se précipiter dans la vallée de Bastan, prend le nom de *Couret de Honchet.*

Bientôt nous joignons le chemin tortueux qui conduit de Barèges à Bagnères sur les flancs du Tourmalet. Ce chemin est beaucoup plus effrayant par ce qui l'entoure que par les dangers que l'on court en suivant ses sinuosités. On ne voit de toutes parts que montagnes ruinées, pics décharnés et précipices. On monte lentement du côté de l'est, parce que cent fois on se retourne pour faire ses adieux aux belles contrées qu'arrose l'Adour, dont on aime à considérer les sources. Sur le sommet du Tourmalet on s'arrête, autant que le froid peut le permettre, pour examiner la liaison des montagnes méridionales avec le pic du midi et ses dépendances, et on descend rapidement du côté des sources de Bastan pour fuir une contrée où la nature en deuil n'offre que les ruines des temps, les ravages des avalanches, et les effets de la foudre; objets d'autant plus lugubres, que la neige amoncelée çà et là contraste avec leur couleur sombre. Enfin le torrent de Lienz, et celui qui descend du lac d'Escou-

gous (1), se précipitant avec fracas dans un lit commun, donnent naissance au Gave; et la vallée de Bastan, quoique resserrée entre des montagnes arides, commence à présenter de petites prairies et quelques habitations.

§ IX.

Barèges; ses environs.

Pour terminer le voyage que nous avons entrepris, il nous reste à parcourir la partie inférieure de la vallée de Bastan, celle de Cauterets et celle de Gavarnie. La plupart des voyageurs parviennent ordinairement dans ces contrées sauvages par Lourdes, petite ville où se joignent les routes de Pau et de Tarbes. Située à l'entrée des montagnes, sur les bords du Gave, elle est resserrée de tous les côtés dans une enceinte de rochers, dont le sévère aspect contraste singulièrement avec la belle plaine de Tarbes et les brillans paysages qui environnent

---

(1) M. de Saint-Amans, qui a fait le tour de ce lac, lui donne 1500 pas de circonférence. Il est élevé de 1024 mètres au-dessus du niveau de la mer. *Voyageur étranger.*

la route de Pau. La pensée du voyageur est sur-tout attristée à Lourdes par la vue d'un château-fort qui sert de prison d'État.

Cette ville est séparée d'Argelès par une gorge sombre et étroite, dont la route occupe le fond, en suivant le cours sinueux du Gave. La nature reprend ensuite sa parure, et offre au voyageur, dans la plaine d'Argelès, de longs tapis de la plus éclatante verdure. Cette plaine se divise à Pierrefite en deux vallées étroites et presque parallèles, bordées par des rochers, dont les sommets, progressivement croissans, vont s'attacher à la crête des Pyrénées. L'une renferme les eaux minérales de Cauterets, l'autre se termine au village de Gavarnie. Le Bastan a déchiré, près de St.-Sauveur, le flanc oriental de cette dernière vallée, pour unir ses eaux écumeuses à celles du Gave.

On remonte la rive gauche du Bastan, que nous avons vu naître au Tourmalet, par une route formée de débris qui attestent les longues fureurs de ce torrent, et l'on arrive à Barèges, où nous voilà aussi parvenus par une direction opposée.

Jamais on n'eût pensé à rassembler des habitations dans un lieu aussi sauvage, si les eaux minérales n'y eussent attiré l'humanité souf-

frante. Barèges est situé dans une partie de la vallée si resserrée, que la seule rue qui le traverse « repousse d'un côté les maisons contre la « montagne, et de l'autre les suspend sur le « Gave (1). » Ces maisons, au nombre de quatre-vingts, sont ensevelies sous les neiges depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai, et livrées à la garde de quelques bergers, qui, dans ce triste exil, ne sont visités que par les ours.

Au retour de la belle saison, les propriétaires qui s'étaient retirés à Luz, remontent à Barèges pour offrir leurs logemens et leurs soins intéressés aux malades et aux blessés qui affluent de toutes les parties de l'Empire et quelquefois des pays étrangers.

Les amans de la nature se rendent aussi à Barèges, dont ils forment le centre de leurs excursions. C'est de là que, le havresac sur le dos, le marteau à la main, le minéralogiste, guidé par Pontis (2), s'élève sur les hauteurs du pic

---

(1) Ramond.

(2) C'est un montagnard fort intelligent qui connaît le nom des minéraux, vend aux amateurs ceux qu'il amasse journellement, et offre ses services aux étrangers pour les accompagner dans les montagnes.

de Lisse, connu sous le nom de *Piquette*, pour chercher dans ses ruines le cristal de roche, le schorl blanc, le grenat violet, et diverses autres cristallisations. Peu de curieux ont eu, comme moi, la témérité de s'enfoncer avec ce hardi montagnard dans la caverne d'où il extrait le schorl violet, ou de se glisser ventre à terre sur la pelouse qui conduit au puits dont il retire l'amianthe. Je regarde ces deux entreprises comme les plus dangereuses de toutes celles que j'ai faites dans les Pyrénées.

C'est aussi de Barèges que le botaniste, muni de sa boîte de fer-blanc, armé du bâton ferré, le sparteil ou le crampon aux pieds, va cueillir sur le pic de Leyrey et aux environs du lac d'Escougoux, l'*antheriacum liliastrum* de Linnée, le *lys martagon*, et une infinité d'autres plantes intéressantes.

§ X.

Cauterets; lac de Gaube; montagne de Vignemale.

En nous rendant à Cauterets par le joli bassin de Luz, détournons-nous sur la gauche pour monter aux bains de Saint-Sauveur (1). L'as-

(1) Saint-Sauveur est élevé de 563 mètres au-dessus du niveau de la mer. *Voyag. étrang.*

pect riant de cette bourgade, l'élégance de ses bâtimens, les sites agréables qui l'environnent, et la société qu'elle réunit dissiperont les idées mélancoliques que nous avons apportées de Barèges; elles se réveilleront encore dans l'étroit défilé qui conduit de Pierrefite à la vallée de Cauterets; mais les montagnes au pied desquelles elle s'étend n'ont point une physionomie imposante; elles permettent au laborieux montagnard de porter la culture jusque dans leurs domaines, et d'y former des habitations. Divers filets d'eau, dans leurs cours sinueux, arrosent les flancs de ces montagnes sans les déchirer, et grossissent le Gave sans exciter sa fureur. Ce torrent détruit rarement les ponts qui le traversent, et une sage prévoyance a garni de parapets les corniches sur lesquelles la route se trouve quelquefois tracée. On aime à faire lentement ce petit voyage, parce que l'âme y jouit d'un calme qui répond à la tranquillité des objets environnans. Cependant la vallée s'élargit, les cultures s'agrandissent, les habitations sont plus rapprochées, et les eaux, divisées en mille canaux, gazouillent à travers les bosquets : on voudrait ne point quitter ce paysage animé, qui n'a de sombre que les forêts de sapins qui le couronnent; et l'on voudrait

aussi arriver à Cauterets, dont on devine la riante situation et les admirables alentours.

En effet, Cauterets rassemble dans un joli bassin ses habitations spacieuses et commodes. L'air que l'on y respire est frais et balsamique; les frimas de l'hiver n'obligent point les habitans, comme ceux de Barèges, à aller attendre, dans des lieux plus tempérés, le retour de la belle saison. Les avalanches ne menacent point leur existence, parce qu'elles parcourent les hauteurs graduées qui dominent la ville au sud. Le Gave ne trouble pas même le calme que les étrangers viennent chercher, avec la santé, aux bains de Cauterets (1). Quoique engendré

---

(1) Un de ces bains porte le nom de *Marguerite*, sœur de François I^er^ et reine de Navarre. Cette princesse fut surprise à Cauterets par une inondation, dont elle a laissé la description suivante :

« Le premier jour de septembre, que les bains des « Pyrénées commencent d'avoir de la vertu, plusieurs « personnes, tant de France, d'Espagne que d'ailleurs, « se trouvent à Cauldrès, les unes pour boire, les autres « pour prendre de la boue. Vers le temps du retour « vinrent des pluies si excessives, qu'il fut impossible « de demeurer dans les maisons de Cauldrès, remplies « d'eau. Ceux qui étaient venus d'Espagne s'en retour- « nèrent par les montagnes du mieux qu'il leur fut

par des torrens tumultueux, il semble oublier son origine ou se reposer des agitations de son enfance. Fixons-nous sur son origine : c'est la plus noble que puisse avoir un torrent auquel les Pyrénées françaises ont donné le jour. Elle

---

« possible. Les Français, pensant s'en retourner à « Tarbes, trouvèrent les petits ruisseaux si enflés, « qu'à peine purent-ils les passer à gué. Mais quand « il fallut passer le Gave, qui, en allant, n'avait pas « deux pieds de profondeur, il se trouva si grand, si « impétueux, qu'il fallut se détourner pour aller « chercher des ponts. Comme ces ponts n'étaient que « de bois, ils furent emportés par la violence des eaux. « Quelques uns se mirent en devoir de rompre la vé- « hémence du cours. Les uns, traversant les monta- « gnes et passant l'Aragon, vinrent dans le comté « de Roussillon, et de là à Narbonne; les autres s'en « allèrent droit à Barcelonne, et passèrent, par mer, « à Marseille, à Aigues-Mortes; d'autres, pour prendre « une route détournée, s'enfoncèrent dans les bois, « et furent mangés par les ours; quelques uns vinrent « dans des villages qui n'étaient habités que par des « voleurs..... L'abbé de Saint-Savin logea des dames « et des demoiselles dans son appartement; il leur « fournit de bons chevaux du Lavédan, de bonnes « capes de Béarn, force vivres pour arriver à Notre- « Dame de Sarrance, etc. » *Voyage dans les Pyrénées françaises.* Paris, 1789.

remonte à Vignemale (1), qui règne dans ce versant avec une gloire presque égale à celle du mont Perdu. Les glaciers qui soutiennent sa triple couronne abandonnent les eaux qu'ils distillent, aux pentes saccadées, dont le lac de Gaube voile les premiers degrés. Ce lac, dont la circonférence est de 6000 mètres, et la profondeur de 50, ne viole pas le dépôt des eaux qui lui sont confiées; le Gave ne s'arrête quelques instans dans ce réservoir azuré que pour en sortir avec plus d'éclat. Bientôt il parcourt ses nouveaux domaines avec la rapidité de l'éclair et le fracas du tonnerre. Dans cette marche triomphale, il reçoit les tributs de deux torrens, accourus du port de Cauterets et des montagnes voisines de la vallée d'Ossone, et ne fait son entrée à Cauterets qu'après avoir étendu en de nombreuses cascades les nappes de ses eaux argentées (2).

---

(1) M. Dureaud-Delamalle fils s'est élevé sur la cime de cette montagne, dont il a donné une belle description, jointe à son *Poëme des Pyrénées*.

(2) M. Duperroux, qui a peint avec le plus heureux succès un grand nombre de sites des Pyrénées, a représenté les avenues du lac de Gaube dans un grand tableau qui est à Morfontaine, dans le palais de S. M. le roi d'Espagne.

§ XI.

Vallée de Barèges ; Gavarnie, sa cascade ; montagnes du Marboré.

Nous avons vu que la vallée longitudinale où Barèges est bâti porte le nom distinctif de *Vallée de Bastan.* La grande vallée transversale, dans laquelle elle s'embranche près de Luz, se nomme *Lavedan* dans sa partie inférieure, dont Lourdes est le chef-lieu, et *vallée de Barèges* dans sa partie supérieure, terminée par le village de Gèdre. A partir de ce dernier point jusqu'aux sources du Gave de Pau, cette vallée prend assez communément le nom de *Gavarnie.* Rien n'est plus intéressant que de parcourir cette partie de montagnes, en ayant sous les yeux les belles descriptions qu'en ont faites MM. Ramond (1), Dusaulx (2) et de Saint-Amans (3). Marchons sur leurs traces,

---

(1) *Observations faites dans les Pyrénées*, pag. 54 et suiv.

(2) *Voyage à Barèges*, pag. 54 et suiv.

(3) *Fragmens d'un Voyage sentimental et pittoresque dans les Pyrénées*, pag. 127 et suiv.

mais bornons-nous à considérer en masse cet immense vestibule, et à sa suite l'édifice le plus imposant que la nature ait élevé dans les Pyrénées.

Ce qui frappe le plus la vue du voyageur, depuis Luz jusqu'à Gavarnie, ce sont ces énormes colonnes de marbre et de granit qui bornent l'horizon de tout côté. Le grand architecte qui les éleva les avait surmontées d'entablemens analogues à leur superbe structure; mais les siècles passés en ont disposé pour former le sol des vallées, comme les siècles futurs disposeront, à leur tour, du corps même de ces pics dégradés pour combler l'intervalle qui les sépare. Peut-être même quelque catastrophe opposera-t-elle une barrière invincible à ce Gave orgueilleux, qui, obligé d'abandonner ses antiques domaines, envahira d'autres plages et se fondera un nouvel empire. — La partie de vallée qu'il parcourt maintenant, et que nous allons remonter, est plus sombre et plus resserrée que celle que nous avons distinguée sous le nom de *Lavedan*. Les rochers qui la bornent sont plus âpres et plus menaçans; cependant l'aspect général en est moins sauvage que celui de la vallée de Bastan. La vue

se repose de temps en temps sur des prairies où l'industrie fait serpenter des filets d'eau dérobés aux torrens qui portent leur tribut au Gave. Des buis d'une croissance extraordinaire s'élèvent presque à la hauteur des superbes noyers et de quelques cerisiers que l'on remarque avec étonnement dans une pareille situation. Il est facile de juger que ce n'est point la nature qui les y a placés. Des habitations éparses, quelques hameaux rassemblent les familles que le besoin a conduites dans ces contrées sauvages. Ces hameaux, depuis Luz jusqu'à Gèdre, sont au nombre de trois. Le premier est celui de Sia, où l'on ne parvient qu'après avoir traversé, près d'un ancien fort, une corniche connue sous le nom de *passage de l'Echelle*, élevée de 7 à 800 pieds sur la rive droite du Gave. On ne le franchit point sans admirer et le patriotisme qui traça le plan d'un ouvrage aussi utile, et l'audace qui l'exécuta (1).

---

(1) Au mois de juillet 1789, MM. de Saint-Amans et Dusaulx firent l'inscription suivante, qui fut gravée en lettres blanches sur un schiste noir, et posée par

Le second hameau est celui de Pragnères, bâti près du confluent du torrent de Néouvielle avec le Gave. Pour arriver dans le bassin délicieux qui renferme ce hameau, on passe le pont de l'Artigues, sous lequel le Gave se précipite avec fracas, et le pont de bois de l'Esderroucat, soutenu vers le milieu par un rocher.

Le troisième hameau est celui de *Sarre-de-Ben*, placé sur un promontoire qui domine une gorge resserrée. Au-delà est un petit bassin d'où l'on aperçoit les neiges du Marboré. Enfin l'on arrive à Gèdre (1), village situé dans un vallon charmant où se réunissent les gaves de

---

les officiers municipaux de Luz au passage de l'Échelle :

CONTEMPLE
ICI,
D'UNE AME FERME ET D'UN ŒIL ASSURÉ,
DEPUIS LE SOMMET DE CES MONTS SOURCILLEUX
JUSQU'AU FOND DE L'ABIME,
LES PRODIGES DE L'ART
ET CEUX DE LA FORTE NATURE :
ADOUCI, PAR L'INDUSTRIE HUMAINE,
LE FIER GÉNIE DE CES MONTAGNES
DÉFEND
D'Y TREMBLER DÉSORMAIS.

(1) Ce village, selon M. Moysset, est à 545 toises de hauteur absolue.

Héas et de Gavarnie. Du pont qui traverse le gave de Héas on aperçoit une chute d'eau que couvrait autrefois une voûte de rochers, détruite en 1788 par un débordement; on ne trouve plus à sa place qu'un dôme de verdure qui couvre l'abîme et qui en défend l'entrée aux rayons du soleil.

Au sortir de Gèdre, plusieurs cascades, parmi lesquelles se fait remarquer celle de *Saousa*, troublent le silence qui règne dans la vallée, retrécie et déserte. Mais quel horrible spectacle vient frapper nos yeux! Un nombre infini de blocs de granit de 3 à 4000 pieds cubes, entassés les uns sur les autres, sur un espace de plus de 1000 toises, forcent le Gave à retarder sa course tumultueuse. Cette accumulation confuse de matériaux rappelle l'époque où le Créateur tira l'univers du néant : ou bien elle donne l'idée d'un bouleversement, à la suite duquel le globe laisserait apercevoir les pièces les plus solides de sa charpente. En parcourant ce chaos, que les paysans appellent la *Peyrade*, l'imagination exaltée permet à peine d'en reconnaître l'origine dans le flanc des montagnes voisines; on se résout difficilement à convenir que le déplacement de ces rochers n'est autre chose que l'ouvrage d'une

avalanche. Après ce triste passage, on s'enfonce dans les avenues de Gavarnie, formées de rochers aigus et de neiges permanentes. Le Gave, échappé au pont de Barigny, se répand en nombreuses cascades ; le val d'Ossone lui envoie son torrent, qui le repousse contre les éboulemens du Coumélie (1). Plus haut, le Gave reçoit le torrent qui, du port de Gavarnie, vient ouvrir sa rive gauche. Il s'indigne de cette alliance : pour l'éviter, il semble fuir vers l'est ; mais les bases de la montagne de Piméné le forcent à venir mugir contre les rochers de Gavarnie (2). Traversons ce dernier village du territoire français : dans une heure nous arriverons au Cirque. Ici le ciel et la terre se confondent ; d'énormes colosses (3), debout sur le

---

(1) Cette montagne a une élévation absolue de 1547 mètres. *Voyag. étrang.*

(2) Gavarnie appartenait à l'Ordre de Malte, qui avait succédé aux Templiers. On y a conservé les crânes de douze malheureux chevaliers qui périrent sous Philippe-le-Bel.

(3) Les tours du Marboré, et sa muraille, à laquelle M. Ramond donne une hauteur de 3 à 600 pieds ; elle sépare la France d'avec l'Espagne, et présente une ouverture de 300 pieds, connue sous le nom de *brèche*

Marboré, portent leur tête de glaces jusqu'aux sources de la lumière, tandis qu'à leurs pieds ils voient s'assembler les eaux qui vont féconder la terre et alimenter les mers. Elles se précipitent par douze ouvertures inégales, taillées dans une masse circulaire de rochers (1), dont les plus grands monumens des hommes ne donnent qu'une faible idée (2). Après s'être réunies au bas de la cataracte, l'une des plus hautes de l'univers, ces eaux donnent naissance au Gave de Pau; mais ce n'est qu'après avoir mugi sous de longues voûtes de glaces et de neiges (3) qu'il paraît à la surface de la terre. Dans le principe, il fut long-temps retenu dans trois lacs

---

de Roland. Cette ouverture paraît être à 1560 toises au-dessus du niveau de la mer.

(1) Le cirque de Gavarnie, dont le diamètre a plus de 1800 toises.

(2) La cascade de Gavarnie; elle a 1170 pieds de hauteur, suivant MM. Vidal et Reboul, qui l'ont mesurée géométriquement. Cette cascade excède de 300 pieds celle de Lauterbronnen en Suisse. Après une chute d'eau de 1800 pieds, qui se trouve en Amérique, c'est la plus haute que l'on connaisse.

(3) C'est ce que l'on appelle *les ponts des neiges*, sur lesquels on passe à pied et à cheval.

successifs dont il a rompu les digues et comblé les cavités (1). Il roule maintenant ses flots sur des roches inégalement entassées, pour se précipiter ensuite dans la vallée de Gavarnie.

§ XII.

Vallées de Héas et d'Estaubé; mont Perdu.

La montagne de Coumélie, à laquelle succède au sud celle de Piméné, sépare la vallée de Gavarnie de celle d'Estaubé, et celle-ci s'embranche avec la vallée de Héas, au-delà de Gèdre.

On parcourt cette dernière, d'abord en suivant une route pratiquée sur la rive droite du Gave, ombragée de frênes, d'érables et d'une superbe variété d'ormeaux à très larges feuilles. Les troupeaux bondissent sous le feuillage de ces arbres, tandis que le montagnard fait circuler, sur des prairies verdoyantes, les eaux vives qui jaillissent du sein des rochers, ou qu'il

---

(1) En partant de Gavarnie on arrive à la cascade, après avoir traversé la *Oule* (*Olla*, marmite), et l'on y reconnaît l'emplacement de trois bassins, où les eaux furent anciennement contenues, et les vestiges des digues naturelles qu'elles ont renversées.

sillonne le flanc des montagnes arrondies, entre lesquelles s'étend cette partie de vallée. Tout-à-coup la scène change : le désert commence ; la mort succède à la vie ; la nature en deuil couvre d'un crêpe lugubre des montagnes arides et des pics chargés de glaciers et de neiges éternelles. L'une de ces montagnes, écrasée par la main du temps, a vomi ses entrailles avec une horrible convulsion ; une partie de ces tristes débris couvre son sein déchiré ; l'autre encombre le fond de la vallée, et se répand jusque sur la pente opposée. C'est un chaos qui fait oublier celui de Gavarnie ; il date de 1650. La barre qu'il forma alors donna naissance à un grand lac alimenté par l'épanchement du torrent. Mais une autre convulsion le combla en 1788 ; et ses eaux refoulées ravagèrent la vallée, démolirent la grotte de Gèdre, et couvrirent de ruines ses guérets et ses prairies.

On distingue dans la *Peyrade* de Héas une masse granitique de plus de douze mètres cubes, connue sous le nom de *caillou de la Raillé*, à laquelle la vallée doit sa célébrité. Dans son état de désolation, quels seraient les hommes qui eussent pensé à la fréquenter sans quelques motifs extraordinaires ? Les

idées religieuses s'emparèrent naturellement des premiers qui y abordèrent ; rien n'élève l'âme vers la Divinité comme les monumens de sa puissance, sur-tout lorsqu'il lui a plu d'en détruire les premières formes. Mais l'imagination s'exalte, et dans ses écarts elle crée la superstition. C'est elle qui a fait descendre la mère de Dieu sur le *caillou de la Raillé ;* c'est elle qui rassemble, chaque année, des milliers d'hommes autour de cette masse informe que chacun touche avec vénération, et dont chacun emporte quelques fragmens. Mais la vraie piété a élevé, à quelque distance de là, une chapelle consacrée à la Vierge (1), où les habitans de plusieurs vallées apportent, le jour de l'Assomption et de Notre-Dame de septembre, leurs offrandes et leurs vœux.

Quelques chaumières avoisinent cet édifice ; les malheureux qui les habitent luttent contre l'aridité du sol et l'âpreté du climat pour forcer la terre à donner quelques productions. Que deviennent-ils lorsque l'hiver étend

---

(1) Le sol de cette chapelle, selon M. Moysset, a 752 toises d'élévation absolue.

jusque sur leurs humbles toits les glaces et les neiges dont sont couvertes en tout temps les tours des Aiguillons (1) et les montagnes du port de Canau qui les environnent? Comme les Lapons, ils ne résistent à la violence du froid qu'en faisant circuler une épaisse fumée dans leurs retraites. Personne ne les visite que le vicaire de Gavarnie, qui, au péril de sa vie, va de temps en temps dire la messe à la chapelle. « Le croiriez-vous? disait ce « prêtre à M. de Saint-Amans (2), il m'est « arrivé plus d'une fois, en me retournant « au *Dominus vobiscum*, de ne voir que des « ours, des loups ou des yzars en station à la « porte de ma chapelle. »

Après le bassin de Héas, le Gave est resserré dans un étroit défilé qui se bifurque; l'une de ses branches se dirige à l'ouest;

---

(1) Ce sont deux pics, aux pieds desquels se forme un torrent qui vient se joindre à celui de Héas au-dessous de la chapelle.

(2) *Voyez* la piquante description qu'a faite de la vallée de Héas cet écrivain aimable, dans le *Voyage* que nous avons déja cité; elle est aussi copiée dans l'ouvrage de M. Dusaulx, intitulé: *Voyages à Barèges et dans les Hautes-Pyrénées*, tom. 2, pag. 37 et suiv.

elle est arrosée par le Gave de *Maillet*, qui forme une belle cascade ; l'autre, plus considérable, suit la direction de la vallée principale. Le Gave, qui parcourt cette branche, éprouve plusieurs chutes entre lesquelles on distingue la cascade de *Mataras*. Soit que l'on s'élève par l'un ou par l'autre de ces défilés, on ne s'attend pas à trouver un cirque de plus de deux lieues de circuit, à 1800 mètres de hauteur absolue, et dominé immédiatement par la crête des Pyrénées : c'est le plateau de Troumouse, qui, environné de pics aigus, de rochers circulairement disposés, et de glaciers placés dans leurs anfractuosités, communique avec la vallée de Béousse en Espagne, par le port de Canau.

C'est ainsi que se termine la vallée de Héas. Celle d'Estaubé, avec laquelle elle s'embranche entre Gèdre et Héas, présente des formes bien différentes. Point de montagnes déchirées, point de gouffres, point de bouleversement ; tout est en place dans un cadre régulier qui forme la transition des régions habitées aux régions désertes. Un torrent fougueux ne couvre pas de ruines le fond de cette vallée ; c'est un ruisseau qui se glisse doucement entre quelques prairies émaillées

de fleurs, alternant avec les guérets et les terres incultes ; des pics décharnés, des rochers nus n'attristent pas les bords de la vallée ; ce sont des montagnes arrondies, couronnées de pins antiques, qui en dessinent les contours.

Cependant le paysage se rembrunit à mesure que l'on s'avance. Vers l'ouest, le Piméné et l'Allanz montrent leurs pics élevés ; à l'est, les rochers qui séparent la vallée d'Estaubé de celle de Héas, et ensuite ces deux vallées, de l'Espagne, étalent la bigarrure de leurs couleurs ; au fond s'élèvent fièrement dans les airs les murailles d'Estaubé, recelant dans leurs crevasses profondes divers glaciers qui viennent se réunir à la base. L'une de ces crevasses se nomme *la Brèche de Tuque-rouye* (Mont-rouge), à raison de l'ocre vivement colorée que déposent des grains ferrugineux mêlés à un grès très grossier que renferme la montagne. Enfin le cirque d'Estaubé (1) présente dans sa partie latérale vers l'est, deux passages que l'on nomme *Port*

(1) Ce cirque est à 1599 mètres au-dessus du niveau de la mer. *Voyag. étrang.*

de Pinède (1) et *Port vieux* (2), débouchant non loin du port de Canau, dans la vallée de Béousse, en Espagne

Telle est la physionomie de ces lieux, dont on saisit aisément l'ensemble à la *Couéla de la Bassat-dessus*, dernier asile des bergers espagnols qui louent des pâturages où leurs troupeaux passent quelques jours.

C'est sous cette hutte, ou plutôt près du feu allumé à son entrée, que, le 7 septembre 1797, je passai la nuit avec M. Ramond et avec MM. Mirbel et Pasquier ses élèves. Cette nuit nous parut longue, moins encore par l'incommodité du gîte que par l'impatience de commencer le lendemain notre ascension vers le mont Perdu. Un mois auparavant M. de La Peyrouse avait occupé le même asile et éprouvé, sans doute, la même impatience, puisque l'amour de la science lui avait fait concevoir le même projet.

Le lendemain, M. Ramond me montra deux rampes comblées de neiges et de glaces

---

(1) Son élévation est de 1859 mètres au-dessus du niveau de la mer. *Voyag. étrang.*

(2) Ce port est élevé de 1797 mètres au-dessus du niveau de la mer. *Voyag. étrang.*

jusqu'au haut des murailles; la plus orientale, me dit-il, est inaccessible ; ces deux rochers coniques que vous voyez sont placés à son entrée comme des bornes qu'il n'est pas permis de franchir ; l'autre, plus large et moins rapide, est le chemin que nous allons suivre. Je considérai cette montagne de glace, son flanc présentant une ligne inclinée sur une perpendiculaire de 270 toises de hauteur, la profonde crevasse qui le sillonnait dans le milieu, du haut en bas, ses bords qui se redressaient au voisinage des rochers, et je me demandais s'il était possible de tenter une semblable aventure. Cependant M. Ramond donne l'ordre d'escalade ; c'est sur le côté occidental qu'elle est tentée. On essaye les crampons, les bâtons ferrés, ils glissent sur la surface de la glace sans la pénétrer ; mais nous étions munis de bons instrumens tranchans, et nos guides les emploient pour y former des échelons. Nous montons donc sur une échelle de glace, et nous ne nous doutions pas que c'était un chemin de roses, en comparaison de celui que nous allions être obligés de nous frayer. La glace nous présente un gonflement que l'on tenterait en vain de franchir; il faut l'éviter et gagner

le rocher voisin; il est inaccessible en cet endroit, que faire? Écrêter la vive arrête qui termine latéralement le glacier, s'y exposer comme sur une corde tendue entre deux précipices, jusqu'au moment où elle s'approchera d'un autre rocher moins menaçant; toucher terre enfin, et ne l'abandonner que lorsqu'un promontoire nous obligera à former de nouveaux échelons sur la glace devenue plus praticable. Telle fut notre marche, tels furent les périls que nous courûmes pendant cinq heures que dura cette audacieuse ascension.

Enfin, accablés de fatigues, l'imagination frappée des dangers que nous avions courus, nous atteignons le sommet de la crête. La scène change: rien de ce qu'on a vu dans les Pyrénées ne donne la moindre idée ni de son ensemble ni de ses parties.

Je n'essaierai pas de la décrire, quoique depuis quatorze ans elle soit encore présente à ma mémoire. Je me contenterai d'exposer sous les yeux du lecteur l'esquisse du tableau véridique qu'en a fait M. Ramond.

« Du haut des rochers nous considérons, « avec une muette surprise, le majestueux spec- « tacle qui nous attendait au passage de la

« Brèche..... (1); rien n'est voilé, rien que le « soleil n'éclaire de sa lumière la plus vive ; le « lac, complètement dégelé, réfléchissait un « ciel tout d'azur (2); les glaciers étincelaient, « et la cime du mont Perdu, toute resplendis- « sante de célestes clartés, semblait ne plus ap- « partenir à la terre. En vain j'essaierais de « peindre la magique apparence de ce tableau : « le dessin et la teinte sont également étran- « gers à tout ce qui frappe habituellement nos « regards.....; un monde finit, un autre com- « mence; un monde régi par des lois d'une « autre existence..... Ici, ce n'est point un « géant entouré de pygmées. Telle est l'har- « monie des formes et la gradation des hau- « teurs, que la prééminence de la cime prin- « cipale résulte moins de son élévation relative « que de sa figure, de son volume, et d'une « certaine disposition de l'ensemble qui lui « subordonne les objets environnans. Elle n'ex-

---

(1) M. Ramond estime que cette brèche n'est guère inférieure à celle de Roland.

(2) Environ un mois auparavant, c'est-à-dire le 11 août 1797, époque à laquelle M. Ramond visita ce lac pour la première fois, il était encore entièrement gelé.

« cède le cylindre que de 103 mèt., et ne s'élève « que d'environ 200 au-dessus de la plate- « forme qui les soutient tous deux ; mais cette « cime est le dernier de tant de rochers « amassés l'un sur l'autre ; c'est vers elle que « remontent, comme à leur source, les gla- « ciers amoncelés sur les rives du lac ; c'est « d'elle que descendent toutes ces nappes de « neige qui tapissent les gradins, se déroulent « sur les pentes, se déchirent à mesure qu'elles « s'éloignent, et ne couvrent qu'elle seule d'un « voile qui ne s'entr'ouvre jamais. Cette cime est « un dôme arrondi, placé à l'angle d'un long « toit qui se dirige parallèlement à la chaîne « et s'incline en pente douce du côté du levant. « Dans toutes ces montagnes, c'est le seul « talus d'inclinaison modérée et le seul sommet « qui ait quelque chose des formes ordinaires ; « il semble que la nature, lasse d'entasser « étages sur étages, ait essayé de les couronner « d'un comble, et que ce comble se soulève « avec peine dans la haute région, où nul « autre sommet n'ose s'élancer..... Le glacier « que nous venions de gravir verse dans le « Gave ; le ravin que nous allions descendre « fournit au lac, qui rassemble en même temps « les eaux du Cylindre et du mont Perdu, et

« les envoie latéralement dans la vallée de « Béousse, d'où elles se rendent dans l'Ebre.

« Nous nous hâtons de descendre; nous ne « savions pas ce que le lac allait nous donner « d'embarras..... Nous le trouvâmes au pied « même du ravin par lequel nous étions des- « cendus. De quelque côté que nous portas- « sions la vue, ce lac, tout à l'heure si beau, « et maintenant si fâcheux, n'avait pour bords « que des murailles de roche ou des murailles « de glace. A l'occident seulement, les pentes, « s'adoucissant en longs tapis de neige, s'éle- « vaient insensiblement jusqu'au pied du col. « C'était là que nous voulions aller; mais c'é- « tait précisément là qu'on ne pouvait attein- « dre..... Nous tournons donc à gauche : autre « embarras. Ici ce perfide lac nous attendait « encore, et l'eau battait le pied d'une énorme « lavange tombée des crêtes septentrionales..... « Il fallait rétrograder, et l'on sait par quel « chemin; ou bien il fallait attaquer de front « ces neiges dures et extrêmement inclinées, « d'où un faux pas nous précipitait dans le lac. « Ce faux pas, un de nos guides le fit... Il partit « comme la foudre ou comme la lavange elle- « même était partie..... Un petit enfoncement, « une pierre, un rien l'arrêta à deux pas du lac.

« Sans ce hasard il périssait, car nous n'a-
« vions que nos cordes pour l'en tirer, et c'é-
« tait justement lui qui en était chargé.

« Enfin nous étions au terme de nos em-
« barras, et nous atteignîmes ce promontoire
« de si difficile accès, dont je voulais au moins
« fouiller l'intérieur à loisir..... Il était impos-
« sible de rien entreprendre de plus. Le lac et
« les glaciers coupaient toutes les communi-
« cations. Placés au milieu d'une aire immense,
« nous ne pouvions nous mouvoir en aucun
« sens. Touchant toutes les sommités de la
« main, nous ne pouvions en aborder aucune....
« Une seule chance nous restait, celle de par-
« venir au col de Fanlo par les corniches, et
« d'essayer d'atteindre le sommet par sa face
« orientale; mais, pour tenter cette aventure,
« il aurait fallu être ici de grand matin et
« durant les jours les plus chauds de l'an-
« née (1)..... Il n'était que trois heures, et
« cependant le jour baissait et le froid com-
« mençait à être incommode. Il suffisait de
« considérer ces affreux déserts pour conce-

---

(1) C'est en prenant cette marche que M. Ramond est parvenu à la cime du mont Perdu, le 10 août 1802 *Voyez* ci-dessus, pag. 4, aux notes, et pag. 5.

« voir l'impossibilité d'y subsister à l'époque
« où tout ce qui vit les avait abandonnés....
« Ici point d'autres témoins que nous du
« lugubre aspect de la nature. Le soleil, éclai-
« rant ces hauteurs de la lumière la plus vive,
« n'y répandait pas plus de joie que sur la
« pierre des tombeaux..... Plus de fleurs,
« pas un brin d'herbe; durant huit heures de
« marche je n'avais recueilli que les restes
« desséchés de l'anémone des Alpes, et c'était
« à la montée de la Brèche. Rien de vivant
« désormais dans ces régions inhabitables.....
« dans les eaux, pas un seul poisson, pas
« même une de ces salamandres aquatiques
« que je rencontre dans les lacs qui ne dégè-
« lent que trois mois de l'année; pas un lago-
« pède piétant sur ces champs de neige; pas
« un oiseau qui sillonnât de son vol la dé-
« serte immensité des cieux. Partout le calme
« de la mort. Nous avions passé plus de deux
« heures dans cette silencieuse enceinte, et
« nous l'aurions quittée sans y avoir vu mou-
« voir autre chose que nous-mêmes, si deux
« frêles papillons ne nous avaient ici précé-
« dés..... C'étaient deux étrangers : le *souci*
« et le *petit nacré*, voyageurs comme nous,
« et qu'un coup de vent avait sans doute ap-

« portés. Le premier voletait encore autour « de son compagnon, naufragé dans le lac.

« Il était temps de quitter ces hauteurs : « nous n'y avions déjà que trop séjourné..... « Je reconnus la corniche vers l'angle de la « terrasse, précisément dans le lieu où les « glaciers perdent leur appui et se retirent « vers les hauteurs, tandis que le flanc du « mont Perdu descend à pic dans la vallée « de Béousse. Ces glaciers, on n'en a point « d'idée si on ne les a vus d'aussi près que « nous les vîmes cette fois..... Leur base est « d'une épaisseur énorme ; elle plonge ver- « ticalement dans le lac, et les cavernes dont « elle est percée y vomissent l'eau par tor- « rent. Une de ces voûtes se fendit devant « nous : en éclatant, elle rendit le seul son qui « ait frappé ici notre oreille; et ce son était « un coup de tonnerre..... A peine on pose « le pied sur la corniche, que la décoration « change, et le bord de la terrasse coupe « toute communication entre deux sites in- « compatibles. De cette ligne, qu'on ne peut « aborder sans quitter l'un ou l'autre, et « qu'on ne saurait outre-passer sans en perdre « une de vue, il semble impossible qu'ils « soient réels à la fois; et s'ils n'étaient point « liés par la chaîne du mont Perdu, qui en

« sauve un peu le contraste, on serait tenté « de regarder comme une vision ou celui « qui vient de disparaître, ou celui qui vient « de le remplacer.

« La curiosité était usée : nous descendîmes « sans délai une pente où rien ne l'excitait « assez pour nous distraire de la rêverie qui « succède à de fortes émotions, et nous re- « gagnâmes directement le port de Pinède, « en passant le long d'une suite de petits ré- « duits que les gens du pays appellent *ès* « *Toupis*, les pots, comme ils nomment *Oule* « le grand cirque de Gavarnie.

« Après une couple d'heures de marche « nous atteignîmes la partie moyenne du port « de Pinède.... Lorsque nous arrivâmes au « haut de ce passage, l'obscurité gagnait déjà « les profondeurs, Nous nous assîmes sur les « retranchemens qui le forment pour con- « templer les vallées d'où la nuit s'élevait « lentement vers nous, tandis que les som- « mets étaient rougis par les derniers rayons « du soleil..... Nous n'avions pas marché « dix minutes que la nuit survint..... Après « une heure et demie de tâtonnement..... « nous terminâmes heureusement une course « dont quinze heures de marche avaient été « la moindre fatigue. »

DEUXIÈME PARTIE.

RAPPORTS POLITIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

Etendue et population des Pyrénées ; division politique de ces montagnes ; contribution foncière.

§ Ier.

Étendue et Population.

Les Pyrénées françaises ont environ cent lieues (de 25 au degré) du levant au couchant, et huit lieues du nord au midi. Le sol qu'elles environ occupent présente donc un plan de huit cents lieues carrées; ce qui fait près d'un million six cent mille hectares.

Dans cette surface nous comprenons les communes qui se trouvent à environ 400 mètres

au-dessus du niveau de la mer; telles que la ville de Foix (1), chef-lieu du département de l'Ariège, et plusieurs chefs-lieux d'arrondissemens communaux, comme Ceret et Prades dans le département des Pyrénées-Orientales; Saint-Girons (2) dans celui de l'Ariège; Saint-Gaudens dans celui de la Haute-Garonne; Bagnères et Argelés dans celui des Hautes-Pyrénées; Oléron et Mauléon dans celui des Basses-Pyrénées.

Tous ces chefs-lieux, dont la population varie depuis 2000 jusqu'à 5000 habitans, se trouvent à l'embouchure des vallées, et correspondent assez généralement aux parties de la chaîne les plus accessibles. Ce sont les lieux de communication où les montagnards et les habitans de la plaine font l'échange de leurs denrées et des produits de leur industrie.

Au-dessus de ces villes de première ligne, en remontant le cours des rivières, on trouve des bourgs et des villages, dont le nombre, l'étendue et la population décroissent progres-

---

(1) La rivière qui passe à Foix est à 374 mètres au-dessus du niveau de la mer. *Marquet-Victor.*

(2) La rivière de Saint-Girons est à 412 mètres au-dessus du niveau de la mer. *Marquet-Victor.*

sivement à mesure que ces lieux se rapprochent des hautes montagnes et des sources auxquelles elles donnent naissance.

Toutes les communes des Pyrénées françaises sont au nombre de 774 ; leur population totale, d'après des relevés très exacts, est de 390,791 habitans. Ce nombre, divisé par 800 lieues carrées, qui, ainsi que nous venons de le dire, forme la surface des Pyrénées françaises, donne 488 habitans par lieue carrée, ce qui est à peine la moitié de la population ordinaire que présente une lieue carrée dans le reste de l'Empire.

Mais il faut remarquer que la zone habitable des Pyrénées finit à moins de 1500 mètres au-dessus du niveau de la mer (1), et que la moitié de cette zone, occupée par les forêts, les pâturages, les lacs et les rochers arides, est sans habitations, de manière que la population ne s'étend guère que sur le tiers de

---

(1) Les villages les plus élevés des Pyrénées sont Barèges, qui est à 1290 mètres au-dessus du niveau de la mer; Gèdre à 1064; Gavarnie à 1444. La chapelle de Héas est à 1465 mètres. Les Andes sont habitées à une hauteur beaucoup plus considérable : la ville de Quito y est située à 3000 mètres, dans une belle et fertile vallée. — *Ramond.*

la surface des Pyrénées, c'est-à-dire sur environ 266 lieues carrées (530,000 hectares), qui renferment chacune 1469 habitans. Ainsi, quoique la masse des Pyrénées soit beaucoup moins peuplée que ne le sont les pays de plaine, leur partie habitable, qui consiste dans les vallées et le flanc des montagnes voisines, présente une population qui, proportion gardée, excède de près de moitié celle de l'intérieur de la France.

Il nous reste à comparer les parties montueuses et les pays de plaines et de coteaux qui les avoisinent.

Toutes ces contrées composent six départemens, qui présentent en total une étendue de 1765 lieues, et une population de 1,554,371 habitans.

Si l'on en distrait le sol des montagnes, qui est de 800 lieues, et leur population de . . . . 390,791 habitans,

Il reste pour les plaines et les coteaux de ces départemens une étendue de 965 lieues, et une population de . . . . . 1,163,580 habit.

Ce qui ne leur donne guère plus de 1200 individus par lieue carrée.

Il résulte de ces calculs, 1° que les montagnes et vallées de toute espèce n'occupent pas la moitié de la surface des six départemens; 2° qu'elles renferment environ le quart de la population totale de ces départemens; 3° que chaque lieue carrée de la partie de ces montagnes qui est habitée et cultivée se trouve avoir une population plus forte que chaque lieue carrée des pays de plaines et de coteaux qui l'avoisinent, la proportion étant comme six est à sept.

Maintenant si l'on compare la partie septentrionale de l'Espagne avec la partie méridionale de la France, on trouvera que les montagnes de la première ont moins de largeur transversale, et qu'elles présentent une population moins considérable par lieue carrée; que les quatre provinces qui sont en-deçà de l'Ebre ont plus du double d'étendue que les six départemens qui comprennent les Pyrénées françaises, tandis que leur population n'excède que d'un quart celle des mêmes départemens (1).

---

(1) On ne compte que 2,000,000 d'âmes dans la Catalogne, l'Aragon, la Navarre et la Biscaye.

§ II.

Divisions politiques.

Les montagnes méridionales appartiennent à l'Espagne, et celles du nord à la France. Des commissaires respectivement nommés en 1660 fixèrent les limites des deux empires sur la crête de ces montagnes; en sorte que la France possède toutes celles qu'arrosent les eaux dont la source est au nord ; et l'Espagne avec l'Andorre, toutes celles où les eaux coulent vers le midi.

Cette règle, qui déjà avait été observée par les Romains pour la séparation de l'Espagne d'avec les Gaules (1), n'est point sans exception. La vallée d'Aran (2), qu'un mariage réunit en 1192 au royaume d'Aragon, était res-

---

(1) J'ai lu dans un ancien Mémoire que Pompée, voulant laisser à la postérité des monumens des victoires qu'il avait remportées en Espagne, dont il était gouverneur, fit élever des autels et des trophées sur la chaîne des montagnes qui formaient la frontière de son gouvernement.

(2) *Voyez* ci-dessus, pag. 64, la note relative à cette vallée.

tée à l'Espagne, quoique cette vallée donne naissance au fleuve de la Garonne, qui fertilise les plaines du midi de la France; et il en est encore de même du mont Astens dans la vallée d'Aspe.

Les Pyrénées françaises ont leur centre dans le département des Hautes-Pyrénées, leurs parties orientales dans les départemens de la Haute-Garonne, de l'Ariège, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales, et leurs parties occidentales dans le département des Basses-Pyrénées.

Si on rapporte ces nouvelles divisions à celles qui existaient en 1789, on trouvera qu'elles correspondent, savoir, les parties montueuses du département des Hautes-Pyrénées, à la Bigorre et aux quatre vallées; celles de la Haute-Garonne et de l'Ariège, au Haut-Comminges, au Couzerans et au comté de Foix; celles de l'Aude et des Pyrénées-Orientales, à une partie du Languedoc et au Roussillon; et celles des Basses-Pyrénées, au Béarn et aux pays basques de Soule, Navarre et Labour.

Les départemens des Pyrénées-Orientales et de l'Aude sont compris dans la première série de l'Empire; ceux de la Haute-Garonne

et des Hautes-Pyrénées dans la deuxième; celui de l'Ariège dans la troisième, et celui des Basses-Pyrénées dans la cinquième.

Tous ces départemens font partie de la dixième division militaire, sauf celui des Basses-Pyrénées, qui est de la onzième.

Ils sont tous de la dixième cohorte de la légion d'honneur, excepté le département de l'Aude, qui est de la quatorzième.

Les départemens des Hautes et Basses-Pyrénées dépendent de la douzième conservation des forêts; ceux de la Haute-Garonne et de l'Ariège de la treizième, et ceux de l'Aude et des Pyrénées-Orientales de la quatorzième.

Les départemens des Pyrénées-Orientales et de l'Aude se trouvent dans le diocèse de Carcassonne, dans la sénatorerie et dans le ressort de la cour impériale de Montpellier; ceux de l'Ariège et de la Haute-Garonne, dans le diocèse, dans la sénatorerie et dans le ressort de la cour impériale de Toulouse; et ceux des Hautes et Basses-Pyrénées, dans le diocèse de Bayonne, dans la sénatorerie et dans le ressort de la cour impériale de Pau.

Quant au versant méridional, il s'étend dans la Catalogne, dans le pays neutre d'Andorre, l'Aragon et la Haute-Navarre : on pourrait y

ajouter la Biscaye, dont les montagnes semblent être une dépendance des Pyrénées, et dont nous aurons souvent occasion de parler.

Les trois premières provinces espagnoles ont pour capitales Barcelone sur les bords de la Méditerranée, Saragosse sur l'Ebre, et Pampelune sur l'Arga.

La Biscaye comprend quatre petites provinces, savoir : 1° la seigneurie de Biscaye, qui a pour capitale Bilbao ; 2° le Guipuscoa, à l'est, dont la capitale est Tolosa ; 3° l'Alva, au sud, capitale Vitoria ; 4° le district des quatre villes.

§ III.

Contribution foncière.

Nous avons dit plus haut que les parties des Pyrénées françaises qui se trouvent habitées et cultivées consistaient en 530,000 hectares, les autres parties n'étant que des forêts, des terrains incultes, des lacs et des roches arides. Ces dernières appartiennent assez généralement à l'État ; cependant les communes et les particuliers en possèdent, à titre de propriété, environ 200,000 hectares, qui, joints aux 530,000 ci-dessus, forment un total de 730,000 hectares,

sujets à la contribution foncière. Cette contribution, d'après les états qui m'en ont été fournis, s'élève en principal à 1,092,679 fr.; ce qui fait plus de 1 fr. 50 cent. pour chaque hectare.

Une telle cotisation paraît d'abord très forte, lorsqu'on la compare à celle de plusieurs départemens de l'intérieur, qui ne renferment ni terres vagues d'une certaine étendue, ni forêts de peu de valeur, ni lacs, ni rochers (1). Cependant il est assez généralement reconnu que les contributions sont très modérées dans les pays des montagnes.

Mais il faut observer que la contenance du fonds imposable, telle que nous venons de la donner, est calculée sur le plan horizontal, et qu'elle serait au moins double si elle était prise en suivant les sinuosités du terrain; c'est-à-dire si elle était mesurée par la méthode que les arpenteurs appellent de *développement*: alors la cotisation des Pyrénées serait réduite à moins d'un franc par hectare; et l'on comprendrait comment les propriétaires mêmes la trouvent proportionnée avec leurs revenus,

---

(1) Le département du Gers, voisin des Pyrénées, paye 2 fr. 55 cent. par hectare.

quoiqu'elle paraisse fort chère, lorsqu'on la compare aux contenances qui en sont l'objet.

Ceci présente peut-être la solution d'une question qui depuis long-temps est agitée parmi les économes ruraux. Elle consiste à savoir si un terrain incliné est plus productif qu'un terrain horizontal d'une étendue égale à la base du premier (1).

Plusieurs écrivains distingués, tels que J.-J. Rousseau (2), Duhamel (3), Chomel (4), André Fabroni (5) et Lachapelle (6) ont adopté la négative, et ont fondé leur opinion sur ce que les plantes s'élevant perpendiculairement à l'horizon, un terrain incliné ne peut pas en contenir plus que celui qui lui servirait de base.

Pline le Naturaliste (7), Bernardin-de-Saint-

---

(1) J'ai lu, dans une des séances de la Société d'Agriculture du département de la Seine, un Mémoire sur cette question; il se trouve analysé dans un des numéros du *Journal de Physique* de l'an IX.

(2) *Contrat social*, chap. 10, liv. 2.

(3) *Traité de la culture des terres*, chap. 8.

(4) *Dictionnaire économique.*

(5) *Mémoire couronné à l'Académie de Florence.*

(6) *Instructions de géométrie*, problème 89.

(7) Liv. 17, chap. 12.

Pierre (1) et Tellès d'Acosta (2) sont d'un avis opposé, et le seul qui me paraisse être d'accord avec la nature.

Il est vrai que l'on ne placera pas sur un plan incliné plus de solives que sur sa base. Mais il s'agit ici non de solives, mais de plantes munies de leurs touffes et de leurs racines, recevant de la terre et de l'atmosphère la nourriture nécessaire à leur développement.

Les arbres s'élèvent et grossissent d'autant plus que leurs racines sont plus fortes et plus volumineuses; et comme ces racines s'étendent dans la couche de terre végétale qui couvre le sol, et qu'elles s'inclinent ou se redressent, suivant les modifications extérieures de ce même sol, elles jouissent d'un plus grand volume de terre sur un plan incliné qu'elles ne le feraient sur sa base; ainsi, en supposant que ces deux terrains offrissent le même nombre d'arbres, ceux du premier obtiendraient de plus fortes dimensions et une valeur plus considérable, par cela seul que leurs racines auraient plus d'espace à parcourir.

La touffe d'un arbre est une partie non moins essentielle à la végétation, puisque c'est

(1) *Etudes de la nature*, tom. 1, études 5.

(2) *Instructions sur les bois de marine.*

par les feuilles dont elle est garnie que l'arbre profite des influences de l'atmosphère ; et la base de cette touffe, affectant constamment le parallélisme au plan d'où sort sa tige, il s'ensuit qu'elle s'étend beaucoup plus sur un terrain incliné que sur celui qui lui servirait de base.

Il est donc bien certain que si, de deux terrains de même qualité, l'un est incliné, l'autre horizontal, le premier pourra être garni d'un plus grand nombre d'arbres (1), et que si ce nombre est égal, les arbres du premier obtiendront une plus forte croissance que ceux du second (2).

---

(1) Pline, en parlant des plantations d'arbres, dit : *Jam per se colles minores quærunt intervalla.*

(2) « Les arbres sont mieux nourris sur les côtes « qu'ils ne le seraient dans une plaine à profondeur « de terre égale..... La tête des arbres qui croissent sur la pente d'une montagne ne forme jamais « une ombre aussi parfaite sur la terre que ceux qui « croissent dans une plaine..... Les arbres y croîtront plus vite, et y acquerront plus de vigueur, « et leur bois sera par conséquent d'une meilleure « qualité..... Les arbres y jouissent d'une plus « grande quantité d'air que dans les plaines ; ce qui « est essentiel à leur accroissement, et qui peut le plus « contribuer à les rendre de bonne qualité..... » (*Duhamel.*)

Ce que nous disons des arbres s'applique bien plus particulièrement aux plantes à tige penchée, courbée, rampante, sarmenteuse, tournée et entortillée; car on ne peut rien conclure à leur égard d'une perpendicularité qui n'existe pas dans leur port (1).

Il faut donc regarder comme constant qu'à circonstances égales, les pays montueux sont plus favorables que les terrains plats à la multiplication des productions de la terre, notamment des pâturages (2); et comme ils sont une

---

(1) Dans les Pyrénées on jette autant de semences sur un hectare d'un terrain incliné que sur pareille étendue de terre horizontale, et à égale contenance superficielle. Le prix de fauchage des prés est le même dans le fond des vallées et sur le flanc des montagnes.

(2) Cela paraîtra sans doute fort étonnant aux personnes qui compareront un coteau que les inondations auront dépouillé de sa terre végétale à une plaine voisine bien cultivée, bien amendée; mais en faisant cette comparaison, on ne serait pas mieux fondé à me contredire que je le serais moi-même à prétendre que les terrains inclinés produisent beaucoup plus que les terrains plats, parce qu'un seul are des riches coteaux qui avoisinent la Seine en vaut cent des plaines arides de la Champagne ou des landes de Bordeaux. Pour juger sainement en cette matière, il faut comparer un coteau aride, une montagne escarpée à une terre ma-

principale branche de revenu des montagnes, on ne doit pas s'étonner si, dans les Pyrénées, les propriétaires ne se plaignent point de la cote de leurs contributions, quoiqu'elles paraissent très fortes, lorsqu'on les compare à l'étendue de la surface horizontale sur laquelle ces montagnes sont assises.

---

récageuse, ou bien il faut mettre en parallèle un coteau riche de terre végétale, bien amendé, et préservé du ravage des eaux, à une plaine qui réunisse les mêmes avantages.

CHAPITRE II.

Origine des Peuples qui habitent les Pyrénées.

§ Ier.

Versant septentrional.

Lorsque Jules César divisa les Gaules en trois grandes parties, il comprit les Pyrénées orientales dans la Gaule narbonaise; celle du centre et du couchant dans une partie de l'Aquitaine (1); qui, sous Adrien, prit le nom de *Novempopulanie.*

Après la chute de l'Empire romain, les Goths s'emparèrent de l'Aquitaine, dont une partie

(1) Strabon, liv. 4, pag. 177, et Pomponius-Mela, liv. 3, ch. 2, pag. 148, assurent que l'Aquitaine était renfermée entre les Pyrénées, l'Océan et la Garonne. On est cependant autorisé à croire qu'elle s'étendait au-delà de ce fleuve, puisque le Comminges, *Convenæ*, et une partie du Couserans, *Consorani*, étaient du nombre des neuf peuples qui composaient la troisième Aquitaine.

fut comprise dans le royaume de Toulouse. Ils la possédèrent jusqu'en 448. A cette époque, Alaric ayant été défait dans les plaines de Vouglé, les armes victorieuses de Clovis soumirent l'Aquitaine à la domination française.

La monarchie, déchirée par les factions, tomba bientôt dans un état de faiblesse dont profitèrent de nouvelles hordes pour étendre leurs territoires. Les Vascons, peuple d'Espagne qui possédait tout le pays situé le long des Pyrénées, entre l'ancien comté d'Aragon et l'Océan, dépouillèrent Clotaire III de la Bigorre (1), du Béarn (2), de la Soule (3) et

---

(1) Tarbes, capitale de la Bigorre, était appelé par les Romains *Bigorre*, ou *Castrum Bigorrense.*

(2) Les Romains désignaient les peuples de cette province sous le nom de *Venami* ou *Venarni. Benearnum* leur capitale exista jusqu'au neuvième siècle. Les Normands, qui dévastaient alors la France, prirent cette ville, et la détruisirent si complettement, qu'il n'en resta aucun vestige. M. de Marca pense que Lescar a été bâti sur ses ruines; mais on n'est pas d'accord sur ce fait.

(3) Le vrai nom de cette province, d'après Frédégaire, était *Subola*, corrompu depuis en *Sola*. Pline fait mention d'un peuple des Pyrénées, qu'il nomme *Sibillates.*

de la Basse-Navarre; ils s'y fortifièrent avec le secours des Cantabres, leurs voisins, dont, suivant Oihenard (1), ils avaient les mœurs et le langage. Astrovalde, général français, les attaqua en 581; mais ses forces furent impuissantes contre un peuple aguerri, qui avait résisté aux efforts des Suèves, des Visigots espagnols et aquitains, et qui, joignant l'agilité à la valeur, pouvait, en se dispersant dans les montagnes, braver des armées formidables. Les Français, fatigués de combattre des ennemis qu'ils ne pouvaient joindre, se déterminèrent à finir cette guerre par un accommodement qui leur fut peu avantageux. Encouragés par ce succès, les Vascons firent une incursion dans le pays de Labour, et s'en emparèrent.

Thiéry et Théodebert, rois de France, plus heureux qu'Astrovalde, les battirent, et leur donnèrent Genialis pour chef ou duc. Le duché de Vasconie comprenait Pampelune, Acqs, Bayonne, Oléron (2), Beneharnum, Aire et

---

(1) *Notitia utriusque Vasconæ.*

(2) Appelé *Iluro* dans l'itinéraire d'Antonin. Les peuples que Ptolémée désigne sous le nom de *Cameni* habitaient *Oléron* et ses environs. Les Normands ruinèrent cette ville de fond en comble; mais Centulle, comte de Béarn, la rétablit en 1080.

sept autres villes. Les Vascons secouèrent bientôt un joug auquel ils avaient feint d'abord de se soumettre ; ils chassèrent Amant, second successeur de Genialis, qui fut ensuite rétabli par Charibert, roi de Toulouse, son gendre.

Dagobert, frère de ce dernier, ayant voulu s'emparer du royaume de Toulouse, héritage des enfans de Charibert, Amant, leur grand-père, arma, pour leur défense, les *Gascons* en 636. L'alarme fut générale : Français, Gaulois, Bourguignons, tout marcha contre l'ennemi commun (1). Les Vascons ne purent résister à ces forces réunies, devenues plus formidables par la diversion des Visigots espagnols, qui attaquèrent en même temps l'ancienne Vasconie. Dagobert fit néanmoins la paix avec les Vascons en 637, et rendit à ses neveux l'héritage de leurs pères.

Après la mort d'Amant, duc de Gascogne et d'Aquitaine, les habitans de la Novempopulanie et de la Vasconie ne formèrent plus qu'un même peuple. Cependant ceux-ci, ori-

---

(1) L'armée était commandée par Thadouin ; il avait sous ses ordres dix généraux ; savoir : Huit Francs, un Romain et un Bourguignon. *Histoire du Languedoc.*

ginaires d'Espagne, habitans des pays de Soule, Navarre et Labour, qu'ils avaient envahis, y conservaient leurs mœurs et leur langage, et étaient connus sous le nom de *Basques* (Bascos), tandis que les Aquitains étaient appelés *Gascons* (Gascos). Les uns et les autres continuèrent à être gouvernés par des ducs, qui ne purent les mettre à l'abri des entreprises des Maures. Ils luttèrent long-temps contre ces barbares, et ne secouèrent leur joug qu'en entretenant des intelligences avec la France.

Mais Waifre, duc des Gascons, fils du fameux Eudes, descendant de Clovis, se refusa en 752 à reconnaître Pepin, qui venait de reléguer dans un cloître le dernier des Mérovingiens. Ce fut alors que Loup, fils unique de Waifre, à la tête des Gascons, attaqua, pendant la nuit, l'armée française dans les défilés de Roncevaux. La confusion fut extrême; le courage et la valeur devinrent inutiles, et l'arrière-garde fut entièrement défaite. Roland et plusieurs seigneurs de l'armée de Charlemagne périrent dans cette journée. Waifre fut ensuite assassiné; Loup fut fait prisonnier, et la Gascogne fut réunie à la France en 768.

Peu de temps après, Charlemagne fonda le royaume d'Aquitaine en faveur de son troi-

sième fils. Les Normands y portèrent le fer et la flamme. Après leur expulsion, Charles-le-Chauve y établit des ducs temporaires, qui, sous les derniers rois de la seconde race, rendirent leur gouvernement héréditaire.

En 1039, Eudes, duc d'Aquitaine, descendant, par les femmes, des ducs de Gascogne, ajouta cette dernière province à ses États. Ces deux duchés furent réunis en 1070 à la Guyenne par Guillaume Geoffroy, duc de Guyenne. Éléonore sa fille les apporta en dot à Louis-le-Jeune, qui la répudia. Elle épousa ensuite Henri, duc d'Anjou, qui fut élu roi d'Angleterre. Cette alliance mit les Anglais en possession de l'Aquitaine pendant deux siècles et demi; mais après une longue suite de guerres, elle fut réunie à la France par Charles VII, en 1451.

Les comtés particuliers ne tardèrent pas à accroître l'étendue de la monarchie. Le pays de Soule, ancienne dépendance du duché de Guyenne, que les Anglais avaient envahi pendant la prison du roi Jean, et après le traité de Bretigny, se rendit à Charles VII. Les habitans des quatre vallées d'Aure, Neste, Barousse et Magnoac secouèrent le joug de la maison d'Armagnac, et se soumirent à

Louis XI, en 1475. Charles VIII, pour punir le comte de Comminges d'avoir donné de mauvais conseils au duc de Bretagne, s'empara, en 1485, de ce comté (1), sur lequel il avait déjà des droits acquis par la donation de la comtesse Marguerite, morte en 1443.

Le royaume de Navarre avait été usurpé en 1516, par Ferdinand, roi de Castille, et conservé malgré les efforts de Jean d'Albret, qui l'avait reçu en dot de Catherine d'Aragon. L'absence de Charles-Quint ayant excité des troubles en Espagne en 1521, Henri d'Albret en profita pour rentrer dans ses droits sur la Basse-Navarre. Jeanne d'Albret, fille unique de Henri, épousa Henri de Bourbon, qu'elle fit roi de Navarre. De ce mariage naquit Henri IV, qui, en 1607, réunit ce royaume à la couronne, ainsi que les comtés de Foix, de Béarn (2) et de Bigorre.

---

(1) Le comté de Comminges, habité par les *Convenæ*, comprenait le Couserans (*Consonari*), qui devint ensuite l'apanage d'un cadet de la maison de Comminges.

(2) Le Béarn, avant de faire partie des domaines de la maison d'Albret, avait été possédé par les familles de Gabardan et de Moncade. Marie, héritière du Béarn,

Telle est l'origine des peuples qui habitent les Pyrénées françaises, depuis l'Océan jusqu'au Couserans.

Quant à ceux qui les avoisinent jusqu'à la Méditerranée, ils étaient compris, comme nous l'avons dit plus haut, dans la Gaule narbonnaise. Les Romains appelaient *Sardônes*

épousa don Guillen Moncade, grand seigneur catalan. Elle prêta foi et hommage de la souveraineté de Béarn au roi d'Aragon. Les Béarnais, indignés, se révoltèrent, et élurent pour vicomte un grand seigneur de Bigorre. Après un an de règne il refusa en pleins états la confirmation des *fors* (lois et coutumes) du Béarn, les membres des États le massacrèrent. Un chevalier d'Auvergne lui succéda; les Etats le condamnèrent pour avoir imité son prédécesseur. Il fut tué par un écuyer sur le pont de Sarrante. La vicomtesse Marie avait eu, dans cet intervalle, deux enfans jumeaux. Les Etats envoyèrent, en 1173, deux prud'hommes pour demander un de ces enfans à leur mère, et le reconnaître pour leur seigneur. Les députés trouvèrent ces enfans endormis, l'un ayant les mains fermées, l'autre les ayant ouvertes. Ils préférèrent celui-ci, prenant sa contenance pour un signe de libéralité. (Ce dernier fait est rapporté dans les *Emblémes politiques de Saavreda Faxardo*, célèbre publiciste espagnol; et dans l'*Histoire de Béarn*, par *Marca*.)

ceux qui avaient pour capitale *Ruscino*. Cette ville, selon Marca (1), fut détruite par les Normands en 828. On croit que la tour de Castel-Rosello, à quelque distance de Perpignan, en est un reste.

Il paraît que, par la suite des temps, *Ruscino* a été corrompu en *Rossilio*, et a fait donner le nom de *Roussillon* à cette province qui comprend le Roussillon proprement dit, le haut et bas Vallespir (*Vallis Æsperia*), le Conflent, le Capsir (*Capcirii Pagus*) et la Cerdagne française (*Ceritania*).

L'Empire romain d'Occident étant devenu, dans les cinquième et sixième siècles, la proie des Barbares, le Roussillon fut occupé successivement par les Visigots ou Goths du Midi, les Alains, les Suèves et les Vandales, qui s'en emparèrent tour à tour, pour passer dans les Espagnes; mais les Visigots, ayant formé en Espagne une monarchie réglée, dont Tolède fut la capitale, le Roussillon et une partie de la Gaule narbonnaise furent soumis à cette nouvelle domination.

La monarchie des Visigots dura environ

---

(1) *Marca Hispanica*, lib. 3, cap. 28.

trois cents ans. En l'année 724, époque de sa destruction, Roderic, qui en fut le dernier roi, viola la fille du comte Julien. Ce comte, pour venger un tel affront, appela en Espagne les Maures ou Sarrasins, qui défirent et tuèrent Roderic dans un combat général, et se rendirent maîtres de tous ses États.

Le Roussillon passa donc sous le joug de ces nouveaux maîtres, qui pillèrent les églises, établirent le mahométisme dans tous les pays de leur domination, et y réduisirent les peuples dans une véritable servitude.

La tyrannie des Sarrasins ne subsista en Roussillon qu'environ quarante-cinq ans. Charles Martel les défit à Tours; Pepin, après avoir conquis Narbonne, en 759, les rejeta au-delà des Pyrénées, et Charlemagne au-delà de l'Ebre. Louis-le-Débonnaire son fils, du vivant même de l'empereur, prit Tortose, et resta paisible possesseur de toute la Catalogne.

Le Roussillon fit alors partie du royaume d'Aquitaine.

Charlemagne y établit des gouverneurs héréditaires avec titre de comtes, savoir : un dans le Roussillon, *comes Ruscinonensis*; un dans le Conflent, *comes Confluentinus*;

un dans le Vallespir, *comes Vallespiriensis*, et un autre dans la Cerdagne, *comes Ceretanus*. Ces comtes avaient sous eux des vicomtes, dont les titres étaient d'abord personnels, et furent ensuite attachés à des seigneuries. Les comtes avaient encore sous eux des lieutenans, appelés *vicarii*, viguiers. De là est venue la division des vigueries, qui subsistait encore en 1789, et qui correspondait à celle des anciens comtés, avec cette différence que le Roussillon et Vallespir furent réunis, pour ne faire qu'un comté et une viguerie.

Les comtes prêtaient foi et hommage à nos rois, à leur avènement, et ils administraient sous l'autorité des gouverneurs ou ducs de Septimanie.

Le treizième et dernier de ces comtes, nommé *Gérard*, n'eut point d'enfans. Il fit son testament en 1173, et laissa le comté de Roussillon à Alphonse II, roi d'Aragon.

Les rois d'Aragon possédèrent le comté de Roussillon sous la suprématie des rois de France jusqu'en 1258, que Jacques Ier, roi d'Aragon, le tira de cette dépendance, en cédant à Saint Louis des droits qu'il prétendait avoir sur une grande partie du Languedoc. En 1461,

le roi d'Aragon, Jean II ayant besoin de secours pour soumettre les Navarrois et les Catalans révoltés, le roi Louis XI s'engagea à lui fournir sept cents lances, à condition qu'il lui paierait deux mille écus d'or. Le roi d'Aragon lui donna en nantissement le Roussillon et la Cerdagne jusqu'au remboursement de la somme, avec la condition qu'à défaut de le payer dans l'espace de neuf ans, le roi de France conserverait la propriété des deux comtés. Ce délai étant expiré sans que le roi d'Aragon eût payé les deux mille écus d'or, Louis XI regarda cette province comme réunie à la France, et y établit un parlement.

Nous voyons les députés du Roussillon figurer aux États de Tours, en 1484, sous Charles VIII. Mais ce prince, entièrement occupé de la conquête du royaume de Naples, et voulant être en paix avec les souverains qui pouvaient contrarier son entreprise, céda, en 1493, le Roussillon et la Cerdagne à Ferdinand V, sans même exiger le paiement de la somme que lui devait son père Jean II.

Le Roussillon resta dès-lors uni à l'Aragon, dont il subit la destinée. Il devint, par le mariage de Ferdinand d'Aragon avec Isabelle de Castille, une portion de la monarchie

espagnole jusqu'à la conquête de cette province, commencée par Louis XIII en 1639, consommée par la prise de Perpignan, en 1642, et assurée à Louis XIV par le traité des Pyrénées, en 1659.

§ II.

Versant méridional.

Les Romains divisèrent l'Espagne en Hispanie propre, et en Hispanie citérieure ou Tarragonaise; celle-ci comprenait, entre autres, les peuples qui s'étendaient entre l'Ebre et les Pyrénées, savoir : à l'ouest les *Vascons*, voisins des Cantabres; au centre les *Ilergètes*, et à l'est les *Indigètes*.

La Navarre, l'Aragon et la Catalogne sont les contrées qu'habitaient ces trois peuples. Nous allons rappeler les évènemens politiques à la suite desquels elles sont devenues provinces espagnoles.

La Navarre, conquise sur les Visigots par Charlemagne, en 778, fit partie de l'Empire français jusqu'en 831. Pendant cet espace de temps elle était gouvernéepar des ducs, qui en usurpèrent la souveraineté. Garcie fut le premier qui prit le titre de roi, en 858. Vingt

princes s'étaient succédés sur le trône, lorsque Philippe-le-Bel, roi de France, épousa, en 1284, Jeanne Ire, reine de Navarre. De leur descendance naquit Éléonore, qui fut mariée en 1434 à Gaston IV, comte de Foix, et déclarée reine en 1479. Catherine, leur petite-fille, fit passer la couronne de Navarre dans la maison d'Albret, par son mariage avec Jean d'Albret, qui fut couronné en 1494. C'est sous le règne de ce prince, ainsi que nous l'avons déjà dit, que la Navarre fut envahie par Ferdinand, qui a transmis à ses successeurs, rois d'Aragon, la partie connue sous le nom de *Haute-Navarre.*

Les contrées de l'Aragon qui s'étendent des Pyrénées jusqu'à l'Ébre furent aussi conquises en 778 par Charlemagne, qui y établit un gouverneur. Sanche-le-Grand, roi de Navarre, s'empara de l'Aragon en l'an 1000 ; Ramire, son fils naturel, en fut le premier roi, en 1035, et eut pour successeur Sanche son fils, qui fit la conquête de la Navarre en 1076. Les deux royaumes restèrent réunis jusqu'à la mort d'Alphonse Ier *le Batailleur,* qui ne laissa pas de postérité. Ramire, son frère, lui succéda sur le trône d'Aragon, et Garcie V, son cousin, sur celui de Navarre. En 1152, Raymond Bérenger, comte de Barcelone, épousa Pétro-

nille, fille de Ramire, et reçut pour dot le royaume d'Aragon, auquel fut alors réuni le comté de Barcelone. Environ deux siècles après, Martin, étant mort sans enfans, eut pour successeur son neveu Ferdinand Ier, fils de Jean Ier, roi de Castille. Ferdinand II, son petit-fils, aussi roi de Castille, fut roi d'Aragon en 1479. Jeanne sa fille épousa Philippe d'Autriche en 1496. C'est par ce mariage que l'Espagne accrut les États de la maison d'Autriche. En 1500, Jeanne devint mère de Charles-Quint, sous le règne duquel l'Aragon ne fut plus qu'une province d'Espagne.

Les habitans de la Catalogne ont la même origine que ceux du Roussillon, dont nous avons parlé plus haut. Les principaux évènemens politiques que l'on remarque dans l'histoire de l'un de ces peuples sont communs à l'autre. En effet, la Catalogne, quoique séparée de la France par des bornes naturelles, était comprise, ainsi que le Roussillon, dans la Gaule narbonnaise. Ces deux provinces devinrent en même temps la proie des Goths, des Alains (1) et d'autres Barbares, qui en furent

---

(1) C'est, suivant M. Mentelle, ce qui fit appeler le pays *Cothaliana*. Il s'en est formé par corruption le

chassés par les Français en 759. Charlemagne y établit des gouverneurs, qui, en Roussillon, prirent le nom de *comtes*, et en Catalogne celui de *marquis*. Cependant le royaume d'Aquitaine ayant été divisé, la Catalogne fut appelée *Marche* (1) *d'Espagne ;* elle fut alors gouvernée par des comtes, qui usurpèrent les droits régaliens.

---

mot espagnol *Catalunna*, prononcé en français *Catalogne*.

(1) L'opinion commune est que le mot *marches* signifie *frontières*. On le fait dériver du tudesque *marken*. Mais, suivant Latour d'Auvergne, dans ses *Antiquités gauloises*, les marches, autrefois des marais, en tudesque *marschen*, auraient été des contrées abondantes en pâturages, où l'on pouvait élever et entretenir beaucoup de chevaux ; et elles auraient emprunté leur dénomination du celtique *marc'h* (Equus). De ce mot, suivant le même auteur, se sont aussi formés *marchecq*, *marc'heguer* (écuyer, homme de cheval), dont les Français ont formé le mot *marquis*.

En comparant ces deux étymologies du mot *marches*, on ne peut qu'adopter la première, au moins relativement à la Marche d'Espagne; car la Catalogne était véritablement un pays de frontières, et ce pays avait moins de pâturages propres à la nourriture des chevaux que le Roussillon.

Les deux comtés de Catalogne et de Roussillon passèrent sous la domination des rois d'Aragon : le premier en 1131, par le mariage du comte Raymond Bérenger avec Pétronille, fille de Ramire II, roi d'Aragon ; le second en 1137, en vertu du testament du comte Gérard, en faveur d'Alphonse II. Ces princes et leurs successeurs, rois d'Aragon, possédèrent les deux comtés jusque vers 1639. A cette époque Louis XIII commença la conquête du Roussillon, et l'année suivante la Catalogne se donna à la France ; mais en 1659 le traité des Pyrénées, en maintenant Louis XIV dans la possession du Roussillon, rendit la Catalogne au royaume d'Espagne.

CHAPITRE III.

Caractère des Habitans ; Mœurs ; Langage ; Costume.

Puisque l'air des montagnes est favorable à la santé des voyageurs (1), il produit sans doute les meilleurs effets sur les hommes qui le respirent dès le moment de leur naissance. Sous ce premier rapport, les montagnards doivent être plus forts et plus agiles que les habitans des plaines : ils le sont en effet; mais la nature de l'air n'est point la seule cause qui leur procure cet avantage : il en est une autre plus puissante dans le genre de vie auquel ils sont destinés. Obligés de vaincre des difficultés de tous genres pour pourvoir à leur subsistance, leurs efforts parviennent à peine à leur procurer le simple nécessaire. Leur position les rend donc laborieux et sobres ; et ces deux qualités, réunies chez des hommes qui respirent habituellement un air pur, portent leur constitution

---

(1) Voyez le chap. 4 de la première partie.

physique à un très haut degré de force et de souplesse. Telle fut celle des premiers peuples qui s'établirent dans les Pyrénées. Ils étaient, au rapport de Strabon, supérieurs à toutes les nations, lorsqu'il s'agissait d'activité et d'un coup de main, et ils ne se faisaient pas moins remarquer par leurs mœurs : elles sont toujours simples chez un peuple qui joint la sobriété à l'amour du travail.

Les habitans actuels des Pyrénées sont assez généralement ce que furent leurs ancêtres sous ces rapports. Les circonstances locales ont été de nature à ne point altérer sensiblement les qualités dont nous venons de parler. Les races dégénèrent par les mélanges, et la corruption des mœurs d'un peuple est sur-tout l'effet de ses communications avec d'autres peuples, ou des changemens qu'éprouve sa législation. Or, les principales peuplades qui s'établirent dans les Pyrénées après la chute de l'Empire romain, ont été peu exposées à ces vicissitudes. D'un côté, les familles s'y sont généralement maintenues sans mélange, parce que personne n'a été tenté de partager leur sort. Les hommes n'abandonnent leur pays natal que pour chercher ailleurs des ressources qu'il leur refuse, ou tenter les chances de la fortune ; et l'habi-

tant des plaines ne renonce point à une vie aisée pour aller braver les frimas dans les montagnes voisines, et s'y livrer à des travaux pénibles qui ne peuvent l'enrichir. D'un autre côté, la position des Pyrénées rend toute communication difficile : elles aboutissent à l'Océan et à la Méditerranée vers l'ouest et l'est. Une chaîne de rochers, inaccessibles pendant une partie de l'année, sépare le versant français du versant espagnol ; et les montagnards se procurent, dans les villes bâties à l'ouverture même des vallées, toutes les choses de première nécessité qui leur manquent, et les seules qu'ils désirent. Enfin ils forment un peuple isolé, qui, placé sur la frontière de deux grands empires, a toujours été gouverné avec ménagement ; ses anciens souverains se sont permis peu d'innovations dans le régime auquel ce peuple s'était lui-même soumis. Les *fors* (1) ou coutumes étaient encore, au moment de la révolution, le seul Code de lois qu'il connût ; et chaque contrée avait conservé ses États, où les principaux citoyens administraient les revenus

---

(1) Ce mot *fors* correspond à celui de *fueros* en espagnol, qui signifie *droits, priviléges.*

publics, et procédaient à la répartition des subsides. Tout a donc concouru au maintien des races montagnardes et à la conservation de leurs mœurs.

Les peuples des Pyrénées sont en général braves, généreux, hospitaliers, et, par-dessus tout, attachés au sol qui les a vus naître. Ils n'ont point oublié jusqu'à quel point leurs ancêtres s'honorèrent, lorsque, les armes à la main, ils envahirent les contrées où ils s'établirent, et lorsqu'à différentes époques ils repoussèrent les efforts dirigés par les Barbares contre leur liberté. Les rochers qu'habitent les montagnards leur rappellent sans cesse les actions les plus glorieuses, et de tels souvenirs, qui sont rarement sans effet sur les nations même les plus corrompues, occupent d'une manière puissante les races qu'un sang étranger n'a point abâtardies, et qui ont conservé leurs mœurs primitives.

Les habitans des Pyrénées sont trop près de la nature pour ne pas fixer leurs regards vers son auteur; ils ont trop de besoins pour ne pas craindre et révérer le grand Être qui dispose de tout. Ils sont généralement religieux et très attachés à leurs prêtres. Les hommes, séparés des femmes dans les églises, partagent avec elles

l'air du recueillement et de la dévotion. La croyance ne les rend pas seulement exacts à remplir les devoirs ordinaires de la religion ; ils mettent une très grande importance aux pélerinages (1), et n'hésitent pas de faire plusieurs fois l'année de longs voyages pour se trouver aux fêtes patronales. Mais les vérités chrétiennes ne suffisent pas à leur imagination active : elle crée des prodiges, se nourrit d'illusions, et les traditions les plus fabuleuses sont d'une

---

(1) Le plus singulier de ces pélerinages est celui que l'on fait à la *Font Sancto* (la Fontaine-Sainte), située sur une montagne qui avoisine la vallée de Saurat, dans le département de l'Ariège. Depuis un temps immémorial elle attire une multitude de croyans de l'un et de l'autre sexe qui viennent y chercher la guérison des maladies considérées comme incurables. Ils gravissent, pendant les plus fortes chaleurs, cette montagne à pic, arrivent sur son sommet couverts de sueur, et se plongent dans les eaux glaciales de la piscine. Quelques uns se contentent d'y tremper leur chemise, qu'ils remettent de suite sur leur corps. La transpiration étant aussi subitement arrêtée, on pense bien qu'il en résulte plus de fluxions de poitrine que de guérisons. Mais la triste expérience qui en est faite chaque année ne diminue ni la force de la superstition, ni le nombre des pélerins.

grande autorité dans les montagnes. On y raconte, par exemple, que trois chèvres sauvages, suivies de leurs chevreaux, venaient chaque jour nourrir de leur lait les trois maçons qui bâtirent la chapelle de Héas. Roland, voulant franchir le Marboré, fit, d'un coup de son épée, la brèche qui a conservé son nom; et l'empreinte des pieds du cheval qu'il montait, restée sur la roche, atteste encore le fait. La montagne de Tau renferme une cloche que le diable, possesseur de tous les métaux, fait quelquefois sonner pendant la nuit de Noël. Les fées habitaient l'intérieur du pic de Bergons, et transformaient dans un instant en fil le plus fin le lin que l'on déposait à l'entrée de leur grotte. Les habitans de Lescun, village de la vallée d'Aspe, voient d'un œil inquiet tout étranger qui va au pic d'Anie, parce qu'un diable solitaire, qui a son jardin au sommet de ce pic, s'irrite des visites indiscrètes, et se venge en suscitant des tempêtes.

De pareilles fables trouvent rarement des incrédules chez un peuple dont l'imagination est active, et qui aime les choses extraordinaires. Nos montagnards recherchent tout ce qui porte le caractère de la singularité; ils ne craignent ni la perte du temps, ni la fa-

tigue, ni les dangers pour gravir les lieux les plus escarpés, et y jouir d'un point de vue intéressant; tandis que l'habitant des Alpes, content de sa position, s'éloigne rarement de ses foyers, et ne s'occupe que des objets qui l'entourent.

Si tous les habitans des Pyrénées partagent les qualités dont nous avons parlé, ils diffèrent néanmoins entre eux par des nuances qui sont faciles à saisir. Rappelons-nous que le sang du Cantabre indompté coule avec toute sa pureté dans les veines des montagnards de l'ouest; qu'il est mélangé avec celui du Visigoth dans le reste de la chaîne; qu'à l'extrémité orientale celui-ci a reçu une forte dose du sang espagnol; et attendons-nous à retrouver, dans les caractères et les mœurs, les mêmes différences qui existent dans les origines.

Pour procéder avec ordre, mettons en première ligne les Basques (1) français, que l'on divise en Labourdins, Bas-Navarrois et Souletins. Leurs ancêtres, descendans des Ibériens, arrêtèrent les Romains dans le cours de

---

(1) Pline l'ancien donne aux Basques le nom de *Vaccées*, et Strabon celui de *Vascons*.

leurs conquêtes (1), résistèrent aux Suèves et aux Visigoths, opposèrent des armes victorieuses à celles de Clovis et de ses enfans, et rendirent vaines toutes les attaques que dirigèrent contre eux les Sarrasins. Généreux autant que braves, ils ne se bornèrent pas à défendre leur pays et à en étendre les limites, ils servirent Viriathus, les Numantins, Sertorius (2) et Pompée (3), et furent toujours

---

(1) C'est ce que nous apprend Horace par ces vers :

Septimi Gades aditure mecum, et
Cantabrum indoctum juga ferre nostra.

(2) Antonius Morales nous a conservé une inscription qui prouve l'amour et le respect que les Vascons, dont Calahorra était la capitale, avaient pour Sertorius :

DIIS MANIBUS
Q. SERTORII
ME BEBRICIUS CALAGURRITANUS
DEVOVI.
ARBITRATUS
RELLIGIONEM ESSE
EO SUBLATO
QUI OMNIA
CUM DIIS IMMORTALIBUS
COMMUNIA HABEBAT
ME INCOLUMEM
RETINERE ANIMAM.
VALE, VIATOR QUI HÆC LEGIS,
ET MEO DISCE EXEMPLO
FIDEM SERVARE.
IPSA FIDES
ETIAM MORTUIS PLACET
CORPORE HUMANO EXULIS.

(3) Il est bon de remarquer que Pompée avait été

favorables à quiconque se présenta comme victime de l'oppression, ou armé pour la cause de la liberté.

C'est l'amour de cette liberté qui attacha constamment les Basques au séjour des montagnes, où la nature offre tant de moyens de défense et tant de facilités pour rendre vaines les poursuites d'un ennemi puissant. Ce peuple, pasteur et guerrier, évita avec soin tout ce qui pouvait apporter quelque changement dans sa manière d'être. A l'attention de ne point se mêler avec d'autres peuples (1) il joignit celle

---

un des généraux employés par Sylla à la poursuite de Sertorius, et qu'après la mort de celui-ci, Pompée, ayant attaqué Calahorra, capitale des Vascons, les assiégés, au rapport de Valère-Maxime et de Juvenal, mangèrent leurs femmes et leurs enfans, et s'entretuèrent pour ne point subir le joug des Romains.

Membra aliena fame lacerabant : esse paratæ et sua..... JUVEN. Sat. 15.

(1) De temps immémorial il existe dans les pays basques des familles étrangères, dont les individus sont connus, les uns sous le nom de *Cascarots*, les autres sous celui d'*Agots*.

Les Cascarots ou Bohémiens sont réputés vagabonds,

de ne permettre aucune innovation dans son langage, dans son culte et dans ses coutumes. C'est ainsi qu'il a conservé, d'âge en âge, la pureté de son sang et la simplicité de ses mœurs.

Les Basques de nos jours sont, comme les anciens Cantabres, d'une stature imposante, d'une agilité et d'une adresse extraordinaires. Ils ont en partage l'amour du travail et les vertus dont il est la source. S'il leur arrive quelquefois de violer la propriété d'autrui,

---

et ont été mis de tout temps sous une surveillance particulière de la police.

Les *Agots* ou *Cagots* sont domiciliés; ils ne diffèrent des Basques d'ancienne origine ni sous le rapport du physique, ni sous celui des mœurs. On ne les connait que par la tradition, qui indique que telle ou telle famille est *agote*, et que tel ou tel individu lui appartient. Les Agots passent pour être descendans des Goths. Ils vivaient autrefois dans un tel état d'abjection, qu'on ne leur permettait point de dépasser le péristile des églises. Quoique le temps ait beaucoup adouci le préjugé qui les poursuivait, il est encore très rare, dans les campagnes, que l'on contracte des alliances avec eux. Il n'en est plus de même dans les villes; les Agots sont confondus avec les autres citoyens, et l'on ne s'occupe plus d'eux.

c'est lorsqu'ils se trouvent dans une absolue nécessité : alors, trop fiers pour mendier, ils se décident à voler; et il est bon de remarquer que les Basques, à l'exemple des anciens Spartiates, ne méprisent le voleur que lorsqu'il est maladroit (1). Braves et entreprenans jusqu'à la témérité, s'ils prennent les armes, ils ne redoutent ni la fatigue ni les dangers. Ils défendraient leurs foyers jusqu'à la dernière goutte de leur sang; mais ils répugnent, ainsi que la plupart des autres habitans des Pyrénées, à suivre les armées dans les contrées dont ils ne connaissent point la langue, et où la leur n'est point entendue.

La langue basque n'a rien de commun avec

---

(1) Il paraît qu'autrefois il en était de même dans les pays voisins des Basques. Le courage inquiet et la turbulence naturelle des habitans des vallées d'Ossau et d'Aspe avaient engagé le vicomte de Béarn à leur accorder des priviléges particuliers, entre autres celui de pouvoir *picorer* ou piller dans les plaines sans être tenus à aucune restitution, s'ils pouvaient arriver avec leur *roberie* ou vol dans les dépendances des vallées.

celle d'aucune nation (1), si ce n'est que tous les noms appellatifs, comme dans la langue hébraïque, expriment quelques qualités des objets auxquels ils ont rapport. Elle est antérieure à tous les établissemens faits en Espagne par les nations étrangères; on la croit même plus ancienne que les langues grecque et latine. Elle ne présente guère de différence chez les Basques français, et chez ceux de

---

(1) On verra par les mots suivans combien la langue basque est différente de celle des peuples voisins.

Mots *Français.*	*Espagnols.*	*Gascons.*	*Basques.*
Un.....	Uno.....	Un.....	Bat.
Deux.....	Dos	Dus	Bi.
Trois.....	Tres	Très	Hiru.
Quatre....	Quatro...	Couatré...	Lau.
Cinq.....	Cinco.....	Cinq.....	Borz.
Six.....	Seys.	Siès.....	Sei.
Sept	Siete.....	Set.....	Zaspi.
Huit.....	Ocho	Ouait.....	Zorzi.
Neuf.....	Nueve....	Naou.....	Beteratzi.
Dix.....	Diez.....	Dex.....	Hamar.

la Biscaye et de la Navarre espagnole, que dans la prononciation de certains mots. Le costume des premiers consiste en un berret bleu, une veste rouge fort courte, un gilet, des culottes et des bas blancs, des jarretières lâches de couleur tranchante, des souliers fort ouverts, ou des *spartilles* (1), et un mouchoir de soie négligemment attaché au cou : il règne une grande propreté dans tous ces ajustemens.

Le costume des femmes n'a de remarquable que la coiffure : c'est un fichu qui semble noué sans précaution autour de la tête; mais la couleur de ce tissu et la manière de le placer sont toujours de nature à favoriser la figure de ces vives montagnardes.

Les Béarnois sont presque habillés de la même manière que les Basques; les femmes portent un capulet qui couvre la tête et des-

(1) La spartille est une espèce de sandale qui consiste en une semelle de cordes et une empeigne de forte toile. On l'assujettit à la jambe à la manière de l'ancien cothurne. Les Espagnols emploient pour cette chaussure les tiges du sparte (*Spartum lignæum*. Lin.), d'où dérive le nom de *spartille*. Les Français la composent avec le chanvre.

cend jusqu'à la moitié de la taille. Ce capulet, de couleur écarlate, relève la fraîcheur de leur teint, et forme un agréable contraste avec la coiffure, qui est toujours d'un blanc éclatant.

Ces deux peuples, quoique contigus, ont d'ailleurs peu de ressemblance. Le Béarnais, forcé par les neiges de mener ses troupeaux dans les pays de plaine, y polit ses mœurs et perd de sa rudesse naturelle. Devenu fin, dissimulé et envieux, il conserve néanmoins sa fierté et cet amour de l'indépendance qui arma ses ancêtres contre les lieutenans de César. Le Béarnais est irrascible et vindicatif autant que spirituel; mais la crainte de la flétrissure et de la perte de ses biens le fait recourir aux moyens judiciaires pour satisfaire ses ressentimens. Il en est de même des autres peuples des Pyrénées, depuis le Béarn jusqu'à la Méditerranée. Tous sont plus ou moins processifs, et l'on ne voit nulle part autant d'hommes de lois que dans les villes de la Bigorre, du Comminges, du Couserans, du comté de Foix et du Roussillon, qui sont bâties le long de cette chaîne de montagnes.

Les habitans de ces divers pays conservent, comme nous l'avons déjà dit, les qualités phy-

siques et les habitudes que détermine la nature des lieux ; mais, dès le commencement de la monarchie, ils présentaient, notamment dans le Comminges, un mélange confus d'Aquitains, de Visigoths et de Gascons, dont les mœurs, après avoir perdu tout caractère primitif, se sont encore altérées à mesure que l'exploitation des mines et les eaux minérales ont attiré dans ces contrées un grand nombre d'étrangers.

Le caractère de l'idiome gascon est en général le même que celui des autres idiomes du midi de la France. Tous prennent leur source dans le roman qui dérivait du latin. C'est pourquoi l'espagnol et l'italien, qui en dérivent aussi, ont beaucoup de mots communs avec le gascon.

On remarque de même, dans l'idiome gascon, plusieurs mots qui se retrouvent dans les langues du Nord. Cette connexion vient sans doute du séjour que les Visigoths firent autrefois dans la Novempopulanie, et des communications que la Guyenne, la Gascogne et la Bigorre eurent avec les Anglais dans les temps où ils possédèrent ces provinces.

Quoi qu'il en soit, le gascon a une certaine richesse que l'on ne trouve pas toujours dans

la langue française. Ses tours de phrases et ses expressions sont plus propres à peindre les passions douces qu'à exprimer les mouvemens violens de l'âme. Beaucoup de diphtongues entrent dans la composition des mots, dont la plupart se terminent par des voyelles. Il y a peu d'expressions propres à rendre des idées obscènes ou à former des imprécations. Les proverbes familiers du peuple ont presque toujours rapport à l'économie domestique ou à l'agriculture.

Le gascon a divers dialectes, qui different entre eux, et par la nature de certains mots, et par la manière de les prononcer. Ces différences sont assez sensibles pour que les habitans du Béarn et de la Bigorre entendent difficilement le langage des contrées environnantes.

C'est ainsi que ceux qui lisent les chansons pastorales de Despourrins (1) comprennent à peine les poésies de Louis Baron (2) et celles

---

(1) On trouve plusieurs de ces chansons béarnaises, avec leur traduction en français, dans l'*Annuaire statistique du département des Hautes-Pyrénées*, par P. Laboulinière.

(2) Né dans l'Astarac, pays voisin de la Bigorre.

de Dastros (1), plus difficilement encore les riches productions du prince des Troubadours languedociens (2).

Les costumes usités dans les Pyrénées centrales ont éprouvé les mêmes variations que le langage ; l'ancien habillement des hommes ne se retrouve plus que dans quelques parties des hautes montagnes. Il consistait en de larges caleçons, plissés depuis la ceinture jusqu'au genou ; une camisole de laine blanche, engagée sous le caleçon; une veste brune fort courte, et par-dessus une ample tunique, recouverte elle-même d'un manteau de forme antique. Les habits présentent maintenant, dans chaque contrée, des différences plus ou moins sensibles; mais ils sont généralement de laine dans toutes les saisons. Des vêtemens légers seraient d'un usage dangereux pour des hommes exposés aux rigueurs des longs hivers et aux variations de l'atmosphère, et dont les maladies les plus ordinaires sont occasionnées par le défaut de transpiration.

---

(1) Né à Saint-Clar de Lomagne, dans le dix-septième siècle.

(2) Pierre Goudolin, contemporain de Dastros, mort à Toulouse en 1649.

Il nous reste à parler des Pyrénées orientales, comprises dans l'ancien Roussillon. Cette province ayant été, pendant trois siècles, sous la domination d'Alphonse et de ses successeurs, les habitans ont mêlé leur sang avec celui des Aragonais, et les rapports qu'ils ont eus avec la Catalogne leur ont fait partager les goûts des habitans de cette province. Ils ont la même fierté et la même rudesse que les Espagnols leurs voisins, sans avoir la même industrie; c'est ainsi qu'ils ont aussi la bravoure des Français de l'intérieur, sans partager leur urbanité.

Leur langage est le catalan, qui est un dérivé de cette ancienne langue lémozine, romane ou provençale qu'on parlait dans le midi de la France et dans tout le nord de l'Espagne. En Catalogne, il est un peu mêlé d'espagnol, et en Roussillon il a adopté quelques locutions françaises. L'accent est aussi différent; mais dans les parties méridionales du Rousillon, on prononce le catalan comme dans les cantons espagnols qu'elles avoisinent.

Un bonnet rouge, une camisole courte, rouge ou brune, sous laquelle est un gilet blanc, des souliers de cordes qu'on appelle *Espardegnes*, quelquefois lacés en forme de

brodequins, composent en général le costume du paysan roussillonnais.

Les femmes roussillonnaises se font remarquer par la vivacité de leur physionomie; les béarnaises par leur fraîcheur; les basquaises par leurs belles proportions et la régularité de leurs traits; tandis que dans la plupart des hautes montagnes, les femmes, exposées à une température plus rigoureuse, ont en général des formes communes, et quelquefois dégradées, et un teint bruni par l'ardeur du soleil.

Les montagnards espagnols, vivant sous un climat plus tempéré, sont plus robustes que les Français leurs voisins; leur pyhsionomie est plus ouverte, leur traits sont plus prononcés. Superstitieux, fiers et jaloux de leurs priviléges comme les habitans de l'intérieur de la péninsule, ils different néanmoins de ceux-ci, en ce qu'ils sont plus laborieux, moins vindicatifs et moins ennemis des étrangers. Nous verrons dans la suite que l'aridité du sol et la proximité des mers ont appelé l'industrie, le commerce et l'économie aux deux extrémités de l'isthme, tandis que la culture d'un sol heureux fournit à tous les besoins des habitans du centre. C'est à ces deux circonstances que

les Catalans et les Biscaïens doivent leur sobriété, leur activité et leur sagesse; les Aragonais et les Navarrois, leur insouciance et leur amour pour la vie sédentaire. L'aisance dans laquelle vivent ces deux derniers peuples fixe toute leur ambition, et les rend généreux et hospitaliers, quoiqu'on les accuse de dissimulation et même de perfidie; tandis que ceux qui vivent sur les bords des deux mers se distinguent par leur bonne foi et leur franchise.

Le bonnet rouge des Catalans, le grand chapeau de feutre à forme plate des Aragonais, le chapeau rond des Navarrois, le bonnet pointu et la chaussure de cuir non tanné des Biscaïens, sont ce qu'il y a de plus remarquable dans les costumes actuels. Les femmes, chez les deux derniers de ces peuples, prennent un soin extrême de leur chaussure, et enveloppent leurs cheveux dans un retz; dans les contrées occidentales, on distingue les mères de famille par le fichu basque, et les filles par l'art avec lequel elles tressent leurs cheveux. Les unes et les autres partagent avec les hommes les travaux les plus pénibles.

Quant à l'idiome, nous avons déjà parlé de celui des Catalans, des Navarrois et des Bis-

caïens ; les habitans de la ville d'Aragon parlent la langue des Castillans sans partager la douceur de leur accent. Cette langue se mêle à la catalane dans les campagnes, notamment dans celles de l'est, dont les jargons sont très variés.

CHAPITRE IV.

Goîtreux ; Crétins.

Nous avons vu que les Pyrénées étaient en général peuplées d'hommes sains et robustes ; mais il y a, à cet égard, quelques exceptions frappantes : les vallées basses ne sont pas aussi favorables à l'économie animale que celles qui ont une certaine élévation. On ne s'en étonnera pas si l'on se rappelle ce que nous avons dit dans la première partie de cet ouvrage relativement à la nature de l'atmosphère ; mais ce qui est fort remarquable, c'est la différence que présente une même vallée dans les qualités de l'air que l'on y respire. Il est telles vallées dans l'étendue desquelles on jouit de tous les avantages de la salubrité, notamment à l'endroit où elles s'élargissent vers les plaines, tandis qu'elles n'offrent qu'un séjour nuisible à la santé dans une partie plus élevée, si elle forme un bassin humide, disposé de manière à être privé des grands courans d'air. L'on sait que tous les pays humides occasionnent

des affections endémiques, dont les symptômes varient suivant les lieux. Celles qui règnent dans les vallées que nous venons de désigner ont un caractère particulier; elles se manifestent le plus ordinairement par des tumeurs à la gorge, connues sous le nom de *goîtres* (1); et l'on appelle *goîtreux* les individus qui en sont atteints. Les Alpes et les montagnes de l'Auvergne présentent les mêmes effets que les Pyrénées. Il y a des goîtreux dans le Valais, dans le val d'Aoste, dans la Maurienne; il y en a dans les environs de Clermont comme dans les vallées de Barèges, de Comminges, d'Aran, dans les quatre vallées et dans quelques parties du Béarn. On en trouve aussi à l'ouest de la France, dans les

---

(1) M. Foderé, dans son *Traité du Goître et du Crétinisme*, pose en fait, p. 60, que « le goître est une « maladie particulière aux habitans des bas-fonds des « vallées qui sont aux pieds des diverses grandes mon- « tagnes qui divisent les contrées de l'Europe, et qui « sont particulièrement exposés aux vents du sud et « de l'ouest ». J'observe à ce sujet que les goîtreux des Pyrénées se rencontrent rarement dans les vallées exposées aux vents du sud; il n'en existe qu'un petit nombre dans le versant méridional de ces montagnes,

contrées humides voisines de l'Océan qui présentent des dispositions locales semblables à celles dont nous venons de parler.

Tous les observateurs conviennent que ces maladies sont l'effet du relâchement de la fibre; mais on n'est pas d'accord sur la cause immédiate de ce relâchement. Les uns l'ont attribuée à la crudité des eaux produites par la fonte des neiges; d'autres aux parties séléniteuses qu'elles tiennent en suspension; d'autres à la mauvaise qualité des alimens solides. Un simple coup d'œil jeté sur les lieux où se forment les goîtres fait connaître combien ces conjectures sont peu fondées : les goîtreux boivent les mêmes eaux et ont le même genre de nourriture que leurs voisins, soit que ceux-ci résident sur le flanc des montagnes plus rapproché des glaciers et des neiges permanentes, soit que leurs habitations se trouvent dans des situations inférieures.

Ces considérations ont porté M. Foderé à penser que le relâchement qui produit le goître était le fruit de l'humidité. Ce savant a bien prévu l'objection qui lui serait faite lorsque l'on considérerait que les Italiens qui cultivent les rizières, et les habitans de différens terrains marécageux de l'Europe, ne sont point goî-

treux. Mais sa réponse à cette objection ne peut être satisfaisante : car, si l'humidité était la cause du goître, il faudrait que ce mal existât dans toutes les contrées qui sont autant ou plus humides que les vallées habitées par les goîtreux ; et si la plupart de ces contrées en sont exemptes, l'humidité n'est pas la seule cause du goître. On pourra dire à cela que les pays humides des plaines sont ordinairement marécageux, et que la fermentation putride qui s'y établit produit ordinairement des fièvres rémittentes et intermittentes malignes. Mais les Pyrénées espagnoles ne sont pas plus marécageuses que les Pyrénées françaises ; elles présentent, comme celles-ci, dans les vallées, des bassins où l'air ne circule pas librement, et où une plus grande chaleur doit concentrer plus d'humidité. Le goître devrait donc être plus commun sur le versant méridional que sur le nôtre, tandis qu'il y est peu connu.

Il faut donc convenir que l'humidité n'est pas la cause unique du goître.

Les goîtreux seraient-ils, comme l'ont pensé d'autres observateurs, les restes d'un peuple vaincu, dispersé, partout persécuté et assujéti aux plus durs travaux ? nous ne le croyons pas non plus. L'histoire ne nous apprend pas

que , chez aucune nation , l'esclavage le plus affreux ait occasionné la maladie dont il est question. Les mauvais traitemens , sans doute, détruisent la santé ; mais les infirmités qu'ils occasionnent varient suivant les localités, le tempérament des individus, les travaux auxquels ils sont asservis, les privations qui leur sont imposées, enfin suivant le genre de misère dans lequel ils sont plongés ; tandis que le goître est un mal unique dans son genre, qui ne règne que dans les pays malsains, qui n'a de variable que les degrés de sa violence, qui présente les mêmes symptômes sur les bords des Gaves et dans certaines dunes de l'Océan.

Nous ne pouvons donc adopter aucune des opinions émises jusqu'à présent sur la cause du relâchement qui occasionne le goître ; mais comparons les faits que nous avons cités dans ce qui précède, peut-être nous conduiront-ils à avoir des idées justes sur une question depuis si long-temps agitée ?

Puisque le goître est l'effet du relâchement de la fibre ; puisque l'humidité dispose le corps à ce relâchement, et que l'on ne rencontre les goîtreux que dans les lieux chauds et humides, on ne peut s'empêcher de regarder

l'humidité, combinée avec la chaleur, comme une des causes du mal.

Mais comme les contrées chaudes et humides n'occasionnent pas toutes le goître à leurs habitans, il y a des circonstances particulières aux localités qui déterminent cette maladie.

Nous avons dit qu'il ne fallait les chercher ni dans la qualité des eaux, ni dans celle des alimens; examinons si elles ne se trouveraient pas dans les variations de la température.

Il faut d'abord se rappeler que le goître n'exerce ses ravages ni sur la cime des montagnes habitées, ni dans les vallées voisines des plaines, et qu'il se trouve seulement dans les vallées d'une élévation médiocre et tellement encaissées, que l'atmosphère y est dans une stagnation habituelle.

Les personnes qui ont voyagé dans les Pyrénées savent que lorsque ces sortes d'entonnoirs reçoivent les rayons du soleil, la chaleur y est beaucoup plus insupportable que celle qui règne sur les montagnes voisines et à l'entrée des vallées; et cela est ainsi, parce que les couches de l'atmosphère sont moins chaudes sur les montagnes, à raison de leur élévation, et qu'à l'entrée des vallées la

température est adoucie par les courans d'air ; tandis que la chaleur directe, jointe à la chaleur réfléchie par les rochers, se trouve concentrée dans les lieux dont nous parlons : ainsi les bassins, qui sont le foyer du goître, sont exposés pendant les jours d'été à une plus forte chaleur que les autres contrées du voisinage, quel que soit le degré de leur élévation.

Les nuits y sont, au contraire, beaucoup plus froides ; car ces lieux aquatiques sont plus long-temps privés des rayons du soleil que les montagnes voisines, et l'élévation les rend plus froids que les parties inférieures de la vallée dont ils dépendent.

Les goîtreux vivent donc dans des bassins élevés dont l'atmosphère est chaude, humide et stagnante, et ils passent, chaque vingt-quatre heures de l'été, d'une chaleur suffocante à un froid glacial (1). Tout le monde sait com-

---

(1) Pour être bien fixé sur ces faits, dont tout annonce la réalité, il faudrait observer pendant des saisons entières et noter les variations de l'échelle thermométrique et celles de l'hygromètre à différentes époques du jour et de la nuit dans les gorges où habitent les goîtreux, et faire des observations corres-

bien ces passages brusques d'une température à l'autre sont nuisibles à l'économie animale, notamment aux organes de la voix et de la respiration, et aux parties qui les environnent; ils sont cause du relâchement du tissu de la glande thyroïde et de l'affaissement de ses conduits muqueux. Ces effets doivent être d'autant plus sensibles aux hommes dont nous parlons, qu'ils ont la fibre relâchée par l'humidité dans laquelle ils vivent ; et il est tellement vrai que les alternatives du chaud et du froid concourent à la formation et à l'augmentation du goître, que pendant l'hiver, où ces alternatives sont moins remarquables, les tumeurs des goîtreux perdent beaucoup de leur volume, et qu'il en est même qui disparaissent entièrement.

Ceci nous explique pourquoi il n'y a presque pas de goîtreux sur le versant espagnol. On y rencontre bien des lieux humides, très chauds pendant le jour, et en tout semblables à ceux dont nous venons de parler; mais les nuits y sont moins froides, parce que ce versant ren-

---

pondantes, tant dans les parties supérieures de leurs vallées que dans celles où elles débouchent dans les plaines où l'on ne trouve pas de goitres.

ferme moins de glaciers et de neiges permanentes, et que son climat est constamment tempéré par le vent du sud.

En nous résumant, nous dirons que l'humidité, combinée avec la chaleur dans les vallées qui sont à l'abri des courants d'air, dispose les habitans aux maladies qui dérivent du relâchement de la fibre, et que la succession journalière du grand chaud au grand froid, qui se fait sentir pendant des saisons entières, étant plus particulièrement préjudiciable aux parties qui avoisinent les organes de la voix et de la respiration, c'est ce changement brusque de température qui est la cause immédiate des tumeurs indolentes qui ont leur siége dans la glande thyroïde, c'est-à-dire des goîtres.

Les tempéramens faibles sont partout plus sujets aux goîtres que les tempéramens robustes. Les femmes et les adolescens en sont plus communément attaqués que les hommes. Mais cette maladie a cela de commun avec toutes les maladies endémiques, que c'est dans la classe indigente du peuple qu'elle fait les plus terribles ravages. Les gens aisés en sont rarement affectés, parce que la propreté, le soin de changer souvent de linge et de varier les vêtemens suivant les degrés de la température, diminuent

les effets du contact de l'air. D'ailleurs, les alimens substantiels et les boissons spiritueuses prises avec modération conservent à la fibre la force que l'humidité tend à lui enlever.

Les goîtres durent être fort communs dans les Pyrénées et dans les Alpes lorsque les premières peuplades s'y furent établies : la terre sans culture et les vastes forêts répandaient dans l'atmosphère une humidité qui était augmentée par la présence d'une multitude de lacs dont les digues n'avaient point encore été renversées par les torrens, ou que les avalanches n'avaient point comblés. Le mal dut faire de grands progrès dans ces contrées, alors sauvages, où la vigne n'était point cultivée, et où les habitans ne vivaient que des plus grossiers alimens. Mais à mesure que la population augmenta, les cultures s'étendirent, les forêts furent exploitées, les eaux furent dirigées, enfin, les habitans connurent l'aisance, et le mal diminua. Les goîtres n'affligèrent plus sans doute que les familles indigentes réfugiées dans les lieux les plus malsains ; et cette conjecture paraît d'autant plus fondée, que les goîtreux des vallées dont j'ai parlé sont encore sans propriété, et presque tous bûcherons ou charpentiers.

Le goitre est quelquefois simple et ne produit qu'une seule tumeur; mais souvent il se ramifie et acquiert un tel volume que le malade fléchit sous son poids; chez quelques individus le relâchement de la fibre ne produit aucune protubérence extérieure; mais, dans tous les cas, à mesure que le mal augmente, les chairs deviennent molles et livides, les traits de la figure se décomposent, les membres s'engourdissent, la voix s'altère, et le cerveau s'affaiblit au point que le malade tombe dans l'imbécillité.

Un tel état de misère rendit toujours les goîtreux à charge à la société; on évita dans tous les temps de s'allier avec eux. Un sang vicié fut transmis de père en fils (1), et ne

---

(1) « Si le goître n'est qu'accidentel et qu'il n'y ait « qu'un des parens affecté, les enfans ne naissent pas « goîtreux.

« Ils naissent, au contraire, goîtreux, si, de père en « fils, un goîtreux a épousé une goîtreuse pendant « deux générations, et dans un pays où le goître est « endémique : la troisième génération, l'enfant qui « nait est non seulement goîtreux, mais il est encore « crétin.

« Un père malsain, rachitique, à demi-crétin,

put se mélanger qu'avec un sang aussi vicié. Ainsi se formèrent ces races de crétins (1), que l'on appelle aussi dans les Alpes et les Pyrénées *caffos*, en Auvergne *marons*, et c'est, n'en doutons pas, à des circonstances à peu près semblables que les *cacous* ou *caqueux* de la Bretagne et les *colibets* de l'Aunis et de la Rochelle doivent leur origine. Ces circonstances donnèrent naissance aux maladies des premiers habitans, qui furent fixées par la misère dans certaines familles dont on voit encore les rejetons.

Il n'est aucune précaution que l'on n'ait prise anciennement pour empêcher que ce mal n'étendit ses ravages. Les crétins avaient une place séparée dans les églises; ils y entraient par une porte particulière, et avaient un bénitier uniquement destiné à leurs usages; de telles mesures se multiplièrent au point

---

« marié à une goîtreuse, produit des enfans goîtreux « à la première génération ». *Foderé*, pag. 69.

(1) Le mot *crétin* vient de *chrétien*, bon *chrétien*, *chrétien* par excellence, titre qu'on donne à ces idiots, parce que, dit-on, ils sont incapables de commettre aucun péché. (*Foderé.*)

qu'en 1460 les états de Béarn voulaient qu'il fût défendu aux crétins de marcher pieds nus dans les rues. Cependant le goître n'est point une maladie contagieuse; elle n'attaque point les étrangers qui viennent s'établir dans les lieux qui en sont le foyer; mais leurs enfans y sont sujets comme ceux des indigènes (1), tant il est vrai que c'est une maladie endémique.

La superstition en a jugé autrement; tantôt elle a regardé les crétins comme des malheureux poursuivis par la vengeance divine, indignes de confiance (2) et repoussés par la religion (3); tantôt, rendant justice à leur résignation, à leur douceur, elle les a considérés comme des élus du Seigneur auxquels était attachée la prospérité des familles (4). Mais

---

(1) *Voyage dans les Alpes*, tom. 4, pag. 294.

(2) D'après l'ancien *for* de Béarn, il fallait la déposition de sept crétins pour valoir un témoignage. (*Ramond.*)

(3) Le parlement de Rennes fut obligé d'intervenir pour leur faire accorder la sépulture. (*Ramond.*)

(4) « On leur donne encore le nom de *bienheureux*, « et, après leur mort, on conserve avec vénération « leurs béquilles et leurs vêtemens ». (*Foderé.*)

la compassion qu'ils ont pu exciter a toujours été sans effet. Je n'ai lu nulle part que dans aucun temps les gouvernemens aient jeté sur eux un regard paternel. Les philosophes ont raisonné sur leur origine sans s'occuper des moyens de les soulager. Les observateurs de la nature n'ont accordé qu'une pitié stérile à ceux de ses enfans qu'elle a si cruellement traités. Il est cependant facile de réparer ses torts, et elle en offre elle-même les moyens : les goîtreux sont restés dans les lieux qui produisent le germe de leurs infirmités, où ce germe s'est développé, et où il se renouvelle sans cesse (1); ils y habitent encore ces cabanes enfoncées et infectes que leurs ancêtres leur laissèrent pour héritage, tandis que la nature les appelle sur les coteaux et dans les plaines voisines, où elle leur offre une atmosphère bienfaisante (2); c'est à l'humanité à

---

(1) « C'est dans les bas-fonds, dans des bassins particuliers que se trouvent les goîtreux ». *Annuaire statistique du département des Hautes-Pyrénées*, par *M. Laboulinière*, page 179.

(2) « On ne voit des crétins ni dans les hautes vallées, « ni dans les plaines ouvertes de toutes parts..... Je « puis assurer que, dans tous mes voyages, je n'ai pas

seconder le vœu de la nature; c'est à elle à procurer à ces infortunés des habitations saines, une nourriture convenable, et des secours de tout genre (1).

Ce serait une grande et belle institution qu'une société de bienfaisance occupée, au pied des montagnes, de rechercher quelle est la vraie nature du crétinisme, quels sont les moyens de prévenir cette cruelle maladie, et les remèdes qui lui conviennent. Cette société se procurerait la topographie des lieux qui en sont infectés, le recensement des familles qui les habitent, l'histoire des évènemens qui leur sont relatifs, l'état des dépenses qui seraient nécessaires pour l'amélioration de leur sort. La charité chrétienne s'empresserait, n'en

---

« vu un seul village sujet à cette maladie à une hau-
« teur de 600 toises au-dessus de la mer ». *De Saussure, Voyage dans les Alpes*, tom. 4, pag. 205 et 206.

(1) « L'augmentation de l'aisance est une cause
« sensible de la diminution dans ce fléau, et l'assai-
« nissement opéré dans certaines communes a consi-
« dérablement diminué le nombre des individus qui
« en sont atteints, ainsi que l'intensité du mal ». *Annuaire statistique du département des Hautes-Pyrénées*, pag. 183.

doutons pas, de concourir au succès d'une pareille entreprise. De nombreux souscripteurs ne manqueraient pas de se présenter, et leur liste serait annuellement grossie par les étrangers qui fréquentent les eaux minérales.

On ne parviendrait d'abord qu'à sécher les larmes des malheureux crétins, et à diminuer la masse de leurs infirmités ; mais leurs enfans devraient ensuite à cette institution bienfaisante la fin de leur misère, un sang régénéré et l'avantage d'être comptés parmi les hommes (1).

Puisse ma faible voix se faire entendre jusqu'au pied du trône ! Puisse le héros qui l'occupe, pour l'honneur de l'humanité, se rappeler que dans ses vastes États il existe des familles vouées au malheur, les seules qui n'aient point encore profité de ses bienfaits !

---

(1) Il y a encore d'anciennes églises dans le voisinage des Pyrénées, où l'on remarque une porte qui était autrefois à l'usage des Crétins. Cependant on ne voit plus de goitres dans les communes où se trouvent ces églises. Il résulte évidemment de ce fait que le mal a disparu à mesure que les malades se sont éloignés de son foyer, et que leur genre de vie s'est amélioré.

TROISIÈME PARTIE.

ÉCONOMIE RURALE

ET

FORESTIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Agriculture.

A mesure que les météores exercèrent leur influence sur la surface des Pyrénées, elle se revêtit d'une couche de terre dont la végétation s'empara. Les débris des premières plantes augmentèrent successivement l'épaisseur de cette couche, et la rendirent plus productive. Bientôt après les arbrisseaux y enfoncèrent leurs racines, et protégèrent, contre l'intem-

périe des saisons, les semences forestières transportées par les vents ou déposées par les oiseaux. C'est ainsi que la nature para d'un manteau de verdure et couronna de forêts toutes les montagnes, à l'exception des pics et des sommets les plus élevés, où règne un hiver éternel. Mais les hommes n'ont point respecté le travail de la nature; ils ne se sont point contentés de labourer le fond des vallées, qu'elle avait destiné à produire leur nourriture: après avoir porté la charrue sur les prairies qui tapissaient les pentes voisines, ils ont encore étendu les guérets sur les pâturages supérieurs, et détruit les forêts pour remplacer les pâturages. Il en résulte que la surface des Pyrénées françaises, dans leur état actuel, présente les divisions suivantes :

Montagnes servant de pâturages.	$\frac{2}{6}$
Rochers dépouillés de terre végétale...	$\frac{1}{6}$
Prairies et terres labourables.	$\frac{2}{6}$
Bois et forêts	$\frac{1}{6}$
	$\frac{6}{6}$

§ Ier.

Pâturages et rochers dépouillés de terre végétale.

Dans les ouvrages qui ont rapport à l'agriculture, on ne parle ordinairement des terres

vagues qu'après avoir entretenu le lecteur des champs cultivés ; et les terrains incultes y sont presque toujours présentés comme des témoins de la négligence du cultivateur, auquel on indique les moyens de les fertiliser. Il doit en être ici autrement, parce que non seulement les pâturages sont une des principales sources de richesse des Pyrénées, mais encore parce que le gazon qui tapisse ces montagnes a été formé par la nature pour leur conservation. Les racines des différentes espèces de *gramen* forment, par leur entrelacement, une sorte de tissu dont les intervalles sont remplis par la terre végétale. C'est une croûte spongieuse qui s'imbibe des eaux pluviales, et les transmet aux sources qui forment les ruisseaux. Cette croûte, ainsi resserrée par l'humidité, ne se laisse pas entamer par les eaux surabondantes des orages et de la fonte des neiges ; elles glissent sur sa surface, d'où elles enlèvent seulement les débris des végétaux et les cadavres des insectes ; et ces eaux limoneuses vont fertiliser les plaines. Ainsi, partout où l'on a respecté le travail de la nature, elle donne à l'habitant des montagnes les moyens de nourrir de nombreux troupeaux, en même temps qu'elle féconde les prairies et les terres du cultivateur des vallées.

Lorsqu'au contraire l'homme a porté une main imprudente sur l'œuvre du Créateur, lorsqu'une cupidité mal entendue a déchiré le flanc des montagnes pour substituer le froment au gramen, la terre, nouvellement remuée sur une pente rapide, est bientôt entraînée par les eaux ; le rocher qu'elle protégeait reste nu ; dès-lors il est exposé à toute l'action des météores ; il s'exfolie dans le passage du chaud au froid, et du sec à l'humide ; il se partage par l'effet de la gelée ; il est miné par la fonte des neiges, et précipité par les avalanches. A la place d'un riche pâturage il reste un sol aride et ruiné, dont s'éloigne le berger, et que le laboureur inconsidéré n'envisage jamais sans un vif regret de ses peines perdues. Cependant les terres de la vallée ne sont plus fécondées par les eaux grasses qui descendaient doucement de la montagne ; elles sont, au contraire, submergées par les torrens impétueux, et encombrées par une immense quantité de terres inertes, de gravier et de cailloux ; et le propriétaire de ces terrains est puni à son tour d'une faute à laquelle il n'a pas eu de part.

Ces effets désastreux, qui se montrent fré-

quemment dans les Pyrénées, sont plus frappans encore si le berger, dont on a diminué les anciens pâturages, a voulu y remédier en détruisant la forêt voisine. Elle défendait, contre les premiers rayons du soleil, les neiges accumulées pendant l'hiver, et leur fonte insensible alimentait successivement les ruisseaux, les rivières et les fleuves; tandis que le sol, dépouillé d'arbres, livre maintenant aux premières chaleurs la masse glacée dont il est couvert : sa fonte subite occasionne au printemps d'affreuses avalanches qui désolent les monts et les vallées, et enlèvent aux saisons suivantes les ressources que la nature avait réservées pour tempérer la chaleur, favoriser les arrosemens et la navigation.

Ce que j'avance ici n'est que trop constaté par les faits. Partout on rencontre des montagnes d'une pente médiocre qui sont entièrement dégarnies de terre et de végétaux, tandis que d'autres montagnes plus escarpées fournissent aux troupeaux une nourriture abondante. Celles-ci, éloignées des habitations, n'ont point excité la cupidité des laboureurs, tandis que celles-là conservent encore sur le tuf les traces anciennes de la charrue. Lors-

qu'à la proximité des villages on aperçoit un terrain d'une pente douce devenu nul pour la végétation, on peut assurer, sans crainte de se tromper, qu'il a été autrefois labouré, ou que les bois qui le dominaient ont été détruits. Enfin plusieurs rivières, autrefois flottables ou navigables, n'ont manqué d'eau dans la belle saison qu'à mesure que les montagnes qui environnent leurs sources ont été dépouillées de leurs pâturages et de leurs forêts.

C'est principalement dans les montagnes de l'est et dans celles du centre, que se sont fait sentir de tels désastres. Les états et le parlement du Languedoc en furent effrayés. Dès l'année 1756 ils avaient obtenu une déclaration du roi, qui défendait les extirpations sur le penchant des montagnes, à peine d'amende et de rétablissement des lieux; et lorsque, dix ans après, le gouvernement encouragea les défrichemens par la fameuse déclaration du 13 août 1766, les magistrats du Languedoc firent renouveler les défenses portées par celles de 1756; et le conseil souverain du Roussillon, guidé par le même esprit, rendit, en 1779, un arrêt qui renfermait de pareilles dispositions.

Mais le mal avait déjà fait de longs ravages lorsqu'on voulut en arrêter le cours; et le

remede devint sans effet dans les temps malheureux où les lois les plus sages cessèrent d'être respectées. On défricha partout, et les montagnes dépendant du domaine de l'État et celles qui appartenaient aux communes. Cette manie, qui a duré autant que l'anarchie, a diminué d'un tiers l'étendue des pâturages pour former des guérets, déjà entraînés en grande partie au fond des mers, et dont le reste éprouvera bientôt le même sort.

Cependant nos pâturages sont immenses, puisque nous les évaluons au tiers de la contenance totale des montagnes. Ils s'étendent jusqu'à la crête qui sépare les deux versans, où ils occasionnent des rixes fréquentes entre les bergers français et les bergers espagnols; dans les lieux moins élevés il se trouve des pâturages si précieux que l'on y fauche l'herbe avant d'y introduire les bestiaux. Tels sont ceux qui tapissent la montagne du Coumélie.

Mais les pâturages qui environnent les habitations ayant été détruits, les troupeaux ne trouvent plus de nourriture que loin du bercail, sur des montagnes qui, pendant six mois de l'année, sont couvertes de neige.

Les mêmes inconvéniens ne se sont point fait sentir au-delà de nos frontières, parce que

la population y est moins nombreuse, et que les individus sont moins entreprenans. D'ailleurs, le fussent-ils davantage, ils perdraient leurs peines à mettre en culture tout terrain qui, dans leurs montagnes brûlantes, ne serait point susceptible d'être amendé par les irrigations.

§ II.

Prairies et terres labourables.

Prairies. — Les pâturages ne sont une source abondante de richesse qu'autant que les prairies se trouvent avec ces terrains dans un tel rapport, qu'elles puissent nourrir, pendant l'hiver et une partie du printemps, les bestiaux qui, dans les autres saisons, ont brouté l'herbe des montagnes. Tout système qui tend à rompre cet équilibre est nécessairement vicieux. C'est pourtant celui qui est le plus généralement adopté dans les Pyrénées, ainsi que nous aurons bientôt occasion de l'exposer. Les prairies y sont d'une très petite étendue (1), et c'est à leur insuffisance que doivent

(1) Il y a quelques cantons où les prairies seraient suffisantes ; mais il se trouve des propriétaires qui

être attribués tous les vices de l'agriculture et la misère des cultivateurs.

Il faut distinguer dans les Pyrénées deux sortes de prés : ceux qui tapissent le fond des vallées, que l'on appelle naturels, et ceux qui s'étendent sur la croupe des montagnes, auxquels on donne le nom de champêtres.

Les prés naturels sont presque tous arrosés par l'eau des rivières ou des ruisseaux voisins. une ou deux pelles de bois, qu'on lève et qu'on baisse à volonté dans un châssis à coulisse, introduisent cette eau dans des canaux larges d'un mètre, et profonds de deux ou trois décimètres. Ces canaux se divisent en rigoles, qui, à leur tour, se ramifient sur toutes les parties les plus élevées de la prairie; le superflu des eaux qui l'ont ainsi arrosée est reçu dans les fossés de clôture, et va rejoindre le lit du ruisseau ou de la rivière.

Ces canaux, ces rigoles et ces fossés sont soigneusement curés au commencement du printemps, pour donner un libre cours aux

---

calculent assez mal pour vendre le foin lorsqu'il est à un haut prix. Ils sacrifient ainsi à une petite jouissance du moment les bénéfices considérables que leur donnerait un bétail nombreux et bien nourri.

eaux qu'ils doivent recevoir; et le sédiment qu'on en retire est un excellent engrais. Dans quelques cantons on interrompt l'irrigation pour répandre du fumier sur les prés, et lorsqu'il est dissous par les pluies, on remet l'eau dans les canaux.

Les prés naturels ainsi arrosés et amendés donnent près de 500 myriagrammes (100 quintaux) de foin par hectare. Après cette première récolte on recommence l'arrosage pour faire croître le regain, dont le produit est d'environ 50 à 60 quintaux; et dans certaines parties des Pyrénées, on fait une troisième récolte, quelquefois même une quatrième, après avoir employé les mêmes moyens d'amendement.

Les rivières des Pyrénées, dans leurs débordemens ordinaires, ne déposent point, comme celles des Alpes, un limon malfaisant qui dégrade et rend stériles les prairies et les guérets. Au contraire, rien n'est plus favorable à la végétation que les inondations du printemps, lorsqu'elles sont modérées. J'ai vu dans la Bigorre des terrains qui avaient été dépouillés de terre végétale, et qui ne présentaient plus que des cailloux roulés. L'année suivante, l'Adour, venant à grossir, y laissait un dépôt presqu'imperceptible, sur lequel on voyait

naître bientôt après un pré de la plus éclatante verdure. Les habitans du pays attribuent ce phénomène aux particules salines et sulfureuses que charrient les eaux du fleuve; et M. Ramond trouve la cause de l'effet contraire, qui se remarque au pied des Alpes, dans la nature des schistes qui abondent dans ces montagnes.

Venons maintenant aux prés champêtres. Ce sont les eaux des sources et des torrens qui fournissent à leur irrigation. Ces eaux sont plus ou moins favorables à la végétation, suivant leur origine et les matières qu'elles charrient. Les unes, découlant des glaciers, refroidiraient le sol sur lequel elles seraient conduites; les autres, fournies par la fonte des neiges, entraînent dans leurs cours les débris des plantes et des animaux; on les fait circuler avec adresse sur le sommet des prés champêtres, d'où elles se répandent en nappes légères sur toute la surface des coteaux.

Tous les prés champêtres ne reçoivent pas cet engrais naturel; il en est que l'on ne rend productifs qu'en y apportant, dans des hottes ou des paniers, du fumier, qui y est ensuite éparpillé à la main. La plupart de ces prés cependant pourraient être arrosés si le berger des Pyrénées avait la même intelligence que

celui des Alpes. « Il ne perd pas le moindre « filet d'eau. Non seulement il en débarrasse « les chemins en la rassemblant dans des « canaux, mais il sait la porter dans des lieux « où le berger des Pyrénées n'a jamais ima- « giné qu'elle puisse parvenir. Tel rocher dont « la surface ne se couvrirait jamais que d'un « maigre pâturage, souvent même inacces- « sible au bétail, s'enrichit de belles prairies. « Au défaut des eaux locales que la nature « ne lui a point accordées, on voit de longs « tuyaux de sapins suspendus le long des « escarpemens qui l'avoisinent, au moyen de « crochets de fer, ou de fiches de bois enfon- « cées dans les interstices des rochers, y porter « les ruisseaux des monts voisins, et devenir « eux-mêmes le sentier de celui qui cultive « cette terre isolée » (1).

Revenons aux Pyrénéés. Outre les prés dont nous avons parlé, il en est qui, par leur situation, ne sont susceptibles d'aucun amendement. L'industrie humaine ne peut y faire remonter l'eau des sources, et ils sont trop élevés pour que l'on puisse y porter le fumier.

---

(1) Ramond.

C'est là qu'est le foin le plus substantiel. Celui des prés engraissés par le fumier est plus léger et moins nourrissant, et celui des prairies arrosées est le plus abondant, mais le moindre de tous en qualités.

La coupe de ces foins se fait à des époques différentes, selon les expositions et suivant qu'au printemps les bestiaux ont été retirés plus tôt ou plus tard des prairies; et ces différences sont si sensibles, que quelquefois on fait dans le fond d'une vallée la récolte du regain en même temps que la coupe du foin occupe le propriétaire des hautes montagnes.

Le foin des prairies basses se transporte avec des charrettes dans les granges attenantes aux habitations; celui des coteaux éloignés est porté à dos d'homme dans les granges construites à proximité des prairies, et à côté des cabanes occupées toute l'année par les bergers. Enfin celui que l'on recueille dans des lieux tellement escarpés que les faucheurs sont obligés de s'y attacher avec des cordes, est rassemblé en grosses bottes, précipité du haut des rochers, et ensuite porté au lieu destiné à recevoir la provision.

Terres labourables.-- Dans les pays mon-

tueux qui ne produisent de grains que pour nourrir les habitans pendant quelques mois de l'année, chacun emploie tous ses moyens pour posséder un petit champ, et assurer ainsi une partie de la subsistance de sa famille. Aussi, lorsque dans les Pyrénées quelque héritage est à vendre, il se présente vingt acquéreurs dont la concurrence rend, pour ainsi dire, le vendeur maître d'en fixer le prix; et il n'est pas rare de voir un hectare de bonne terre se vendre jusqu'à 3 et 4000 francs. C'est ainsi que la plupart des domaines y rapportent à peine deux et demi pour cent du capital. Les terres labourables ayant une telle valeur, il n'est pas étonnant que les montagnards cherchent à en étendre les limites par tous les moyens possibles. L'indigent dégazonne un lopin de pâturage communal ou impérial, sur lequel il répand quelques semences; l'année suivante il étend sa petite conquête, et finit par se former un héritage. Nul ne s'y oppose, parce que les voisins ont, ainsi que lui, reculé les limites de leurs domaines, et que souvent les personnes revêtues de l'autorité locale en ont elles-mêmes donné l'exemple. C'est de cette manière que les guérets se sont successivement élevés, dans plusieurs parties des Pyrénées, jus-

que sur le sommet des montagnes élevées à près de 1300 toises au-dessus du niveau de la mer. Une telle licence a sans doute été favorable à l'intérêt particulier pendant un certain temps, car elle a donné quelque chose à celui qui n'avait rien, et a augmenté les possessions de l'ancien propriétaire. Je dis pendant un certain temps, parce que les terres nouvellement remuées ont été entraînées par les eaux, et qu'elles n'ont été retenues ni par des murs, ni par des haies vives, ni par aucune plantation. On ne fait pas de telles dépenses sur des terrains usurpés, dont on craint chaque jour d'être dépossédé. Ces terrains ne tardent donc pas a être abandonnés; ou les possesseurs, à l'exemple des Chinois, sont obligés d'y reporter la terre extraite des bas fonds; dans ce cas, la nature leur vend bien chèrement les frêles récoltes qui sont l'objet de si pénibles travaux.

Considérons maintenant cette manie des défrichemens dans ses rapports avec l'intérêt général. Un terrain incliné garni d'herbe destinée au pâturage présente une surface dont toutes les parties sont aussi précieuses à ce genre de végétation que serait le sol qui lui sert de base. Supposons ce terrain incliné de

60 degrés, enlevons par la pensée le tapis de verdure dont il est recouvert, il suffira pour garnir deux surfaces horizontales dont chacune serait égale à sa base (1). Il nourrira donc le double des moutons que cette base pourrait en nourrir. Mais si ce terrain incliné, après avoir été labouré, est ensemencé de graines céréales, chaque épis étant porté sur une tige qui approche de la perpendiculaire, l'avantage résultant de la pente du sol devient beaucoup moins sensible, et il est certain que ce sol ne donnera pas une récolte qui, comparée avec celle d'une terre horizontale, soit dans la même proportion que l'étendue de l'une et l'autre surfaces.

Il y a donc, sous ce premier rapport, perte dans les produits, chaque fois que l'on con-

---

(1) « Il faut de même supprimer les conséquences « que l'on a tirées, et qu'on a posées comme des prin- « cipes de jurisprudence, pour le partage des terres, « dans les livres vantés de mathématiques, tels que « celui-ci : *qu'il ne croît pas plus de bois ni plus « d'herbe sur la pente d'une montagne qu'il n'en croît « sur sa base.* Il n'y a pas de bûcherons ni de faneurs « qui ne démontrent le contraire par l'expérience ». (Bernardin de Saint-Pierre, *Etudes de la nature*, tom. 1^er^, étude 5.)

vertit en terre labourable un terrain incliné servant de pâturage.

C'est en prairies qu'il eût convenu de convertir ces pâturages rapprochés des habitations, à l'exemple des heureux habitans des vallées de Campan, d'Argelez et de la plupart des pays basques. C'est par l'effet de cette sage spéculation rurale que les montagnes de ces contrées ont conservé leur jeunesse et leur fraîcheur, tandis que celles du pays de Sault, des environs de Prades, de Carcanières et tant d'autres dont l'énumération serait trop longue, ne présentent plus, dans leur décrépitude, que des rochers stériles.

La vue d'un tel spectacle ne décourage point les habitans des montagnes; leur esprit entreprenant les détourne encore chaque jour des douceurs de la vie pastorale, et leur fait gravir les montagnes les plus escarpées pour aller cultiver, entre quelques rochers, les petits lopins de terre qui paraissent susceptibles de donner quelques productions. Voyez ce malheureux conduire à pas lents son triste attelage jusqu'au voisinage du rocher qui menace le ciel; deux heures ne suffisent pas pour y parvenir; il lui faudra deux autres heures pour retourner à son habitation. Son voisin, plus

hardi encore, s'élève jusque près de la région des neiges, et va cultiver à la bêche cette langue de terre que les bestiaux ne pourraient aborder. Il est suivi de sa femme et de ses enfans, courbés sous une hotte ou un panier rempli de fumier. Sans cet amendement le travail de la terre serait sans fruit; tant de sueurs, tant de fatigues aboutiront à une chétive récolte dont les grains doubleront à peine la semence. Et combien de fois se reproduira-t-elle sur cette terre mobile qu'entraîneront les premières avalanches?

Nous avons maintenant à parcourir les pentes douces qui flanquent la base des montagnes et les terrains fertiles qui forment le fond des vallées. L'industrieux laboureur y serait heureux si la destruction des pâturages voisins ne lui eût enlevé les moyens de se procurer des engrais suffisans. Toutefois ses travaux sont bien dirigés, ses soins bien entendus. Il a peu de terre, mais il la laboure parfaitement, et la laisse rarement reposer. Suivons-le dans le cours de ses travaux champêtres. Il cultive l'héritage de ses pères, et comme il ne craint point d'en être dépossédé, il a la précaution d'en fixer les limites, et de le séparer des propriétés voisines: dans la vallée, par

des fossés qui servent aussi à l'écoulement des eaux; sur les coteaux et les basses montagnes, par des haies vives, ou des murs en pierre sèche qui préviennent le ravage des eaux. C'est sur-tout dans les campagnes de l'arrondissement de Saint-Gaudens, et notamment dans les vallées de Salech et d'Arbas, que j'ai vu ces sages mesures portées à un grand degré de perfection.

Réfugié pendant l'hiver dans une étroite maison qui renferme à peine les meubles les plus indispensables, le laboureur s'y occupe du soin du bétail, et fait lui-même les outils aratoires qu'il doit employer pendant la saison des travaux; il profite de tous les instans où le soleil diminue la rigueur des frimas pour faire sa provision de bois, s'occuper de la clôture de ses champs, y transporter des terres et des fumiers, et sur-tout pour se livrer à la malheureuse manie des défrichemens. Cependant la fonte des neiges commence à découvrir les champs qui sont exposés au midi, nommés *soleilles;* quelques uns ont reçu un premier labour pendant l'automne précédent, on le continue ou on le renouvelle pour préparer la terre à recevoir les semences du printemps. Mais ces travaux, souvent interrompus

par le mauvais temps, ne paraissent point encore assez fatigans pour changer la nourriture d'hiver, qui consiste en pommes-de-terre entières, bouillies avec du sel, pour le déjeûner, le goûter et le souper. Le dîner consiste aussi en pommes-de-terre, mais après avoir été bouillies et pelées, on les broie, et on les mêle avec des choux ou des haricots, auxquels on ajoute un peu de graisse.

Le laboureur réserve le pain de seigle ou de sarrasin, celui de froment mêlé avec le millet, et la chèvre salée, pour la saison où la longueur des jours et la continuité des travaux épuiseraient ses forces si elles n'étaient entretenues par des alimens plus solides.

Le régime dont nous parlons est le plus généralement usité dans les Pyrénées, notamment dans les gorges les plus élevées du centre; mais il s'améliore à proportion que le sol s'abaisse et que les vallées s'élargissent. Le cultivateur des extrémités de la chaîne boit du vin ou du cidre avec sobriété à chaque repas, tandis que dans les montagnes centrales les hommes et les femmes fréquentent les cabarets les jours de fête, et le vin, qu'ils prennent sans modération, les enivre d'autant plus qu'ils sont moins habitués à cette boisson.

Le Roussillonnais a pour base de sa nourriture des haricots d'une excellente qualité, que le sol produit en abondance. Dans les vallées de la Bigorre et du Béarn, les pâtes de maïs, diversement préparées, et le laitage, forment la nourriture la plus commune. Ces pâtes sont connues chez les Basques; mais ils mangent chaque jour du pain et de la viande salée.

Ces différences, que nous remarquons dans la manière dont se nourrissent les montagnards, proviennent de la différence qui se trouve dans les productions du sol qu'ils habitent, et dans le genre de culture auquel il est soumis. La vigne, comme nous le verrons bientôt, est cultivée dans les parties qui avoisinent les deux mers et dans les vallons peu éloignés des plaines. Le blé et le maïs se succèdent d'année en année, et presque toujours sans interruption, dans les terrains profonds qui couvrent ces parages; tandis que les terres légères et superficielles de la haute montagne ne sont guère propres à d'autre culture que celle du seigle, du blé sarrasin et des pommes-de-terre. L'heureux habitant de la Basse-Bigorre et d'une partie du Béarn se nourrit du laitage de ses brebis, tandis qu'il est con-

verti en fromage et vendu par le pasteur indigent confiné dans les rochers. Enfin le peuple basque, qui a conservé, avec ses pâturages, le moyen d'amender ses champs, et avec ses chênes innombrables celui de nourrir une immensité de cochons, vit dans l'abondance, tandis que dans la majeure partie des Pyrénées les privations de tout genre sont le malheureux effet de la destruction des pâturages, de l'extirpation des arbres et de la trop grande étendue des guérets (1).

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur les principaux modes de culture auxquels sont soumises les diverses terres dont nous venons de parler ; on peut les distinguer en *terres à blé et millet* et en *terres à seigle.*

---

(1) Les habitans des Pyrénées ont peut-être plus d'aisance qu'ils n'en avaient il y a vingt ans ; mais ce changement ne peut être attribué aux défrichemens, qui, comme nous le verrons bientôt, ont commencé à des époques très anciennes. L'amélioration du sort des montagnards et des habitans de la plupart des campagnes vient de la suppression de la dime, de la division des propriétés opérée par la vente des domaines nationaux, d'une plus juste répartition de l'impôt et de la culture de la pomme-de terre.

Terres a blé et millet. — Elles se rouvent sur le bord des rivières, sur les pentes douces qui avoisinent les plaines et sur celles qui s'abaissent vers les deux mers : quelques unes sont amendées par les irrigations, presque toutes sont couvertes d'engrais chaque année ; il n'y a d'exception que pour le petit nombre de celles dont la mauvaise qualité oblige le propriétaire à les laisser en jachères de deux ou trois années l'une.

L'engrais le plus commun se tire des étables dans les contrées où les fourrages d'hiver sont assez abondans pour entretenir une grande quantité de bétail, comme dans une partie de la Bigorre, et il est le plus souvent le produit du *soutrage* dans les pays montueux, où l'on ne s'est point livré aux défrichemens, tels sont le Béarn et les pays basques.

On appelle *soutrage* la récolte qui se fait tous les trois ans de différentes sortes de bruyères qui croissent spontanément dans des terrains qu'on désigne par le mot de *landes*. Ces bruyères sont de différentes sortes : *Erica ocuparia*, — *cinerea*, — *tetralix*, — *vulgaris*, Lin. Elles s'allient communement avec le ciste, *cistus salvifolius*, Lin., et dans les lieux marécageux avec le piment royal, *myrica gale*, Lin.

Après avoir coupé le soutrage avec la faux, on le répand dans les écuries, dans les basses-cours et sur les chemins ; lorsqu'il a été macéré et imprégné des excrémens des animaux, il est transporté dans les champs, qu'il améliore sensiblement.

On prépare les terres à recevoir la semence du millet par deux ou trois labours, qui s'exécutent avec une charrue nommée *array* ou *arrayre ;* c'est la même qui est employée dans les environs d'Auch, et dont j'ai donné la description et la figure dans la *Topographie du département du Gers.*

Mais quelques unes de ces terres sont travaillées à la bêche et ensuite émottées. On sème aux mois d'avril et de mai le maïs ou les haricots, et quelquefois l'un et l'autre sur le même champ : lorsque ces plantes ont obtenu une certaine croissance, on les travaille au pied avec la bêche ou avec la *sarcloire*, qui est une lame de fer triangulaire adaptée à la charrue à la place du *soc.* Les épis de maïs se cueillent à la main sur la fin d'octobre. Les tiges, dans certains endroits, sont arrachées pour être mises dans le creux à fumier ; dans d'autres, elles restent sur place, et sont enfouies avec la charrue au moment où la

terre reçoit le seul labour qui précède les semences du froment.

C'est au mois de novembre qu'elles sont répandues, lorsqu'après le labourage la terre a été applanie, soit avec la herse, soit avec le rouleau, ou enfin avec le maillet. La récolte se fait en juillet ou en août, suivant la latitude et l'exposition des domaines; elle est enfermée dans des granges ou rassemblée en gerbières, soit près des habitations, soit dans les champs. On bat la gerbe en plein air avec le fléau, ou avec de longues perches de chêne ou de buis; quelquefois en frappant l'épi contre une planche concave; procédé lent, mais qui a l'avantage de conserver la paille destinée à couvrir les cabanes. C'est par le secours du vent et à l'aide des cribles que l'on nettoie le blé par des procédés à peu près semblables à ceux qui sont employés dans le département du Gers (1).

Le froment est de très bonne qualité dans les contrées dont il s'agit. Le sac de semence en rend ordinairement cinq à six. Il donne

---

(1) Voyez le *Plan détaillé de Topographie, suivi de la Topographie du département du Gers*, pag. 176 et suivantes.

sept à huit dans les pays basques, dans la vallée de Campan et dans d'autres vallées où les fourrages d'hiver sont assez abondans pour entretenir de nombreux bestiaux, et où l'on a conséquemment beaucoup de fumier.

L'on voit que le système de culture est le même pour les premiers gradins des Pyrénées que dans les bonnes terres des plaines voisines. Quoique nous n'ayons parlé que du blé et du millet, on pense bien que le cultivateur ne néglige pas de se procurer, suivant ses besoins et la qualité du terrain, de l'orge, de l'avoine, du seigle et des pommes-de-terre. Le chanvre réussit parfaitement à l'est de la chaîne, et l'on recueille une grande quantité de lin dans la Bigorre et le Béarn.

Terres a seigle. — Quant aux terres cultivées dans les gorges étroites et sur le flanc des monts escarpés, que nous avons désignées sous le nom de *terres à seigle*, elles sont moins étendues que celles qui précèdent, proportionnellement au nombre des cultivateurs; elles sont donc travaillées plus fréquemment : c'est ainsi que, malgré l'infériorité de leur qualité, leurs productions seraient très considérables si le laboureur était

aussi entendu que laborieux, s'il semait moins, et qu'il se procurât plus de moyens d'engrais; enfin si, à l'exemple des habitans des Cévennes, il était plus attentif à prévenir et à réparer le dégât des eaux, en multipliant les fossés, les haies, les plantations et les murs de clôture (1).

Nous le répéterons sans cesse, le propriétaire des terres élevées manque presque entièrement de fumier, parce que, dans la belle saison, les troupeaux passent leur vie sur les hautes montagnes, et que le défaut de fourrages secs l'oblige, à l'entrée de l'hiver, à vendre ou à envoyer dans les pays de plaine la majeure partie de ses bestiaux.

Mais il n'est sorte de moyens qu'il n'emploie pour suppléer au fumier des étables. Il tire un grand parti de la fougère et du genêt, soit en les employant comme litière, soit en les étendant et les brûlant sur la terre labourée. Le chaume n'est pas une ressource

---

(1) Voyez un *Mémoire sur la manière dont on fertilise les montagnes dans les Cévennes*, par *J. M. Chaptal*, inséré dans les Mémoires publiés par la Société d'Agriculture du département de la Seine, tom. 1^er^, pag. 407.

moins précieuse dans certaines contrées, telles que les environs de Bagnères et de Campan, où il est chaque année extirpé et brûlé. L'usage de la marne et de la chaux est connu de quelques propriétaires de la Bigorre et du Béarn. Mais de tous les engrais, le plus efficace et le plus généralement usité est celui que l'on se procure par le moyen du parcage des bêtes à laine, soit de celles qui ne sont pas envoyées sur les hautes montagnes, soit de celles beaucoup plus nombreuses qu'on en fait descendre vers la fin du mois de septembre, et que l'on n'y renvoie qu'après qu'elles ont amendé les terres prêtes à recevoir les semences d'automne.

C'est par ces moyens et par l'effet des irrigations, partout où elles sont praticables, que l'on parvient à faire porter plusieurs récoltes dans l'année à la plupart des terres légères des montagnes.

On y exécute le labourage avec la charrue dont nous avons parlé, dans les terres qui ont quelque consistance et peu d'inclinaison; une autre charrue, plus simple et plus légère, est employée dans les autres terrains : cette charrue a un soc et un coutre; outre l'usage ordinaire de cette dernière pièce, elle tient lieu

de versoir, au moyen de la direction que lui donne le laboureur pour rejeter la terre à droite ou à gauche.

L'une et l'autre de ces charrues sont menées par un seul homme, et traînées ordinairement par des vaches. La petitesse et la légèreté de ces animaux leur permettent de gravir les montagnes, et leurs forces sont suffisantes pour la charrue à laquelle ils sont attelés, et pour des terres aussi faciles à diviser. Mais il est une autre raison qui leur fait donner la préférence sur tout autre attelage. Le travail des terres n'est point le seul service que les vaches rendent au cultivateur; elles le nourrissent de leur lait, et la vente de leurs veaux lui donne les moyens de payer une partie de ses contributions.

Celui qui ne peut se procurer la propriété d'une paire de vaches en prend à cheptel: si ce moyen lui manque, il fait de ses bras le travail de la terre; c'est d'ailleurs la seule manière de cultiver les lopins qui se trouvent dans les intervalles que laissent entre eux les rochers escarpés.

Ces terres, sur-tout celles qui sont exposées au nord, et que l'on appelle *ombrées*, ne sont guère propres qu'à la culture du blé noir et

des pommes-de-terre. La première de ces plantes est aussi nommée *sarrasin*, ou *mil des Maures*, du nom des peuples de l'Afrique qui nous la firent connaître dans le huitième siècle. Elle s'accommode des terrains les plus légers et les plus froids. Six semaines suffisent pour la semer et la recueillir ; elle rend jusqu'à quarante pour un, lorsque la fleur n'a pas été desséchée par les vents du midi ou gâtée par les gelées. C'est, pour l'habitant des montagnes, le plus précieux des grains, et l'on peut assurer qu'il a puissamment contribué à la population de ces contrées. La pomme-de-terre y a produit le même effet depuis un demi-siècle qu'on la cultive. Elle est, comme nous l'avons dit, la principale nourriture des pauvres ; et c'est dans les montagnes que je conseille aux riches de faire, pour leurs tables, la provision de cette racine. Nulle part elle n'est aussi légère et aussi savoureuse ; elle doit cette qualité à la fréquence des rosées, qui lui fournissent une fraîcheur suffisante, et à la légèreté de la terre, qui ne retient jamais une trop grande humidité.

Ce n'est pas seulement sur les terrains très élevés et exposés au nord que l'on cultive le

blé noir et les pommes-de-terre, on en fait aussi des récoltes abondantes dans toute la région moyenne des montagnes.

Mais les terres y sont successivement semées, savoir : au printemps, de pommes-de-terre, de maïs, de foin rouge, de petit millet, de blé printanier, appelé *tremezou*, de haricots et d'une petite quantité de pois et de lentilles ; et en automne, de seigle, d'orge, de froment, d'avoine, de féves et de lin.

Le maïs et les pommes-de-terre succèdent le plus ordinairement aux plantes céréales ; quelquefois on associe, sur le même terrain, le foin rouge ou le treffle de Hollande avec le sarrasin, le maïs avec les haricots, qui sont cultivés en grand dans le Roussillon, dans les vallées de Bagnères et d'Argelez : quant aux pois et aux lentilles, les vallées d'Aure, de Prades et quelques autres en produisent de la plus excellente qualité ; mais les récoltes n'en sont pas abondantes.

On seme le seigle sur les terres qui ont produit le foin rouge ou le lin, après leur avoir donné deux façons, dont la première est retardée jusqu'au mois de mai, afin de ménager le pâturage aux bestiaux. La récolte

de ce grain est moins abondante depuis qu'une grande partie du fumier est employée pour les pommes-de-terre; elle rend à peine six à sept pour un.

L'orge, le froment et l'avoine sont confiés, le plus ordinairement, au sol qui a produit le maïs ou la pomme-de-terre, sans autre façon que celle qui est nécessaire pour la semence.

Le peu de froment que l'on seme dans les terres dont il s'agit rend à peine trois pour un, dans les terres où le cultivateur inconsidéré l'expose à la rigueur des froids violens; mais, dans les bons terrains, lorsqu'il n'a point été endommagé par les brouillards de la Saint-Jean, il produit jusqu'à six et sept, notamment dans les environs de Campan et d'Argelez, et dans d'autres montagnes où les étables fournissent un fumier abondant.

Immédiatement après la récolte des plantes céréales, le cultivateur choisit les meilleurs terrains qui viennent d'en être dépouillés, pour y semer le lin, le foin rouge et le sarrasin, qui, à leur tour, feront place aux semences du printemps.

Pour completter cet aperçu du mode de culture des terres labourables, il conviendrait d'assigner les époques auxquelles on les ense-

mence, et où l'on y fait chaque genre de récoltes; mais ces époques varient suivant les hauteurs et les expositions. Nous nous bornerons à dire que les hivers commençant plus tôt et finissant plus tard dans les montagnes que dans les plaines, les semences du printemps sont plus retardées, et que celles d'automne doivent être plus accélérées à mesure que les terrains s'élèvent au-dessus des plaines. Quant aux récoltes, elles se font de huit à quinze jours plus tard dans les vallées que dans les pays plats, et elles sont retardées de plus d'un mois dans les hautes montagnes; c'est ainsi que j'ai vu les orges encore verts à Gavernie à la fin du mois d'août, tandis qu'ils étaient cueillis dans le département du Gers, depuis le commencement de juillet.

Un coup d'œil suffit quelquefois pour observer ces différences. En suivant la route de Lourdes à Pierrefitte, on voit, à l'entrée de la vallée d'Argelez, une montagne cultivée depuis sa base jusqu'à son extrême sommité, dont l'élévation est très considérable. Vers la fin de juillet, l'épi de froment a acquis une maturité parfaite au bas de cette montagne; un peu plus haut, il commence à se dorer; plus haut encore, à peine est-il développé. Enfin

la récolte est encore verte, et sa couleur s'affaiblit insensiblement, jusqu'au point où les nuages dérobent à la vue les pommes-de-terre qui couronnent cette échelle de végétation.

§ III.

Vignes.

C'est au pied des Pyrénées que l'on fait les vins les plus spiritueux de l'Empire. Ceux de Roussillon, de Béarn et de quelques parties de la basse Navarre, acquièrent en vieillissant une qualité qui les rend aussi précieux que certains vins d'Espagne. Mais plus la vigne s'approche ensuite des limites de ce royaume, plus le froid de l'atmosphère et l'humidité de la terre nuisent à la saveur du raisin. Cependant on trouve des vignobles jusqu'aux environs des villages les plus élevés des montagnes, et les habitans en retirent un vin sans force et sans agrément, qu'ils réservent pour abreuver les ouvriers dans le temps des travaux.

Il est rare néanmoins que le cultivateur destine un terrain, quelque petit qu'il soit, à la culture unique de la vigne; il dispose, au contraire, les ceps de manière à nuire le moins

possible aux récoltes qui croissent à leurs pieds. Mais le raisin pourrirait au lieu de mûrir, si, trop rapproché de la terre, il en recevait les exhalaisons, et s'il ne pouvait jouir de toutes les influences de l'atmosphère; aussi ne voit-on guère que dans les montagnes du Roussillon ce que l'on appelle des *vignes basses*. Partout ailleurs les ceps sont soutenus par des échalas d'un mètre et demi de haut, ou appuyés sur des arbres qui leur servent de tuteurs. Dans le premier cas, la vigne, disposée en *espalière*, forme dans les champs de longues lignes parallèles, dont la verdure contraste de la manière la plus riante avec la couleur dorée des moissons.

Dans le second cas, on marie la vigne au cerisier, au prunier, au pommier ou à l'érable; elle prend le nom de *hautain* lorsque ses pampres entrelacés se balancent en forme de guirlandes au-dessus des plantes céréales; et celui de *gabion* lorsque chaque pied, symétriquement espacé, est sans communication avec le pied voisin.

Rien ne décore le paysage comme ce genre de culture, et rien ne donne l'idée de l'abondance comme une terre ainsi couverte de moissons et de vendanges.

Mais, nous l'avons déjà dit, le vin de la montagne est mauvais; il ne se conserve pas, et ne peut supporter le transport : on parviendrait sans doute à lui donner quelques unes des qualités qui lui manquent, si l'on avait le soin d'ébourgeonner et d'enlever les feuilles surabondantes qui retardent la maturité du raisin; si l'on se hâtait moins de vendanger; si la vendange, soigneusement égrappée, était tenue moins long-temps en fermentation; enfin si le vin était plus soigné dans les futailles.

Les vignes s'étendent rarement sur les montagnes espagnoles; mais c'est dans leur voisinage que l'on recueille, en Catalogne, la malvoisie de Siches, le *tinto de las Montanas*, les vins de liqueur de Mataro et de la Cartouche; en Aragon, les excellens vins de Granache, de Caraguelle et de Borja; dans la Navarre, les vins de liqueur de Peralta, de Tudela et de Cossuenda, et les vins ordinaires de Tafalla, d'Aranduella et de Huesca. Quant à la Biscaye, ses terrains humides ne produisent qu'un vin âpre et désagréable.

Nous ne terminerons point cet article sans observer que les caves du centre des Pyrénées ont une propriété toute particulière pour améliorer les vins. Ceux que l'on y transporte

de la plaine se bonifient en peu de temps au point de ne pas les reconnaître. Le vin de Roussillon, qui, dans sa jeunesse, est très gros, très capiteux et d'un rouge très foncé, se dépouille, devient couleur de paille, et mûrit après trois ou quatre ans de séjour dans une cave de la montagne, tandis qu'il faudrait dix ans dans la plaine avant d'obtenir un pareil résultat. Je croirais assez que la cause de cette différence doit être attribuée à l'influence de la température sur la fermentation insensible. Peut-être cette fermentation est-elle nulle dans une cave où règne continuellement un grand froid, et que les parties muqueuses et résineuses du vin, livrées à leur propre poids, se dégagent avec plus de facilité, et se précipitent plus promptement au fond des vases.

§ IV.

Arbres fruitiers.

Nul terroir n'est plus favorable à la végétation des arbres que celui des vallées. Leur sol, composé des débris des montagnes, se laisse facilement percer par les racines, qui s'y enfoncent à de grandes profondeurs; et les rosées

fréquentes donnent à la végétation une force et une activité qui ne sont point connues dans les pays de plaine. Les plantations, qui partout ailleurs demandent des soins et des dépenses considérables, réussissent ici avec la plus grande facilité; et le pays serait bientôt couvert de beaux arbres si on laissait croître les graines et les semences qui sont répandues sur sa surface. C'est sans doute ainsi que le noyer et le châtaignier se sont multipliés dans plusieurs parties des vallées et des coteaux qui les avoisinent; et les nombreux cerisiers qui bordent les chemins, et servent de clôture à beaucoup d'héritages, ne doivent guère à l'habitant des montagnes que le consentement qu'il a donné à leur croissance.

Ces qualités du sol et du climat n'ont été, jusqu'à présent, mises à profit que dans quelques vallées des Pyrénées. Les Basques en tirèrent autrefois un grand avantage pour multiplier les pommiers à cidre. Différentes autres variétés du pommier réussissent à merveille dans toutes les vallées; les pommes de reinette, de Saint-Savin et celles de la vallée de Barousse, jouissent depuis long-temps d'une grande réputation; le Roussillon et quelques vallées du département de l'Ariège envoient aussi une

grande quantité de fruits dans les plaines voisines.

Ce sont des arbres à plein vent, livrés à eux-mêmes sans aucune culture, qui produisent ces fruits. En général, ils sont petits, parce qu'ils sont si multipliés que l'on en compterait autant que de feuilles sur certaines branches.

Il en est de même, du côté de l'abondance, pour le petit nombre de pommiers et de poiriers que l'on tient en espaliers dans les jardins ; mais, quelque mal entendue que soit la taille de ces arbres, leurs fruits acquièrent un volume considérable et une qualité excellente ; et ces productions sont assurées chaque année, parce que l'hiver étant plus long, les arbres n'entrent pas en fleur avant les gelées du printemps, qui partout ailleurs sont si funestes aux vergers.

D'après toutes ces considérations, nous n'hésitons pas à assurer que la culture des espèces d'arbres fruitiers dont nous venons de parler serait de la plus grande ressource pour les habitans des montagnes, si elle était plus étendue et plus soignée.

Quant aux provinces espagnoles où s'étendent les Pyrénées, la chaleur du climat y favorise la culture des mûriers et des oliviers. La

Catalogne et l'Aragon renferment une très grande quantité d'arbres de la première de ces espèces; l'olivier fait une partie de leurs richesses, ainsi que de celles de la Navarre, qui produit aussi une grande quantité de pommes, de poires, de pêches et de melons délicieux. Le châtaignier enté se rencontre dans toutes les campagnes des extrémités de la chaîne, et le pommier à cidre fournit la boisson la plus ordinaire des montagnards de l'ouest.

CHAPITRE II.

Bestiaux.

S'il est généralement vrai que le nombre et la qualité des bestiaux entretenus dans une contrée doivent donner la mesure de l'intelligence des cultivateurs qui l'habitent, c'est sur-tout dans les Pyrénées que cette vérité est incontestable. Les terres légères de ces montagnes ont besoin, plus qu'aucune autre, d'abondans engrais. La durée et l'intensité des froids obligent les montagnards à une énorme consommation de laine pour leurs vêtemens; et aucun pays n'a des débouchés plus assurés pour la vente des produits de ses troupeaux. Leur éducation doit donc être considérée comme la partie la plus importante de l'économie rurale. Mais ils sont peu nombreux faute de fourrage pour les nourrir pendant l'hiver. Que le cultivateur, connaissant mieux ses véritables intérêts, restreigne l'étendue de ses champs, et qu'il augmente celle des prairies; il pourra avoir toute l'année des troupeaux

plus considérables et d'une meilleure espèce; un fumier abondant répandu sur les guérets qui lui resteront en doublera les récoltes; et cet heureux changement présentera l'avantage de procurer, avec moins de travail, une plus grande quantité de grains qu'auparavant, tandis que la vente des laines et des bêtes de croît répandra dans les montagnes une aisance qui y est inconnue. Voilà ce qu'il faut répéter de cent manières aux habitans des montagnes, jusqu'à ce que le vice de leur système de culture soit entièrement détruit. Les détails dans lesquels nous allons entrer seront de nature à mettre ces vérités en évidence.

§ Ier.

Bêtes à laine.

Les états qui m'ont été communiqués dans les bureaux des préfectures, et les relevés qu'ont bien voulu me donner MM. les directeurs des douanes de Bayonne et de Saint-Gaudens, prouvent qu'il n'existe pas dans les Pyrénées françaises plus de 910,000 bêtes à laine; c'est d'après les contenances que j'ai fait connaître, au commencement de cet ou-

vrage, environ deux têtes pour trois hectares de terre de toute espèce, ou deux têtes par hectare de culture et de prairie. Cette proportion est sans contredit insuffisante, puisque dans les fermes bien exploitées de l'intérieur de la France, qui ne sont point, comme celles des Pyrénées, à portée d'immenses pâturages, on compte trois bêtes à laine par hectare de culture. Il faudrait donc que les montagnards augmentassent au moins de moitié le nombre de leurs bêtes à laine, et il n'est besoin pour cela que de se procurer la nourriture d'hiver par les moyens que j'ai indiqués. Les pâturages d'été seront encore bien suffisans, puisque, outre les bestiaux qui vivent toute l'année dans les montagnes, ils nourrissent chaque été près de trois cent mille bêtes à laine, qui sont amenées des plaines voisines, soit françaises, soit espagnoles. En évaluant à cinq francs le bénéfice que donne ordinairement un mouton, on trouvera que le peuple de nos montagnes laisse gagner aux propriétaires de la plaine 1,500,000 francs, qui devraient lui revenir s'il savait profiter des ressources qu'il a sous la main. Mais il livre aux étrangers ses pâturages, moyennant une modique rétribution qui ne va pas au-delà de

15 à 20 centimes par brebis, et qui est loin sans doute de l'indemniser même du fumier que ces précieux animaux laisseraient dans les étables s'ils étaient conservés pendant l'hiver.

Le mauvais système de culture que nous avons si souvent signalé n'influe pas seulement sur la quantité des bestiaux que l'on peut nourrir dans nos Pyrénées ; c'est aussi à ce système que l'on doit attribuer la dégénération des espèces, la médiocrité et le peu de valeur des toisons. En effet, pour ménager les fourrages d'hiver, les bergers attendent à peine que la fonte des neiges ait découvert quelques parties des montagnes pour y mener leurs troupeaux, qui y souffrent de l'intempérie de la saison et de la crudité de l'herbe, dont les sucs n'ont pu être élaborés par les rayons du soleil : c'est dans les mêmes vues d'économie que les bestiaux ne descendent des pâturages qu'après y avoir supporté les rigueurs du climat aux approches de l'hiver. Ce séjour trop prolongé nuit d'abord à leur tempérament, qui s'affaiblit ensuite d'une manière sensible dans les étables étroites et infectes où ces animaux, après avoir quitté d'abondans pâturages et l'air le plus pur, sont tout-à-coup réduits à une nourriture insuffisante et à

respirer les gaz les plus méphitiques. C'est ainsi que, si l'on en excepte le Roussillon, quelques parties du Béarn et les pays Basques (1), nos Pyrénées ne présentent que des bêtes à laine dont la toison pèse à peine deux kilogrammes et demi, et qu'il est même des cantons, tels que ceux de St.-Gaudens et Aspet, où elle ne donne pas au-delà d'un demi kilogramme de mauvaise laine.

Il en est bien autrement sur le versant méridional : les races choisies que l'on y élève, notamment en Aragon, produisent des toisons abondantes et de bonne qualité, quoiqu'elles soient moins précieuses que dans les deux Castilles. Les Aragonais doivent sans doute cet avantage à un climat plus tempéré sous lequel croissent des plantes plus succulentes et plus nutritives. Mais leurs bêtes à laine ne tarderaient pas à perdre de leur supériorité si l'on venait à défricher les montagnes de médiocre hauteur, sur lesquelles elles sont entretenues lorsque les sommets voisins de la

(1) Les moutons du Roussillon donnent quatre kilogrammes et demi d'une laine fine et soyeuse ; ceux du Béarn et des pays Basques donnent trois kilogrammes et demi d'une laine grossière et sans nerf.

crête sont peu praticables, et si la diminution des prairies ne permettait plus de fournir aux troupeaux une nourriture suffisante pour entretenir leur embonpoint lorsqu'ils sont retirés dans les étables.

L'éducation des bêtes à laine est la principale source de la richesse de l'Aragon, ainsi que de diverses parties de l'Espagne (1). Il y

---

(1) On distingue les bêtes à laine espagnoles en deux grandes classes, savoir : les mérinos ou *transhumans*, ou troupeaux voyageurs, et les *estantès* ou moutons sédentaires.

Les mérinos passent l'hiver dans l'Estramadure. Au printemps on les dirige, les uns par Ségovie, vers le royaume de Léon ; les autres par Madrid et Soria, vers les montagnes de l'Aragon et de la Navarre. Cette différence fait distinguer les mérinos en races léonèses ou ségoviennes, et en races sorianes. Elles composent les troupeaux les plus précieux de la péninsule, et doivent principalement cette supériorité à l'exercice continuel auquel elles sont livrées, et à la nourriture fraîche qu'elles trouvent en toute saison, en changeant successivement de climat.

Les troupeaux sédentaires, ne jouissant pas de ces avantages, ont un tempérament moins robuste et des toisons moins riches. Cependant quelques uns de ces troupeaux fournissent des laines distinguées. Ce sont principalement ceux qui sont composés des réformes

a dans cette province des communes où l'on compte jusqu'à vingt et trente mille brebis ou moutons sédentaires. Ces animaux sont moins nombreux dans la Catalogne et la Navarre, et les races y sont moins précieuses; la laine de Navarre, connue sous le nom de *fleurton*, ne se vend que trente à trente-six sous la livre étant lavée, tandis que les laines d'Aragon valent le double. Quant à la Biscaye, elle ne nourrit guère d'autres bestiaux que ceux nécessaires à l'agriculture.

Revenons aux troupeaux français. Les circonstances dont nous avons parlé ne sont pas plus favorables à leur laitage qu'à leur toison. Ce laitage, ainsi que l'assure M. Ramond, est

---

des troupeaux voyageurs, sur-tout s'ils sont nourris dans les contrées tempérées, comme aux environs de Ségovie. Mais les troupeaux sédentaires sont moins estimés à mesure qu'ils se trouvent rapprochés de la crête des Pyrénées, parce que leur nourriture est moins abondante, et qu'ils y supportent toutes les rigueurs des saisons. C'est ainsi que les *estantès* des environs de Ségovie fournissent des laines réputées en Espagne de deuxième qualité, et que celles des troupeaux de l'Aragon ne sont considérées que de cinquième qualité. Les prix des unes et des autres sont dans la proportion de sept à trois.

inférieur en quantité et en qualité à celui que produisent les troupeaux des Alpes. Nos montagnards font peu de beurre, parce que dans les départemens méridionaux on l'emploie rarement dans les cuisines. Le lait se convertit donc en fromages; mais de toutes les espèces qui se fabriquent dans les Pyrénées, il n'en est aucune qui mérite d'être citée par sa qualité; je n'en excepte pas même les fromages des vallées d'Aure, de Louron, de Barousse et d'Aran, qui sont moins mauvais. Il ne faut cependant pas en accuser uniquement la qualité du lait; s'il était plus proprement manipulé, si la présure employée pour le cailler était moins prodiguée et que le sel fût plus ménagé; si les bergers, plus instruits, adoptaient les procédés usités en Suisse et en Hollande, il est certain que l'on réussirait à avoir des fromages dont la consommation ne serait plus restreinte à la nourriture de quelques habitans des départemens méridionaux.

Nos bergers n'ont d'autre science que la routine qui leur a été transmise depuis les siècles de la barbarie, d'autre adresse que celle de préserver le troupeau de l'attaque des loups et des ours; ils sont en cela puissamment secon-

dés par les chiens de *bercail*, remarquables par leur énorme stature, la blancheur de leur robe et le volume de leur voix. Il est de ces animaux qui ne cessent, pendant toute la nuit, de faire retentir les échos de leur aboiement. La bête féroce s'approche-t-elle du troupeau ? si c'est un loup, un seul chien ose le défier : il en faut deux ou trois pour résister aux attaques des ours.

Les bergers français ont un air moins sauvage que ceux de l'Aragon : ils ne sont pas, comme ceux-ci, couverts de peaux de mouton, ni chaussés avec un morceau de peau de bœuf garnie de son poil, fixé à la jambe avec des cordes ; mais qu'ils ressemblent peu aux bergers de Théocrite et de Virgile ! Couverts d'une étoffe grossière de laine grise ou brune, la cape sur le cou, ils portent, en forme de pannetière, le *sarrau* qui renferme un morceau de pain de seigle, de petits remèdes, un couteau et un briquet : un chapeau élégant ne les garantit pas de l'ardeur du soleil ; c'est un ample bonnet de laine qui, pendant la chaleur, est simplement posé sur leur tête, ou qui, enfoncé jusqu'au cou, garantit les oreilles et une partie de la figure de la rigueur des frimas. Enfin,

au lieu de houlette, les bergers sont armés d'un gros bâton, et le plus souvent d'une hache.

Cet instrument leur sert à se défendre, au besoin, contre l'ours et le loup, à couper dans les forêts voisines le bois nécessaire à leur chauffage, et à se procurer de la *tèse*. On nomme ainsi la partie inférieure d'un pin, dans laquelle on a arrêté les sucs huileux, au moyen d'une entaille pratiquée jusqu'au cœur de l'arbre. On l'appelle aussi *bois gras ;* distribué en petits morceaux, il tient lieu de chandelles, et forme l'éclairage le plus ordinaire des montagnards.

Le berger se met en marche au commencement du printemps. Le troupeau qui lui est confié est composé d'environ cent cinquante bêtes, s'il ne s'agit que de l'engraisser, et d'un nombre moins considérable s'il doit *fromager*. Ces animaux, délivrés de l'état de misère auquel ils ont été réduits dans les étables, s'élèvent avec joie sur les *germs ;* ce sont les montagnes inférieures où l'herbe est déjà découverte par la fonte des neiges : bientôt les pâturages supérieurs seront accessibles à leur tour. C'est là que le berger doit fixer son établissement : une enceinte, formée de pierres assemblées sans

mortier, sert de retraite au troupeau pendant la nuit, à moins que le défaut de pierres n'oblige le berger à recourir à des claies, dont il compose une espèce de parc; quelquefois un bouquet de hêtres antiques, connu sous le nom de *jasse*, prête au troupeau un couvert hospitalier; le plus souvent il passe les nuits, sans abri et sans clôture, sur un plateau où l'on a peu à craindre d'être surpris par les loups.

Le berger se réfugie dans une cabane à demi-souterraine, formée de pierres sèches, couverte de gazon ou de schistes. C'est sous cet humble toit qu'il repose sur un lit composé de fougère, à côté de la provision de pâte de maïs, d'oignons et d'ail, qui lui est envoyée chaque dimanche par le propriétaire du troupeau. Il n'a d'autre occupation que de promener ses bestiaux et de les tenir rassemblés, sans avoir d'autre compagnon que l'animal fidèle qui partage sa nourriture et ses loisirs.

Mais sa vie est plus dure à l'époque où les pâturages environnans se trouvent épuisés; il est alors obligé de conduire le troupeau vers les crêtes qui séparent les deux empires. Il y parvient après plusieurs stations appelées *couëlas*, et après avoir profité des divers intervalles que laissent entre elles les neiges accumulées.

S'il dépasse les limites de la France pour nourrir son troupeau des herbes succulentes du versant méridional, il ne peut y faire un long séjour sans s'exposer à trouver son passage intercepté par les nouvelles neiges. Il regagne donc bientôt les pâturages français, et les parcourt de nouveau jusqu'au mois de novembre, époque à laquelle les frimas ne permettent plus de pratiquer les montagnes.

Telle est la vie des bergers chargés de garder les troupeaux d'engrais. Ils reçoivent, pour salaire, un vestiaire fourni par le propriétaire, une nourriture grossière, et des gages qui varient, suivant les contrées, de 7 fr. à 18 fr. par mois, outre le droit qu'ont quelques uns de garder, avec le troupeau du maître, un petit nombre de bêtes qui leur appartiennent. D'autres bergers sont employés à *fromager;* leurs occupations sont moins monotones et leurs mœurs moins sauvages. Plusieurs bergers montagnards se chargent d'un grand troupeau de la plaine, ou de plusieurs petits troupeaux des cultivateurs des Pyrénées. Ils laissent les moutons et les agneaux aux propriétaires nommés *pagès,* qui gardent et nourrissent ces animaux, sans autre avantage que celui de les faire parquer sur leurs petits héritages. Les brebis

sont ensuite conduites sur une montagne de moyenne élévation et couverte de gras pâturages. Là s'établit l'*orris* ou la fromagerie: c'est le *châlet* de la Suisse ou le *buron* de l'Auvergne. Les bergers associés se construisent un logement avec des pierres sèches, des mottes de gazon ou des branchages entrelacés, y pratiquent deux ou trois petites divisions pour leurs lits de repos, leur cuisine et le magasin de fromages. Chacun, à son tour, trait les brebis, manipule le laitage, ou garde le troupeau; et chaque dimanche, la moitié des associés va à la messe au prochain village, rapporte le soir, à l'établissement commun, le prix de la vente des fromages, les provisions de la semaine et les nouvelles de la contrée.

Le bétail des troupeaux de cette espèce produit ordinairement au propriétaire, pour chaque brebis, un kilogramme et demi de fromage de la valeur de 1 fr. à 1 fr. 50 cent.; aux bergers deux kilogrammes du même fromage, outre le petit-lait et le *breuil*, qui font partie de leur nourriture et de celle de leurs chiens. Ces profits sont plus ou moins considérables, suivant la qualité et l'étendue des pâturages; et, quelle que soit la destination

du troupeau, le bénéfice du maître varie aussi dans tous les cas où l'on est obligé d'affermer une *montagne*, c'est-à-dire une certaine étendue de pâturage, soit au Gouvernement, soit à un particulier, soit à une commune ; car il est bon d'observer qu'il est des communes et des particuliers qui entendent assez bien leurs intérêts pour prendre à bail, chaque année, les pâturages dont les propriétaires ne savent ou ne peuvent tirer parti. C'est ainsi que l'on voit plusieurs montagnes près du pic du midi de Bagnères couvertes de troupeaux béarnais ; c'est ainsi que les cultivateurs de l'arrondissement de Saint-Girons afferment, chaque été, pour près de 30,000 francs de pâturages espagnols, et que les bergers de cette nation se rencontrent souvent sur le vaste plateau de *Troumouse* (1) et dans les *pasquiers royaux* du Roussillon (2).

---

(1) Montagne voisine du *Pic des Aiguillons* ; M. Ramond lui donne plus de 2 lieues de circuit et une élévation absolue de 1800 mètres.

(2) Vastes pâturages appartenant au Gouvernement français, qui fait affermer annuellement le droit d'y mener les bestiaux, moyennant 50 cent. par chaque cheval, mulet, bœuf et vache, et 15 cent. par brebis

Que deviennent les troupeaux lorsque l'hiver oblige les bergers à les retirer de ces divers pâturages? Les uns sont destinés à maigrir dans les étables des montagnards jusqu'au retour de la belle saison; d'autres sont vendus par le spéculateur qui, en les achetant, a eu seulement en vue le bénéfice que devait lui procurer le pâturage des montagnes. Les troupeaux des pays Basques restent dans la contrée ou sont conduits dans les Landes de Bordeaux. Les Béarnais descendent au Pont-Long (1), ou ils s'approchent des grandes communes pour se faciliter la vente du laitage, et affermer, à prix d'argent, la vaine pâture de divers héritages, tandis que les Roussillonnais livrent leurs bêtes à laine aux propriétaires des plaines françaises ou espagnoles, qui profitent du fumier

---

et mouton. Ces pâturages produisent un revenu annuel de 5 à 6,000 fr., susceptible de s'élever à 12 à 15,000 fr. en temps de paix.

(1) Plaine située dans le département des Basses-Pyrénées, ayant environ douze lieues de long sur une et quelquefois une lieue et demie de large; elle est couverte de bruyère et de fougère. (*Statistique du département des Basses-Pyrénées*, par M. le général *Servier*, préfet.

ainsi que d'une partie du laitage, de la laine et des agneaux.

§ II.

Bêtes à corne.

Le nombre des bêtes à corne dans les Pyrénées françaises s'élève à peine au dixième de celui des brebis et des moutons. Elles sont d'un tiers plus petites que celles des plaines voisines; et les vaches ne donnent que deux ou trois pintes de lait par jour, tandis que celles de la Flandre et de la Normandie en fournissent trois ou quatre fois autant (1); c'est encore au manque de fourrage d'hiver que l'on doit attribuer la rareté de ces animaux et la dégénération de leur espèce. Le vêtement que la nature leur a donné, bien différent de celui des bêtes à laine, ne les rend pas propres à supporter, sur les montagnes, les frimas du printemps et les intempéries de l'arrière saison. On les envoie

---

(1) Les vaches des environs de la Basse-Navarre ont un instinct particulier qui oblige le berger à faire teter le veau avant de traire la mère; sans cela on essayerait en vain de la priver du lait qu'elle destine à son nourrisson, sur-tout si on ne le présentait pas à ses yeux.

au pâturage beaucoup trop tôt, et on les en retire beaucoup trop tard, parce que l'on est obligé d'abréger le séjour qu'ils font dans les étables; et la mauvaise nourriture que reçoivent, dans le temps des travaux, les vaches employées au labourage, est une autre cause de leur appauvrissement. Cependant la vie dure à laquelle sont condamnés ces animaux leur fait gagner en force ce qu'ils perdent en croissance. Ils supportent sans inconvéniens les fatigues des voyages souvent renouvelés pour le transport des denrées dans les départemens voisins. Les maladies auxquelles ils sont exposés sont de la même espèce que celles du département du Gers que j'ai décrites ailleurs; mais elles sont beaucoup plus rares, et on les guérit par des remèdes à peu près semblables, si j'en excepte le *dévoiement*. Le traitement employé par les montagnards, pour cette maladie, mérite d'être connu, à raison de sa singularité. Il consiste à percer la corne de l'animal avec une vrille, à deux doigts de la tête. Si la corne se trouve vide, on y introduit des morceaux de lard enduits de sain-doux, qu'on renouvelle deux fois par jour, et qu'on assujettit avec un bandage. Il sort de l'ouverture des matières dont

l'évacuation, facilitée par les mouvemens que l'on donne à la tête, opère la guérison.

La fameuse épizootie qui, en 1774, prit naissance aux environs de Bayonne et dévasta pendant trois ans les provinces méridionales, ne s'étendit point dans les Pyrénées. J'ignore si les bêtes montaguardes en furent préservées par la force de leur tempérament, par la qualité des eaux dont elles s'abreuvent, par la pureté de l'air qu'elles respirent, par les précautions qui furent prises pour les garantir du contact pestilentiel, ou si on doit attribuer à toutes ces causes réunies l'exemption d'un si terrible fléau.

Le nombre des bêtes à corne des plaines que l'on envoie pacager pendant l'été sur les montagnes est, toute proportion gardée, beaucoup moins considérable que celui des bêtes à laine; un pâtre conduit de vingt à vingt-cinq bêtes à corne lorsqu'il doit *fromager* au milieu de bons pâturages, et de trente à trente-cinq lorsqu'il s'agit seulement d'entretenir le troupeau sur les pentes rapprochées de la crête. Je dis entretenir, parce que si la pâture rare et sèche qui se trouve dans ces lieux sauvages est propre à donner de l'embonpoint aux bêtes

à laine, elle est insuffisante pour engraisser les bœufs et les vaches.

La plupart des propriétaires de troupeaux ont des pâtres qu'ils salarient à peu près de la même manière que les bergers. Mais quelques particuliers, notamment dans les environs de Barèges, soignent eux-mêmes leurs bêtes à corne, et ne les quittent en aucune saison.

« Partout où les monts, s'élevant au-dessus « des hauteurs communes, présentent des « vallées long-temps couvertes de neige, à « peu de distance des vallées habitables, les « bergers ont leurs maisons d'hiver dans ces « dernières, et placent leur maison d'été dans « les vallées supérieures, où la nature du ter- « rain, la pente, le voisinage et la direction « des eaux leur ont permis de former des « prairies de quelque étendue. Ils passent la « belle saison dans celles-ci; ils y attirent les « eaux avec précaution, et les conduisent avec « dextérité, au moyen de petits canaux qui « sillonnent en tous sens la prairie. Le même « filet d'eau abreuve les possessions contiguës « placées les unes au-dessous des autres. Une « ardoise posée de champ est la simple écluse « qui coupe son cours où l'on veut, et le

« renvoie dans les canaux voisins, où les « mêmes moyens le dirigent de prairie en « prairie, jusqu'au plus bas de la pente qu'il « doit fertiliser.

« Pendant que ces soins et ceux de la fenai- « son occupent la famille, les troupeaux vont « chercher leur pâture dans les montagnes les « plus élevées, de l'irrigation desquelles les « nuages seuls peuvent faire les frais. Un seul « homme les suit, et se fait une hutte de quel- « ques pierres entassées, si quelque roche « creusée par la nature ne lui offre pas un « asile.

« Quand les foins sont enfermés dans la « maison d'été, et quand l'automne y ramène « le bétail, la famille descend au village, et « le berger se réfugie avec son troupeau dans « la maison abandonnée, où il vit seul au « milieu des neiges de l'hiver, pendant que « le troupeau consomme la provision qui lui « a été préparée (1). »

Quel que soit le conducteur des bêtes à corne, il est toujours accompagné de chiens, dont l'emploi est différent des chiens du ber-

---

(2) *Observations faites dans les Pyrénées*, par M. *Ramond*.

ger. Ceux-ci sont destinés à défendre les brebis des attaques du loup et de l'ours; ceux-là n'ont d'autre occupation que de tenir le troupeau assemblé et de ramener les bêtes qui viennent à s'écarter.

Les vaches ne sont presque jamais victimes du loup ni de l'ours : elles en sont même rarement attaquées; mais un de ces animaux dangereux vient-il à paraître? la première bête à corne qui l'aperçoit ou le sent jette un cri d'alarme, qui est à l'instant répété par chacune de ses compagnes. Toute la troupe s'élance sur l'ennemi, qui ordinairement prend la fuite. A-t-il la témérité d'avancer? le bataillon cornu, développé en ligne circulaire, cerne l'ennemi, le presse en se rapprochant du centre qu'il occupe, et son corps, percé de mille coups, reste étendu sur l'arène.

Nous terminerons cet article par quelques observations sur le parti que l'on tire des bêtes à corne, suivant les contrées où elles sont élevées, et l'intelligence des cultivateurs à qui elles appartiennent.

Le défaut de nourriture oblige le commun des montagnards à vendre les veaux immédiatement après qu'ils ont été sevrés, et le grand bétail dès qu'il est retiré des pâturages d'été.

Le Basque, plus industrieux, sait se ménager des provisions pour l'hiver; il ne se défait des bêtes surabondantes que lorsqu'elles sont en état de lui donner des profits considérables; il les vend aux Bordelais, qui les emploient aux charrois; lorsqu'elles sont épuisées par un long service, il les rachète, les engraisse et les vend de nouveau pour les boucheries. L'espèce que l'on trouve dans les vallées de Campan et d'Argelez, où l'on n'a point étendu les guérets aux dépens des prairies, est la plus belle des Pyrénées. C'est aussi dans ces vallées que l'on fait du beurre de la plus excellente qualité. Partout ailleurs on consomme ordinairement le laitage dans les familles; on en fait cependant une certaine quantité de fromage, témoin le *fromage de bœuf*, offert par un Béarnais au bon Henri, parvenu au trône de France. Mais la qualité en est inférieure à celui que l'on retire du lait des brebis.

§ III.

Chevaux et Mulets.

Les départemens qui s'étendent sur les Pyrénées françaises présentaient autrefois des ressources précieuses pour la remonte de la

cavalerie légère. Les chevaux de la Cerdagne, du Capsir, ceux de Bigorre, et notamment ceux des Basses-Pyrénées, connus sous le nom de *navarrins*, abondaient dans les foires et marchés, et y attiraient un nombreux concours d'étrangers et d'officiers de hussards et de dragons. Les états de Roussillon, de Bigorre et de la Navarre faisaient annuellement des sacrifices pour procurer à ces provinces des étalons choisis et porter l'industrie des cultivateurs vers l'éducation des poulains. Mais les établissemens qu'avaient formés ces administrations étaient trop utiles pour se soutenir dans les temps de licence; ils furent détruits par la révolution, et, pendant long-temps les races des chevaux montagnards sont tombées dans une dégradation complète. Ce mal a enfin été réparé, ainsi que tant d'autres. Des dépôts d'étalons indigènes, arabes, turcs et barbes sont établis à Perpignan, à Tarbe et à Pau, et promettent à notre cavalerie légère les moyens de remonte dont elle a été long-temps privée.

Mais ce n'est point assez d'avoir des haras et quelques dépôts de pouliches entretenus par le gouvernement; il faut encourager les propriétaires à porter leurs vues vers l'éducation des chevaux, et compenser par des pri-

mes, l'avantage qu'ils trouvent à donner leurs jumens aux baudets. Cet avantage est réel; un mulet, et sur-tout une mule, à l'âge de six mois, vaut autant qu'un poulain de quatre ans; aussi les Pyrénées françaises renferment-elles moitié plus de baudets et de mulets que de chevaux et de poulains.

On élève aussi un certain nombre de mulets dans les Pyrénées espagnoles, où ces animaux sont seuls employés au labourage; on y nourrit même quelques bêtes à corne; mais la qualité des pâturages ne permet pas de multiplier ces espèces de bétail; car il faut remarquer que les montagnes d'Espagne, exposées à un soleil brûlant, n'offrent du côté du midi que des bruyères et de l'herbe desséchée, et qu'il n'y a de forte végétation que sur les mamelons qui regardent le nord. Cette différence explique comment les écrivains qui ont comparé les deux versans sont si peu d'accord. Strabon rapporte que les Pyrénées étaient couvertes et verdoyantes du côté de l'Espagne, mais dépouillées du côté de la Gaule; tandis que d'autres auteurs ont avancé le contraire. Il faut penser que le philosophe grec, traversant les montagnes espagnoles du nord au midi, avait été frappé de la verdure dont elles se

parent aux yeux du voyageur qui les considère ainsi, et que ses contradicteurs, s'étant élevés des plaines méridionales vers la crête, ont porté toute leur attention sur les flancs qui s'abaissent vers ces plaines.

§ IV.

Chèvres.

Si les bestiaux dont nous avons parlé plus haut sont trop peu nombreux dans les Pyrénées, il en est tout autrement des boucs, des chèvres et des chevreaux. On en comptait trente mille pendant la révolution dans le département des Pyrénées-Orientales, et le recencement fait en 1809, dans le département de l'Aude, portait encore le nombre de ces animaux à 27,058. Les dommages qu'ils ont causés dans les bois taillis, sur les clôtures et les arbres fruitiers sont incalculables. La dent de la chèvre est si meurtrière, que les arbres et les arbrisseaux qu'elle a rongés restent rabougris, et ne s'élèvent jamais qu'après avoir été recepés. Dans les temps les plus reculés, ces dégâts ont été tellement sentis, que, dans certaines contrées, les règlemens ont ordonné la destruction des animaux qui les occasionent.

Un arrêt du conseil, du 8 mars 1585, permettait, dans plusieurs circonstances, de couper le jarret aux chèvres trouvées au pâturage; et un autre arrêt, du 29 mai 1725, défend d'en tenir aucune dans la province du Languedoc.

Ces lois sont trop sévères et trop générales; les chèvres fournissent par leur lait une nourriture précieuse et quelquefois nécessaire aux pauvres des campagnes; dans certaines parties des Pyrénées, leur chair, mise au salage, est la seule viande dont se nourrissent les montagnards pendant l'hiver; et il y aurait de la barbarie à enlever totalement une pareille ressource aux malheureux. L'ordonnance de 1669, et le code rural du 28 septembe 1791, se sont bornés à défendre l'introduction des chèvres dans les forêts, les landes et bruyères qui les avoisinent, et dans les propriétés d'autrui. Mais ces lois sont insuffisantes et d'une exécution trop difficile. Lorsque les troupeaux de chèvres sont trop nombreux, l'activité des gardes ne suffit point pour prévenir les ravages qu'ils occasionnent; les bergers eux-mêmes ne sont pas maîtres de contenir ces animaux indociles. Il faudrait donc, en laissant subsister les chèvres, limiter le nombre de celles que chacun en pourrait posséder; les

conseils municipaux seraient chargés de cette fixation ; elle serait relative à l'étendue de chaque héritage pour ce qui concerne les propriétaires. Quant aux indigens, le conseil municipal leur permettrait d'avoir deux ou trois chèvres qui ne pourraient être menées que dans un quartier de la commune à ce destiné, et le plus éloigné possible des forêts et des plantations.

§ V.

Cochons.

Nous ne dirons qu'un mot de ces animaux précieux. Ils sont une source de richesses dans la partie occidentale des Pyrénées, où ils trouvent, dans le fruit du hêtre et du chêne, une nourriture abondante ; mais cette branche d'économie rurale est beaucoup moins importante dans les autres parties de la chaîne, où les habitans sont réduits à la nécessité de partager leur nourriture avec les porcs, qu'ils n'élèvent guère que pour leur consommation.

§ VI.

Abeilles.

Il y a quelques contrées, comme le canton de Quérigut, dans le département de l'Ariège,

où les abeilles sont soignées avec intelligence, et dont le miel, parfaitement blanc et d'un grain très brillant, exhale un parfum préférable à celui du miel de Narbonne. Il n'en est pas de même dans le reste des Pyrénées : l'on y voit en général peu de ruches ; et celles qui y existent annoncent le peu de prix que l'on attache à l'éducation des abeilles. Ces ruches sont d'une seule pièce, et le plus souvent posées à terre et sans abri ; quelques unes, composées d'osier entrelacé et enduit de bouse de vaches, ont la forme d'un pain de sucre ; d'autres ont la forme cylindrique, et ne sont autre chose que le tronc d'un arbre creux recouvert d'une planche. Le miel que l'on y recueille est d'une couleur terne et d'une saveur âcre qui décèlent la mauvaise manipulation à laquelle il a été soumis.

Il serait très avantageux de répandre dans les Pyrénées une instruction courte et claire sur l'éducation des abeilles. On y enseignerait principalement quelle est la manière la plus économique de préserver leur retraite du froid et de l'humidité, de recueillir le miel sans nuire au couvain, et de le clarifier ; quelles sont les plantes qu'il est intéressant d'élever autour des

ruches, et les soins qu'elles exigent pendant l'hiver.

On ne peut trop s'occuper de cette partie de l'économie rurale dans nos montagnes, où croissent naturellement les merisiers, les pruniers, les ajoncs et les genêts de toute espèce; le miel nous devient chaque jour plus précieux. Il a de tous temps été préféré au sucre dans certaines compositions médicinales ; il remplace avec succès ce sel exotique dans plusieurs usages ordinaires, et l'on est parvenu à en former de bonne cassonnade. L'habitant des campagnes qui redouble ses soins pour la multiplication des abeilles sert la chose publique et travaille utilement pour ses intérêts.

Sur le versant méridional, l'Aragon est la province où l'on s'occupe le plus de l'éducation des abeilles; elle est absolument inconnue dans la Biscaye.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE TOME 1er.

INTRODUCTION. page v

Liste chronologique des auteurs qui ont publié des ouvrages relatifs aux Pyrénées. xvij

PREMIÈRE PARTIE.—Géologie.

CHAPITRE PREMIER. *Situation des Pyrénées; leur élévation comparée à celle de plusieurs autres éminences du globe.* 1

CHAP. II. *Substances principales qui constituent cette chaîne de montagnes; leurs positions respectives; substance accidentelles.* 8

CHAP. III. *Température; Météores.* 26

CHAP. IV. *Salubrité de l'air.* 34

CHAP. V. *Origine des cours d'eau; leur direction. Altération des formes primitives; divisions naturelles.* 40

CHAP. VI. *Des Végétaux et des Animaux.* 45

CHAP. VII. *Coup d'œil sur les principales*

montagnes et vallées du centre des Pyrénées. 55

DEUXIÈME PARTIE.—Rapports politiques.

CHAP. Ier. *Étendue et population des Pyrénées; division politique de ces montagnes; contribution foncière.* 125

CHAP. II. *Origine des peuples qui habitent les Pyrénées.* 140

CHAP. III. *Caractère des habitans; mœurs; langage; costume.* 157

CHAP. IV. *Goîtreux; crétins.* 178

TROISIÈME PARTIE.—Économie rurale et forestière.

CHAP. Ier. *Agriculture.* 194

CHAP. II. *Bestiaux.* 234

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

ERRATA.

Page 11, *aux notes*, Marquet-Victor, *lisez* Marqué-Victor.

Page 27, ligne 16, l'espace qui, *lisez* l'espace que.

Page 41, ligne 12, mais si les nuages, *lisez* mais si les molécules qui constituent les nuages ont été congelées.

Page 49, ligne 15, à 1800 *lisez* à plus de 3000.

Page 57, *aux notes*, il en existe, *lisez* il en existe une.

Page 72, *dernière ligne*, de 800 toises, *lisez* de 365 mètres.

Page 74, *à la note*, niveau de la mer, *lisez* niveau de la mer. *Voyag. étranger.*

Page 75, ligne 7, l'*Espingo*, lisez l'*Espingo* (1).

Ibid, ligne 11, Séculéjo, *lisez* Séculéjo (2).

Ibid, ligne 15, le lac d'Espingo (2) reçoit, *lisez* le lac d'Espingo reçoit.

Ibid, *aux notes*, ajoutez : (2). L'on vient de voir que l'un de ces deux lacs poissonneux se trouvait à plus de 1600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est bon de remarquer qu'au rapport de M. Valemberg, il n'y a pas de poissons dans les lacs qui, dans les montagnes de la Suède et de la Norwège, sont situés à plus de 700 mètres d'élévation.

Page 94, ligne 1, d'Escougons, *lisez* d'Escoubous.

Page 97, ligne 9, anicanthe, *lisez* amiante.

Page 101, *aux notes*, Duperroux, *lisez* Duperreux.

Page 112, ligne 8, Gavarnie, *lisez* Gèdre.

Page 125, ligne 12, le sol qu'elles environ occupent, *lisez* le sol qu'elles occupent.

Page 246, ligne 3, fromagerie, *lisez* fromagère.